This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

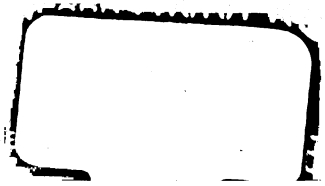
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

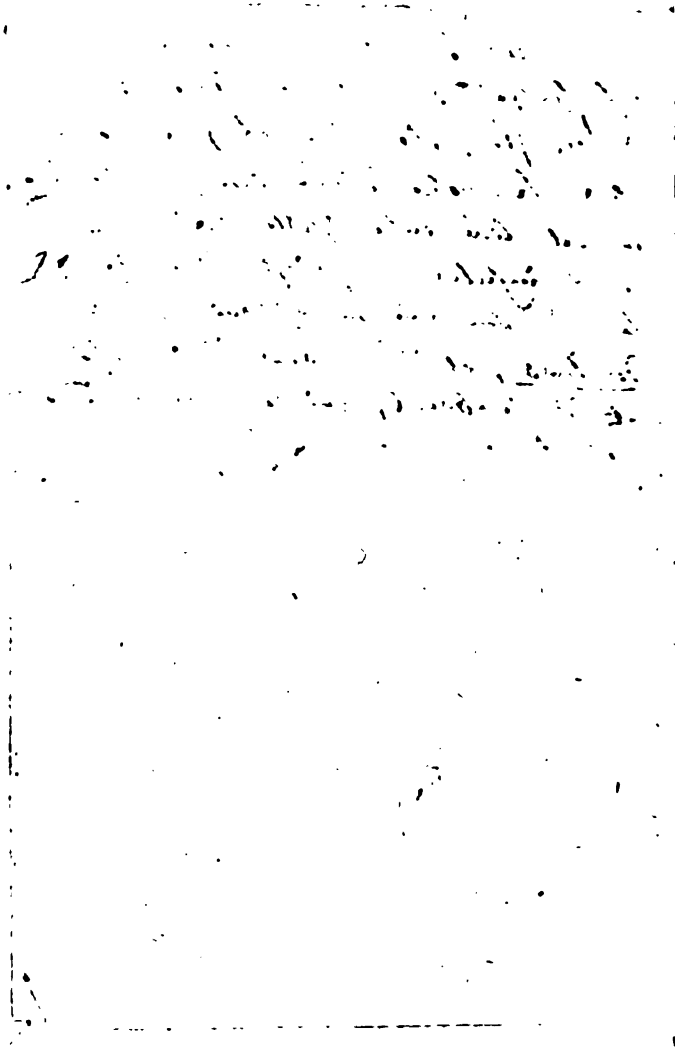


Rec. 1? / Alt. 2. B. — 1?

Lpz. Lit. Zeit. A. L. Z. III. Jahrg. 1. Bd. 2. Heft. n°. 11. Seite 87, 88. —

Hamb. Stadtbibl.
Realcat. Hamb. Mscr.
Vol. IV p. 56

Dans le 4e vol. des « Provinzialbla-
« Aufsätze » de Mr. de Halem (1808,
à Münster, chez Waldeck) se trouve,
No. 9, la notice d'une dissertation latine,
qui est bien entre juste-dédale, qui
vait insulté la Westphalie dans
lettre à son ami James Douza, ou Va
Der Does, et deux savans de Oldenbo
et de Osnabrück, qui le forcèrent à se
rétracter.



Villers, Charles François
de Dennis qui dit.

Lettres (v. BI. 192a)

Westphaliennes,

écrites

par

Monsieur le comte de R. M.

à

Madame de H.

sur plusieurs sujets de philosophie, de littérature et d'histoire, — et contenant la description pittoresque d'une partie de la Westphalie.

Berlin, 1797.

chez Frédéric Vieweg, l'aîné.

SJK

CT 1018
V5A44

AVERTISSEMENT
DES EDITEURS.

Ceux entre les mains de qui le hasard a fait tomber ces lettres, croient bien mériter du public en les lui faisant connoître.

La femme intéressante à qui elles ont été adressées, nous pardonnera sans doute cette infidélité; d'autant que nous avons supprimé avec soin toutes les personnalités, jusqu'aux complimens et formules, n'en laissant que ce qui étoit absolument nécessaire.

Nous avons pris la liberté de réunir quelquefois en une seule lettre les morceaux épars dans plusieurs, quand ils traitoient de la même matière. Du

reste, nous nous sommes permis très-peu de changemens, craignant de nuire à l'abandon et à la négligence qui caractérisent ce genre d'écrire.

Le lecteur qui ne veut qu'être amusé, sera peut-être quelquefois instruit; et nous pensons qu'on peut appliquer à ce recueil ce que dit l'auteur lui-même du poëme de Darwin:

„Un parterre me plaît, lorsque mon oeil surpris
„Y peut entre les fleurs découvrir quelques fruits."

Il est inutile d'avertir que le peu de notes et de citations qui sont répandues au bas des pages, est de la main des éditeurs.

Le
Let
R.L.
sopl
lers
Berl
2. Ex

Table.

Pag.

Lettre I. Arrivée — Passage à Corvey — Fondation de cette abbaye — Chute des ordres monastiques — Voyages, et nature du terrain en Westphalie. 1

Lettre II. Réveil — Ode d'Anacréon — Paysage et local. 12

Lettre III. Visite à la Naïade — Raison du bouillonnement de la fontaine — Apparition de la déesse — Ode de Roger de Torck. 25

Pag.

Lettre IV. Philosophie accusée — défendue — N'est pas la cause de la révolution — Quelques traits particuliers de l'esprit de ce siècle — Egoïsme — Exaltation des idées — Secte des sentimentaux — Contre-orgueil — Un mot du duc de Brunswick. 59

Lettre V. Source de Schmechten — Montagne produite par l'air fixe — Ruines d'Ibourg — Ce que c'étoit qu'Irmensul, ou Hermansaul. . . . 60

Lettre VI. Opinion qu'un homme raisonnable peut avoir de la médecine — Incertitude et danger de cette science — Son éloge — Prend une face nouvelle. 81

Lettre VII. Poëme de Darwin. . . 118

Lettre VIII. Pas qu'ont fait les sciences — Les deux seules qui raisonnent surement — Incertitude de la métaphysique — Borne des connoissances humaines — Kant — Scepticisme. 132

Pag.

Lettre IX. Modes — Bon goût, et avantages physiques de celles d'aujourd'hui. 158

Lettre X. Promenade solitaire — Ses douceurs — Doit plaire aux ames tendres et mélancoliques — Idylle. . 175

Lettre XI. Géographie de Dribourg — Changemens à désirer dans l'Empire — Projet de paix perpétuelle par Henri IV. — Ce qu'il pourroit être aujourd'hui — Partage de la Pologne — Sa justification. . . : 191

Lettre XII. Le sommet du Knochen — Spectacle magnifique qui se découvre de là — Champ de bataille de Herman — Drame de Klopstock — Défaite de Varus — Celle des Saxons par Charlemagne. 228

Lettre XIII. Le Bullerborn — Ses phénomènes et son histoire — Fontaines rendues célèbres par des poëtes — Ode d'Horace sur celle de Blanduse — Ode et sonnet de Pétrarque sur Vaucluse. 248

Pag.

Lettre XIV. Agrémens et dangers du séjour des eaux. 269

Note des éditeurs, ou sujet du morceau de Pétrarque etc. 276

Lettre première.

Arrivée — Passage à Corvey — Fondation de cette abbaye — Chute des ordres monastiques — Voyages, et nature du terrain en Westphalie.

Dribourg, 5 juillet, 1796.

Me voilà donc, Madame, tout-à-fait éloigné de vous; me voilà échappé au tumulte de Berlin, et déposé pour quelques semaines dans un asile sauvage, au milieu de l'antique forêt Teutoburgienne. Vous avez craint de m'y suivre; vous avez prétexté des devoirs, des affaires; j'ai eu la bonhomie de vous croire; du moins j'en ai fait le semblant: et me voilà seul avec le bon M. de K. qui n'a jamais d'affaires quand il s'agit de ses amis. Pardon, ce n'est point un reproche; ce n'est

pas même une plainte: je n'ai garde de douter de votre amitié, j'ai bien trop d'interêt d'y croire. C'est la plus vive consolation d'un vieux goutteux, qui fait tout ce qu'il peut pour n'être que votre ami: mais vous m'avez fait promettre un compte exact de tout ce que je verrois, de tout ce que je penserois; et sur ce pied-là vous risquez d'entendre souvent parler de vous.

C'est donc ici que je dois revivre, que je dois échapper à la goutte, aux rhumatismes, hôtes fâcheux, qui depuis longtemps me tiennent trop fidelle compagnie. C'est le savant docteur Fr. qui proteste que pour moi la fontaine de Jouvence est à Dribourg. Dieu le veuille! Au vrai, j'ai entendu tous les gens de l'art me vanter ces eaux-ci comme souveraines: sciatiques, asthmes, maux de nerfs, maux d'estomac, fièvres invétérées, crampes, obstructions, éthisie, scorbut, rien n'y résiste. On les boit, on s'y baigne. Il y a de plus un bain d'air fixe, qui doit faire des miracles: il y a aussi des bains de vapeurs ordinaires, des douches. — Hélas: parmi tant de beaux secrets,

pas un seul qui guérisse les maux que vous nous faites: la santé qu'ils nous rendent, nous livre à vous, au contraire, de plus belle.

Je suis arrivé ici fort tard; il étoit nuit close. On m'a donné un appartement où je me suis renfermé pour vous écrire. On m'assure qu'il y a très-bonne compagnie. La société est encore au grand salon; j'ai entendu de loin une musique fort animée; on danse, si je ne me trompe. Demain je serai au courant.

Ma dernière lettre vous a fait un grand détail des petites aventures qui avoient égayé mon voyage jusqu'à S. à vingt-cinq lieues d'ici. A cet endroit il m'a fallu quitter les belles routes du Hannovre et du duché de Brunswick. J'ai gagné les bords du Véser par d'assez mauvais chemins, et passant ce fleuve près de Corvey, j'ai foulé enfin l'heureuse terre de Westphalie,

Si célèbre par les jambons
Qu'on sert par tout aux bonnes fêtes,
Et par des habitans si bons,
Qu'on dit qu'ils en sont un peu b.t.s.

Corvey est un monument de la piété

de nos anciens Saxons, et du soin que la famille de Charlemagne prit de les convertir. C'est une vaste et belle abbaye, sur la rive gauche du Véser, métamorphosée depuis peu d'années par un bref du pape en un chapitre de chanoines, qui à la voix du st père ont jeté gayement le froc aux orties. L'abbé, qui par le même bref est devenu évêque, est prince souverain d'un petit canton, où se trouve le gros bourg de Hoexter avec quelques villages. Le prince-évêque actuel est M. de L. dont on dit du bien dans le pays. L'abbaye de Corvey est une fille de la riche et célèbre abbaye de Corbie, ci-devant existante en Picardie. Vers le commencement du neuvième siècle, une colonie d'enfans de saint Benoît, partis de la grande Corbie, eurent le courage de s'enfoncer dans un pays alors barbare, inculte, couvert de forêts aussi anciennes que le monde, pour y propager l'évangile, et défricher le terrain: ils y fondèrent cette maison, qu'on a longtemps nommée la petite Corbie. La mère vient d'être détruite: il étoit peut-être dans l'ordre de la nature qu'elle

mourût avant sa fille; mais il est à craindre que la maladie qui l'a emportée, ne devienne une maladie de famille. Quoi qu'il en soit, le ciel bénit si bien les travaux des pauvres anachorètes, que peu-à-peu les moines de la petite Corbie devinrent d'assez gros seigneurs. Leur monastère a été pendant long-temps l'honneur et l'école de la Basse-Saxe: Il en est sorti des hommes célèbres pour leur temps, des théologiens, des annalistes. Il semble qu'une influence divine force toujours ce qu'il y a de bon et de rare dans le siècle, à se réfugier dans ces asiles vénérables; autrefois c'étoit la science; aujourd'hui c'est le bon vin, lequel est devenu fort rare à son tour. L'élégance, la liberté, la bonne chère, et quelquefois même la délicatesse, ont remplacé la vieille austerité des cloîtres. Cet esprit de l'église me plaît, à moi profane. Je soupçonne qu'elle vaut beaucoup mieux aujourd'hui que du temps des agapes et des martyrs;

Vive l'église, est mon refrain:
Non point l'église primitive,
Qui n'avoit presque rien d'humain;

Elle étoit pauvre, un peu rétive:
Mais c'est l'église de nos jours,
Dont le royaume est de ce monde,
Où tout reluit, où tout abonde,
Dont les anges sont des Amours,
Des plaisirs de toutes espèces;
Où l'on a de charmantes nièces,
Où l'on se connoit en bons vins,
En chasse, en jeux, en soupés fins.....

Mais comme dans les choses d'ici-bas la perfection est inatteignable, il arrive que tout a un bon côté et un mauvais. Le luxe, la vie douce et voluptueuse du clergé romain, contrastant avec la simplicité des moeurs évangéliques, avoient depuis long-temps éveillé contre lui l'envie et la haine. L'ancien roman de Petit Jehan de Cyntré et vingt autres, les écrits d'Erasme de Roterdam, d'Agrippa de Cologne, ceux en Italie de Boccace et de Pulci, en France de Rabelais, de Henri Etienne, de Boileau, avoient mis au grand jour mille détails de la vie ecclésiastique, avoient déchiré le voile sacré derrière lequel on les avoit cachés long-temps. Ces satyres exagérées avoient fourni à tous les ennemis de

l'église l'arme terrible du ridicule. Tant de levains jetés dans les esprits, y ont produit à la longue l'aigreur et la fermentation, qui a éclaté enfin d'une manière si effroyable, et avec tant de circonstances accessoires, produites par d'autres causes. L'existence des ordres monastiques devoit être, et a été en effet la première frappée de l'orage, comme la plus inutile en apparence. Ces vieilles congrégations ont eu beau s'étayer des services qu'elles avoient rendus aux sciences, aux lettres, à l'éducation publique; le parti étoit pris, l'heure était venue: la génération monacale du jour n'étoit plus d'ailleurs tout-à-fait celle des Mabillon, des Calmet, des Durand; on oublia les services, on ne se souvint que des abus. Le vieil arbre, qui nous a réjouis long-temps de son feuillage, s'en dépouille enfin, se dessèche; on pense que ses débris serviront mieux à réchauffer nos foyers; la cognée s'attache à son pied, il crie, éclate, tombe; et les ingrats qui l'ont abattu, après s'en être un moment réjouis et chauffés, n'en recueillent qu'une vaine cendre.

Il étoit plus de midi quand j'ai quitté

Corvey et le vallon riche et superbe que traverse le Véser. Il a fallu me traîner par des chemins difficiles jusqu'à Dribourg, éloigné de sept à huit lieues. Dans cette partie de la Westphalie qui est toute montueuse, on vous fait grimper et descendre des côtes à pic d'une façon toute particulière; quand, par exemple, il s'agit de les descendre, vous imaginez qu'on enraye avec soin; on n'y songe pas, on laisse rouler vos quatre roues comme de coutume, mais les deux chevaux de derrière s'accroupissent à demi, se roidissent sur leurs quatre jambes, tandis que ceux de devant tirent toujours; et ils glissent dans cette posture jusqu'au bas de la montagne, sans presqu'avoir fait un mouvement; cela tient lieu d'enrayage; pendant ce temps-là le postillon est resté sur son porteur, ou bien il s'est placé debout sur le timon, criant, jurant, fouettant, tirant la corde qui lui sert de rênes; et tout cela s'exécute sans frayeur, sans danger, vu l'extrême habitude qu'en ont ces gens-ci. Vous avouerez qu'il y auroit de quoi désorienter nos meilleurs cochers, qui nous verseroient cent fois

avant de s'aviser d'expédiens pareils. Dans la partie plate, sablonneuse, marécageuse de la Westphalie, au de-là de Paderborn, vers Osnabruck, Munster ou Vésel, il est encore plus fâcheux de voyager. En général, si vous voulez courir la poste au petit pas des chevaux, venez en Westphalie; si vous voulez voir de grands chemins d'une demi-lieue de largeur, tracés vaguement dans des déserts, venez en Westphalie; si vous voulez rouler lentement dans des ruisseaux fangeux dont le lit est parfois le seul chemin praticable, venez en Westphalie. Le terrain des vastes bruyères que l'on y traverse, n'est souvent qu'une croûte noirâtre, revêtue d'un peu de mousse, de quelques herbes jaunes et flétries, dont les seules racines lui donnent un peu de consistance, et sous laquelle croupit un marais malfaisant et putride; tout ce terrain mouvant flotte, s'ébranle sous vos pieds, et menace de vous engloutir. Si la roue de votre voiture le sillonne, et y creuse une ornière, la pression en fait échapper une sorte d'eau noirâtre, épaisse, et dont l'odeur infecte vous prend au nez. Com-

ment voulez-vous que rien de bon sorte d'un fond semblable? Aussi les végétaux y sont-ils maigres, aquatiques, et peu savoureux. Tous les êtres organisés se ressentent de cette mauvaise qualité des sucs; l'homme même y vit dans un état de torpeur et d'engourdissement au moral comme au physique; je ne connois d'animal qui y profite vraiment que l'immonde pourceau; lui, qui ne se plaît que dans la fange, y vit comme dans son centre. Tout cela m'a fait dire la première fois que j'ai examiné ce triste pays, où le ciel préserve de demeurer tout ami de la belle nature, que la Westphalie étoit une dartre sur le globe de la terre.

Il n'en est point de même ici. Nous sommes dans un beau et bon pays montagneux, varié, où l'air est pur, où les eaux sont vives; une espèce de Suisse. — Bon soir, madame. — Si Voltaire fût venu à Dribourg, il n'eût pas dit que le château de Tundertentrunck étoit le plus beau de la Westphalie, attendu qu'il y avoit des portes et des fenêtres. J'ai plus que portes et fenêtres;

j'ai un lit qui me semble excellent, et sur lequel je compte prendre ma revanche de deux ou trois mauvaises nuits passées en route.

Je suis, etc....

Lettre II.

Réveil — Ode d'Anacréon — Paysage et local.

Je voulois ce matin dormir longuement; j'espérois le pouvoir: mais avois-je-oublié l'étiquette des eaux? Dès cinq heures un train effroyable m'a réveillé en sursaut: au dessus, au dessous de moi le talonnage des domestiques, des femmes-de-chambre, le cri des pompes qui distribuent l'eau dans les bains, les rires, les caquets de soixante joyeux malades qui vont à la fontaine, et qui se rencontrent dans les corridors; tout cela m'a mis d'assez mauvaise humeur. L'esprit encore occupé de vous, madame, j'y pensois tout en dormant; et j'ai regretté, plus que mon sommeil, l'illusion de mon rêve. La colère où m'a mis ce brusque réveil, m'a fait souvenir de celle d'Anacréon contre une hirondelle

dans un cas à-peu-près semblable. Comme je ne pourrois pas dire d'aussi jolies injures que lui, à ceux qui m'ont dérangé, je me contenterai, tant bien que mal, de vous traduire les siennes.

Fâcheuse et bruyante hirondelle,
gazouilleuse, que je maudis,
est-il de peine assez cruelle
pour le mal que m'ont fait tes cris?

Faut-il d'une lame acérée
rogner ton aile de corbeau?
ou dois-je, semblable à Térée,
couper ta langue de nouveau?

Pourquoi troubler avant l'aurore
les doux mensonges de la nuit?
Je voyois celle que j'adore:
tu chantes; .... mon bonheur s'enfuit!

Bon gré malgré cependant, il a fallu se lever et descendre. J'ai trouvé les vestibules, les galeries, les salles, les promenades animées par beaucoup de monde et une grande variété de figures. Des femmes et des hommes de tous les âges

et de tous les costumes, diversement groupés sous les portiques de la maison et dans le feuillage des promenades, formoient des tableaux de caractère, où le grotesque se marioit à l'élégance. Une troupe de musiciens, qui suit toujours les bûveurs, exécutoit une symphonie de Mozart. De petites filles qui jouoient entre elles, couroient autour de vieillards qui se traînoient pesamment à l'aide d'une béquille. Après avoir abordé quelques gens de notre connoissance que nous avons retrouvés-là sans nous y attendre, aussi bien que quelques femmes qui nous ont paru aimables, et qui nous examinoient avec l'intérêt et la curiosité qu'excitent toujours de nouveaux venus, nous nous sommes dérobés, K. et moi, pour gagner un moment l'extrémité des enclos et des plantations qui nous environnent, afin de pouvoir porter de là un regard libre sur le pays que nous allons habiter pendant les beaux jours de juillet. Le premier coup d'oeil m'en a saisi; c'est la nature forte et imposante, positivement comme j'aime à la rencontrer. Choisissez, madame, dans votre galerie

le plus beau de vos quatre paysages de Claude Lorrain, embellissez-le, corrigez-le sur quelqu'une des pittoresques descriptions d'Ossian ou de Milton, rassemblez des traits épars chez les peintres et chez les poëtes, vous ne formerez peut-être pas un ensemble aussi original et aussi piquant que le bassin resserré de Dribourg. Une plaine d'une médiocre étendue, ondoyée par de petits côteaux, vivace, coupée d'arbres, de jardins, de prés et de terres en labeur; une chaîne superbe de montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre vers le couchant; d'autres moins élevées, qui dans le reste du contour, terminent circulairement l'horizon, et dont les faces diversement inclinées font contraster par tout les accidens de l'ombre et de la lumière. De belles forêts de hêtres et de chênes qui en couronnent presque tous les sommets, et qui, recouvrant les flancs de quelques-unes, prolongent leur riche tenture jusques dans la plaine; des sources d'eaux vives, de petits ruisseaux qui roulent rapidement de ces hauteurs, et vont ensuite se perdre dans les sinuosités des vallées; tout cela forme mille

aspects variés et romantiques; la vue qui ne se perd point ici dans un lointain vague, se repose avec plaisir sur ces tableaux vifs et rapprochés, où nuls détails ne lui échappent, et où l'on sent la vie et la végétation qui anime chaque feuille. Joignez à cela les ruines du vieux château d'Ibourg, qui reposent silencieusement sur la cime d'un rocher bien boisé, la petite ville de Dribourg, assise au pied de cette chaîne de monts qui la couvrent à l'ouest, séjour assez maussade pour l'habitant, mais d'un effet charmant pour le dessinateur; des moulins, des fermes, des groupes d'arbres çà et là dans la plaine, enfin le bâtiment des eaux, ses avenues de tilleuls et de peupliers d'Italie, ses alentours décorés de parterres, de bosquets et de pavillons; vous aurez une idée de cet aimable coin du monde, où la fraîcheur vaporeuse du matin, le calme qui règne dans ces champs solitaires, ont rempli mon ame et mes sens d'émotions délicieuses. J'ai déjà mesuré de l'oeil toutes les courses que je me suis promis de faire; les ombrages tout voisins m'inviteront sans doute plus d'une fois à les

aller chercher, et je ne prévois pas que rien manque ici à mon goût pour la campagne, sinon de la parcourir et de l'admirer avec vous, madame: plaisir, père de tous les autres plaisirs, et que j'essaye de ne pas perdre tout entier, en m'occupant de vous, en vous décrivant tout ce que je vois, et en vous associant à mes jouissances, du moins par la pensée.

Vous attendez de moi, sans doute, une petite topographie de cet établissement; rien de plus aisé. Le terrain où est située la fontaine minérale, est à quelques cents pas du bourg. Une quadruple allée d'arbres de mille pas de longueur, sur à-peu-près soixante pieds de largeur, règne dans la direction des bains à la ville. Vous vous étonnez peut-être que j'aye pu compter sans m'embrouiller jusqu'à mille, mais je ne veux pas me faire valoir plus que je ne vaux: l'arpentage est de K. qui l'a fait exprès pour vous. C'est là le grand champ de bataille des promeneurs du matin. Ils y trouvent de l'ombre, du monde; et le temps d'aller et de revenir fournit juste l'intervalle requis entre deux verres d'eau

minérale. Cette belle avenue, dont les arbres sont encore jeunes, est coupée, d'un côté, par le petit bâtiment de la fontaine, qui la partage en deux parties, l'une de six-cents, et l'autre de quatre-cents pas, de manière que la plus grande est vers le bourg. Vis-à-vis de la fontaine l'allée est aussi coupée perpendiculairement par un grand et beau chemin, que bordent deux vastes corps-de-logis où logent les baigneurs, et qui se termine au de-là par une avenue de peupliers d'Italie, ce qui forme à la fontaine une jolie perspective. A droite et à gauche, tenant aux angles des corps-de-logis qui s'appuient sur la grande allée, s'étendent dans la direction même de cette grande allée, des portiques ou galeries, où les promeneurs se retirent en cas de pluie, où l'on se repose, où l'on déjeûne. Dans l'alignement des galeries se trouvent, d'un côté, le grand salon de bal et de compagnie, les cafés, billards, et qui pis est la pharmacie, moins utile peut-être à nos malades que les salles de danse et de jeu. De l'autre côté, à la suite du portique, est une salle de comé-

die, et d'autres établissemens de plaisir; derrière ces bâtimens sont distribués la cuisine, les écuries, de grands jardins potagers, et de petits parterres avec des berceaux de verdure. En revenant dans la grande allée (qui est la ligne directrice de tout) et du côté de la fontaine, règne un petit bois anglois, adossé dans sa longueur, à la rangée d'arbres de ce même côté. Il est coupé de chemins qui serpentent en labyrinthe, et dont les retours augmentent son étendue réelle; de petits ruisseaux qui le traversent, en augmentent la fraîcheur, et pendant la chaleur du jour les différentes sociétés vont se réfugier dans les différens salons de verdure qui y sont ménagés. Vous voyez d'ici, madame, que les grands bâtimens, la fontaine, le bosquet anglois, les avenues, forment un ensemble resserré dont toutes les parties se touchent. Je vous ai dit aussi, que la grande allée avoit en perspective par un bout la petite ville de Dribourg; par l'autre, elle découvre un monticule charmant dont le pied vient toucher à son extrémité, et qu'on a eu l'art de comprendre encore dans les en-

clos et les embellissemens de ce lieu. On l'a appelé le Rosenberg, (mont des roses.) Une petite prairie et un chemin bordé de bosquets bien fourrés, conduit jusques sur le penchant de ce mont, dont les sentiers taillés de tous côtés en pente adoucie, sont en effet bordés de rosiers, d'acacias, de fraises savoureuses, de fleurs et d'arbustes de toutes les espèces. On y rencontre une glacière qui fournit la provision quotidienne, des grottes de roches, des cabinets de verdure, d'où l'on découvre différens horizons, à mesure que l'on tourne autour de la montagne. C'est de l'un de ces berceaux que j'ai pris le coup-d'oeil général que je viens de vous donner de l'établissement. Le sommet du Rosenberg est une pelouse assez grande, au milieu de laquelle s'élève un salon ou dôme élégant qui domine tous les environs. Vous seriez bien étonnée si vous arriviez à Dribourg, de n'y pas voir mon dôme sur le Rosenberg. Le fait est cependant, qu'il existe déjà sur le papier et dans le porte-feuille de l'architecte. Je l'ai vu, je le vois; c'est tout comme s'il étoit construit. Il le

sera d'ailleurs sans faute l'année prochaine; par conséquent, madame, vous ne pouvez appeler cela tout-à-fait un château en Espagne. Cet aimable Rosenberg n'a pas besoin, d'ailleurs, d'édifices et de salons, pour être charmant à mes yeux. Je me promets d'y venir souvent rêver, et même rêver à vous, madame. On dit qu'on y entend le soir un écho vraiment magique, et qui répète distinctement tout une phrase. On dit que la société s'y transporte souvent avec de la musique pendant les belles nuits d'été, pour en entendre l'effet. Belle occasion, madame, pour faire redire mes soupirs à l'Echo, si la fantaisie m'en prend, comme aux héros de l'Astrée.

Tout le terrain que je viens de vous décrire, madame, et qui est couvert aujourd'hui de bâtimens et de plantations, étoit il y a quinze ans un marais où l'on tiroit des bécassines. Il appartenoit à la commune de Dribourg. La fontaine, qui en faisoit tout le prix, étoit dans une sorte de délabrement: malgré un abandon aussi injuste, ses eaux s'étoient fait dès long-temps une grande réputation: enfin,

et par bonheur pour l'humanité, M. le baron de S., grand-veneur de la cour de Br., a fait l'acquisition du terrain et de la fontaine. C'est lui qui a tout créé, distribué, embelli. Il a employé des sommes considérables au dessèchement des marais, et à l'affermissement du terrain. Ceux qui ne le connoissent pas, devinent bientôt ici qu'il est homme de fort bon goût. Ceux qui le connoissent, savent qu'il est beaucoup plus qu'un homme de goût. Il passe à Dribourg la belle saison. Il en rend le séjour fort agréable aux baigneurs, et on y viendroit exprès pour lui, si l'on n'y venoit pas pour les eaux. M. de S. a réussi à intéresser dans son établissement un autre homme de beaucoup de mérite, et qui ne peut qu'en augmenter la réputation; c'est M. le conseiller Brandes, savant et habile médecin, dont le nom m'étoit connu par quelques bons ouvrages qu'il a publiés. Il y en a même un, imprimé à Münster en 1792, sous le titre d'Anleitung zum Gebrauche der Driburger Bäder, auquel je vous renvoie, si vous voulez en savoir davantage sur la nature, les qualités et

vertus de l'eau de Dribourg. Je vous dirai seulement en deux mots, qu'elle est reconnue pour plus forte et plus efficace que celle ~~même~~ de Pyrmont. Elle est pétillante et jolie à boire, même pour moi, qui ne puis supporter les autres; mais bien des gens, qui ne préfèrent pas l'eau de Pyrmont, en préfèrent pourtant le séjour, parce que Pyrmont est une ville, parce que grand nombre de gens y abondent, et parce qu'enfin Pyrmont a la vogue depuis plus de deux siècles. Moi, je préfère ceci, positivement par les raisons contraires, parce que c'est une campagne et point une ville, parce que la société assez nombreuse qui y est rassemblée, ne fait point cahos, parce qu'on y vit avec une liberté et une bonhomie admirables. L'établissement est encore dans son enfance; ou le voit à la jeunesse des arbres, à la nouveauté des bâtimens, dont quelques-uns même, comme le pavillon du Rosenberg, n'existent encore qu'en projets; mais il est déjà très-agréable, et d'ici à quelques années ce sera un séjour vraiment enchanté. Supposez un château capable de loger cent cin-

quante personnes, et où il se rassemble bonne compagnie pendant l'été. Voilà ce qu'est Dribourg; et certes ce n'est pas dans la saison, où l'on est trop heureux de se sauver d'une ville, que j'irai en chercher une autre. Ici l'on est aux champs, et je m'y tiens.

Cependant le prince héréditaire de Dannemark est à Pyrmont. Quelques autres princes s'y trouvent aussi. On dit même que le roi vient y prendre les eaux: nous n'en sommes qu'à quatre milles: il faudra bien aller un moment m'y montrer; mais je me promets bien de rendre mon apparition très-courte.

Lettre III.

Visite à la naïade — Raison du bouillonnement de la fontaine — Apparition de la déesse — Ode de Roger de Torck.

C'est enfin aujourd'hui, madame, que j'ai été pour la première fois invoquer le secours bienfaisant de la divinité de ces lieux. Cela veut dire, entre nous, que j'ai commencé aujourd'hui à boire régulièrement les eaux; mais comment voulez-vous que parle aussi bonnement un homme qui vient d'avoir commerce avec les dieux? Oui, madame, avec les dieux; tout au moins avec une déesse; et sans contredit une des plus jolies dont Hésiode ou Ovide ayent jamais fait mention. Écoutez mon épopée. Pour vous en faire le récit, que ne puis-je emprunter la plume

ou l'esprit de tous ces confidens des dieux, si habitués à parler leur langage.

Que n'ai-je le ton et le style
de ce vieil abbé de Chaulieu,
dont la verve aimable et facile
fait tel récit en plus d'un lieu!
Mais hélas, il l'emporta toute,
lorsqu'à ce monde il dit adieu,
et ne me légua que sa goutte.
Que ne sais-je imiter les tons doux et badins
de Bachaumont et de Chapelle,
ces deux aimables libertins!
Que ne puis-je invoquer la muse naturelle
qui souffloit tous les jolis vers
de Bernard ou de Saint-Aulaire!
Pour les réunir tous, je devrois laisser faire
récit, vers et prose à Boufflers.

Au défaut de l'esprit qu'y mettroient tous ces messieurs, vous voudrez bien vous contenter de ma bonne foi et de ma simplicité: ce sont, au bout du compte, les premières qualités d'un historien. Je ne vous transporterai pas tout-à-coup au milieu du fait, car je me souviens de la leçon du comte Hamilton; Belier, mon ami, commence par le commencement! Ce matin donc, m'étant

levé d'assez bonne heure, et en parure demi-négligée, demi-soignée, comme celle de nos jeunes baigneuses, je me suis acheminé, plein de recueillement, vers l'endroit où se distribue à grands gobelets cylindriques l'eau miraculeuse dont chacun boit, et qui ne s'épuise jamais.

Au milieu d'un temple octogone,
et du creux d'un bassin profond
s'échappe une onde, qui bouillonne
si fort qu'on diroit que Pluton,
avant qu'elle vienne en lumière,
la fait bouillir dans sa chaudière:
mais de très-bonne part j'ai su
que ce vieux monarque cornu
n'entre pour rien dans cette affaire;
d'autant que cette joyeuse eau
qui bout à la vue étonnée,
par un miracle tout nouveau,
sort du bassin toute glacée.
Voici donc le fait en deux mots:
C'est la naïade souterraine,
et protectrice de ces eaux,
qui joue au fond de sa fontaine
à mille petits jeux badins
avec plus d'une bonne amie,
et des Tritons et des Sylvains,
gens de fort bonne compagnie.

que la nymphe admet à sa cour,
et qui dans l'humide retraite,
pour s'amuser le long du jour,
à ces dames content fleurette;
(car ne croyez pas que l'amour
soit là dessous chose ignorée.)
Or ce sont ces bruyans plaisirs,
les cris, les ris et les soupirs
que pousse la troupe azurée,
lesquels se frayant un chemin,
par le fluide cristallin,
suivant les lois de la physique,
jusques à nous viennent enfin
pour guérir goutte et sciatique:
d'autant que la divinité
de qui tant de vertu s'échappe,
est, à ce que l'on m'a conté,
proche parente d'Esculape,
du chef de son père Apollon;
par là cette nymphe discrète
pour prix d'un baiser, ce dit-on,
apprit cette belle recette
de gaz, de sels, de minéraux,
qu'elle mêle parmi ses eaux.

Voilà, madame, ce que j'en ai appris de certain, et que je compte faire imprimer dans les mémoires de la première académie des sciences qui aura assez de

discernement et de connoissance des choses occultes pour ajouter foi à mon récit. Vous sentez combien cela confondra tous nos chimistes, qui prétendent analyser ces eaux, et trouver à la façon de M. Lavoisier les élémens qui composent ces soupirs, ces haleines divines, qu'ils prennent bonnement pour de l'air fixe. Vous sentez aussi quelle confiance méritent des eaux qui viennent d'aussi bonne source, et combien elles doivent l'emporter sur tous les remèdes de la pharmacie ordinaire.

Au fond du temple, ou pavillon, comme il vous plaira de le nommer, madame, est un grand parvis, où se met en bouteilles la précieuse eau susdite, qui dûment bouchée, cachetée, étiquetée, se colporte par toute la terre connue; on vous expédie la santé par paniers ou par caisses, aux gens de Hambourg, aux Africains, aux Américains et aux Russes. D'énormes piles de flacons sont là toutes prêtes, et rangées presque dans un aussi bel ordre que le bon vin de votre oncle le grand-prieur dans sa cave de L.... Il est des temps où, je vous l'avoue, je

préférerois la collection du grand-prieur à celle-ci. Cela me rappelle ce que disoit hier à un gros marchand de vin qui se trouve ici, un vieux militaire, homme fort gai et de bonne compagnie: Il faut que tu sois un grand sot, avec tout le vin que tu as dans ta cave, pour venir ici boire de l'eau!

Vous sentez bien, madame, qu'il n'est point permis à tout profane d'aller puiser à la source; c'est une fonction sacrée qui ne s'exerce pas par tout le monde.

Près du bassin, un gros garçon,
dont la prestance respectable,
et le chef à demi-grison
rendent l'abord très-vénérable,
se tient-là prêt à tout venant.
C'est le prêtre de la déesse.
A vous parler tout franchement,
j'aimerois mieux une prêtresse.

Convenez, madame, que cela seroit plus séant et plus efficace. Une jolie vestale de dix-huit ans, fraîche, proprette, le nez retroussé, la taille svelte, la tresse brune, jupon court, bas bien blancs, et qui dans cet équipage-là nous

offriroit d'un air aimable, à nous autres pauvres goutteux, un verre d'eau de Dribourg, pétillante comme le champagne, nous ranimeroit un peu, et nous donneroit une singulière dévotion pour la déesse; il n'en faudroit pas davantage pour bien accréditer son temple, et y attirer tous les gens d'église, les bourgeois, les militaires de cinquante milles à la ronde. En vérité le public a droit d'attendre ce bienfait de la galanterie du seigneur propriétaire.

Le gros visage culuminé
qui cependant tient cette place,
s'acquitte de fort bonne grâce
du traitement accoutumé.
De plus, en qualité de prêtre
d'une divinité de l'eau,
il prédit quand le temps doit être
humide ou sec, mauvais ou beau,
mieux que ne fait un baromètre.

Aussi est-il consulté chaque matin par les buveurs qui méditent une promenade pour l'après-midi, avec autant de révérence qu'en avoit le piéux Enée en abordant la Sibylle; le prophète, d'un air grave, fait trois pas hors de son pavillon,

regarde le levant, le couchant, et prononce son oracle. Si d'épais brouillards pendent comme des barbes aux sommets des montagnes de l'ouest, et s'avancent sur Dribourg, chassés par un vent du même point cardinal, gare la pluie! si au contraire l'Eurus s'est établi sur le Rosenberg du côté de l'aurore, qu'il ait déclaré la guerre à ces brouillards de l'ouest, et qu'il souffle vaillamment contre eux, il les disperse bientôt, et beau temps pour la journée! Vous sentez, madame, quelle importance un tel esprit divinatoire donne à ce personnage parmi tous les habitans de Dribourg. Combien de parties arrangées pour le soir, combien de projets, d'espérances, de promesses, combien de plaisirs préparés ou détruits par un seul mot de sa bouche!

En approchant du sanctuaire de la déesse, je me suis senti pénétré de je ne sais quel saint respect; je me suis arrêté, et le corps à demi-incliné, la main sur la poitrine, je lui ai fait à-peu-près ce compliment:

Souffrirez-vous, jeune naïade,
à votre cour un vieux goutteux?

Vos pareilles aiment bien mieux
un homme en santé qu'un malade;
mais vous, par une charité
bien rare en ce siècle égoïste,
vous n'écrivez sur votre liste
que la souffrante humanité:
vous guérissez l'hypocondrie,
les vertiges, les pesanteurs,
des belles dames les vapeurs,
le mal de tête et l'insomnie.
C'est beaucoup; mais si cependant
vous guérissiez l'air suffisant,
la sottise, fainéantise
de presque tous nos jeunes gens,
des chanoines la gourmandise,
des vieilles les caquets méchans,
des jeunes la coquetterie,
et des maris la jalousie,
la vanité de nos bourgeois,
la rage des vieux militaires
à nous raconter leurs exploits,
et la rage, pire cent fois,
de nos révolutionnaires!
l'avarice et la fausseté
qui laidissent tant de figures;
fille de l'onde, en vérité,
vous feriez-là de belles cures,
et tout l'univers accourroit
pour faire usage du secret.

A peine avois-je dit ces paroles, que le bouillonnement de la fontaine a redoublé; l'onde gonfloit, écumoit; un certain quelque chose lumineux sembloit s'élever du fond. Le prêtre, aussi bien que moi, étoit saisi d'émotion: c'étoit la nymphe elle-même, qui est apparue brusquement au dessus du bassin, telle qu'on vit sortir autrefois Vénus du sein des eaux, et dans un accoutrement tout-à-fait semblable à celui de cette déesse;

Quelques roseaux dans sa coëffure
composoient toute sa parure,
grande, bien-faite, un souris fin,
oeil bien fendu, nez aquilin,
(comme ces beaux nez de la Grèce
bien pris dans la ligne du front,)
bref, en tout sentant la déesse,
et ressemblant fort au crayon
que l'ami Waitsch avec adresse
en a fait dans le grand salon.
„Je suis contente, me dit-elle,
„de votre petit compliment,
„et vous promets soulagement.
„Mais quant à guérir la cervelle
„de tous ceux qui l'ont de travers,
„guérir le jaloux et l'avare,
„et cent ridicules divers;

„le secret certes seroit rare,
„mais, croyez-moi, fort peu cour.
„Chacun de pareille vertu
„pense pour soi n'avoir que faire;
„on convient tout haut de son mal.
„Ses défauts, c'est une autre affaire:
„vous-même . . . passons, c'est égal;
„je veux m'en tenir au physique;
„si je guérissois le moral,
„je serois bientôt sans pratique.

J'allois répliquer; mais les déesses, aussi bien que les ministres du cabinet, n'ont pas toujours le temps d'écouter les balivernes qu'on voudroit bien leur dire. Celle-ci a disparu comme un éclair, et s'en est retournée dans son palais, ou dans sa grotte, laissant le temple parfumé d'une odeur, telle que Grammatica n'en pourroit pas fournir pour la toilette de nos dames, et me laissant, moi, l'esprit tout préoccupé de sa bonne grâce, aussi bien que de la petite mercuriale qu'elle m'avoit faite en partant. Après avoir bu, aux intervalles requis, mes six verres d'eau, m'être promené, suivant l'étiquette du lieu, avoir causé politique avec un vieux bailli, et modes avec deux jeunes

demoiselles, je me suis retiré chez moi, où je me suis occupé de vous rimer mon aventure. Ne croyez pas que je sois le premier, madame, à qui cette aimable nymphe ait inspiré des vers, et pour qui ses eaux ayent valu celles d'Hippocrène. Il y a déjà plus de cent-vingt ans qu'un Mr de Torck, chanoine de Paderborn et de Münster, venant boire les eaux de Dribourg, fit en leur honneur une ode latine qui n'est point très-mauvaise. Comme vous n'entendriez pas l'original, je vais vous en traduire quelque chose:

Les muses de retour à nos eaux salutaires,
En reviennent goûter l'acidule saveur;
Et dans ces sombres bois, habités par nos pères,
Respirer la fraicheur.

Aux accens délicats de leurs voix argentines
S'unissent mille cris de pétulans oiseaux;
Et tendrement se mêle à leurs chansons badines
Le murmure des eaux.

Les Zéphyrs babillards font bruire leurs haleines,
Les flottantes moissons paroissent applaudir,
Des plus riantes fleurs je vois briller nos plaines,
Et nos prés s'embellir.

Ferdinand, c'est à toi, sur les tons de Virgile,
Que ma muse naïve a consacré son chant;
A toi sont adressés ces mètres que module
Un luth reconnoissant.

Ce Ferdinand, baron de Furstenberg, étoit le prince alors régnant à Paderborn. Je vous fais grâce, madame, de huit ou dix strophes qui suivent encore celles-ci, et qui ne sont qu'un panégyrique du prince. Le bon chanoine le loue entre autres de ce qu'il n'est pas gourmand, de ce qu'il n'aime ni le bon vin, ni le gibier, ni le poisson de mer, ce qui pour un homme de sa robe n'est certes pas un petit compliment *). Quand on vient louer

*) Quaeque vesanis animos petentum
Semper irritat stimulis voluptas,
Omnibus ventri placitura quaerens
Pabula terris:

Nec peregrino satiata Eurobe:
Nec mari vasto, aut sravis ferarum
Blanda te pestis fugit, usque
Exulat aula.

Cette ode se trouve toute entière dans le livre intitulé: **Monumenta Paderborn.** et il est curieux d'observer, que c'est le même prince Ferdinand de F., loué à chaque ligne par celui qui est l'auteur du livre, et qui y a inséré cette pièce.

les eaux minérales; on peut avoir ses raisons pour vanter la sobriété.

Adieu: ce mot coûte toujours à dire,
Quand c'est à vous surtout qu'il faut l'écrire.
Lorsqu'en ces lieux j'aurai pris assez d'eau,
Je revole vers vous sans tarder davantage;
J'irai revoir votre joli château,
Du grand-prieur visiter le caveau;
A dîner avec moi, chez lui, je vous engage.
Que de péril m'attend à ce festin!
Le bon-homme prétend, quand il chomme une fête,
Qu'on se grise avec lui; — mais pour ma pauvre tête
Je crains vos yeux cent fois plus que son vin.

vu des Castillans égorger dans le nouveau monde des peuplades entières au nom d'un dieu de paix, et, l'évangile dans une main, le sabre nu dans l'autre, couvrir de sang les feuillets de ce code de tolérance et de bonté? N'avons-nous pas vu de même une populace françoise, plus féroce que les soldats de Pizarre, massacrer, noyer, éventrer, faire expirer dans mille supplices inventés par l'enfer, des vieillards, des prêtres désarmés, des enfans, de jeunes filles? et tout cela au nom pur et révéré de la philosophie! Aussi, madame, n'ose-t-on plus prononcer ce mot en bonne compagnie, où l'on rencontre les meilleures gens du monde, à qui vraiment il donne des attaques de nerfs, et pour qui un philosophe ou un septembriseur sont à-peu-près la même chose. Ne semble-t-il pas qu'on soit encore au milieu de ces bons et infortunés Mexicains, à qui les cheveux dressoient d'épouvante lorsqu'ils entendoient parler de baptême, à qui le nom de chrétiens et celui de bourreaux paroissoient synonymes? Un homme pourtant alors, un homme seul, un Barthélemi de

Las-Casas, à force de vertus et de zèle, parvint à guérir vingt peuples de cette malheureuse prévention. — Non, mes amis, mes frères, leur crioit-il, les barbares qui vous trompent et vous égorgent, ne sont point des chrétiens! Le vrai chrétien est l'homme qui sait aimer, qui pardonne tous les maux, et qui n'en fait aucun. Barthélemi de Las-Casas rendit ainsi au nom du christianisme toute sa pureté; il le fit respecter, en le faisant bien entendre. — Hélas, madame, qui sera dans notre siècle le Las-Casas de la philosophie?

O que celui qui auroit une si belle cause à défendre, devroit être élevé au dessus des intérêts et des préjugés, des partis et des craintes! Son plaidoyer seroit celui de l'humanité entière. Combien de masques ne devroit-il pas arracher, combien de pygmées ne devroit-il pas faire tomber de leurs piédestaux! Combien d'humbles vertus ne devroit-il pas exalter! Mais aussi, pour remplir sa noble tâche, quelle abondance de preuves ne lui fourniroit pas l'histoire de tous les siècles!

Où rencontreroit-il quelque chose de louable et de bon, que la philosophie n'ait pas produit? Une fois qu'il en auroit bien fixé l'idée, qu'il l'auroit bien distinguée de tant de doctrines extravagantes et audacieuses; qu'il lui seroit aise de la faire aimer, et de vouer à l'opprobre éternel les imposteurs qui se sont couverts de son nom! Il démontreroit, qu'essentiellement ennemie de tout désordre, la vraie philosophie n'a jamais prêché aux puissances de la terre que la modération et l'équité; aux peuples, que les vertus civiles, le respect de leurs gouvernemens et de leurs religions; ces deux bases de toute institution sociale. Peu de philosophie en éloigne, beaucoup y ramène, a dit un homme d'esprit, qui pense profondément. Il distingueroit soigneusement la philosophie d'avec les philosophes; car au bout du compte un philosophe n'est qu'un homme; c'est le père éternel de l'hôtel-dieu, sage sur quelques points, fou sur d'autres. Il prouveroit que si quelques principes vraiment philosophiques ont été énoncés dans le cours de la révolution

françoise, jamais l'esprit de la philosophie n'a dirigé cette révolution; pas plus que l'évangile n'a dirigé le glaive de Charlemagne sur les Saxons, celui des croisés sur les peuples de Syrie; pas plus qu'il n'a dicté l'horrible massacre des Albigeois, celui des Américains, de la Saint-Barthélemi, et tant d'autres. Du temps où le christianisme a commencé à prévaloir dans la Grèce, on a vu des troupes de prêtres, de moines, de fanatiques, parcourir le pays, armés de torches et de cognées, brûler les temples, les monumens des arts, briser les statues, porter la fureur de leur zèle jusques sur les hommes qui vouloient s'opposer à leur esprit de destruction, et ne laisser sur leur route que des cendres et des ruines. C'est Libanius, un comtemporain, qui rapporte ainsi ce qu'il a vu. Quel homme de bonne foi pourtant, et suffisamment éclairé, accusera l'évangile de tant de barbaries? Mais il a fallu dans tous les temps que les hommes cruels, ambitieux, les factieux et les chefs de parti employassent quelqu'instrument respectable pour entraîner à leur suite l'aveugle troupeau que l'on

nomme peuple. Jadis on se servoit du levier de la religion, parce qu'il étoit le plus puissant: dans le dix-huitième siècle elle étoit un peu passée de mode; il a fallu recourir à la maîtresse alors dominante de l'opinion, et la philosophie s'est trouvée en jeu. La déesse, outragée par tant de scélérats qui se couvroient de son manteau, s'est enfuie de cette terre de sang, et n'a pu empêcher son nom d'y rester. Mais si Pizarre et Almagre n'étoient point des chrétiens, à coup sûr Marat et Carrier n'étoient point des philosophes. Olivier Cromwel parloit sans cesse du Seigneur, cherchoit le Seigneur; Maximilien Robespierre alloit au temple de la Raison. Tous deux furent des fourbes, et l'un n'eut pas plus de religion, que l'autre n'eut de raison. Qui viendra donc, madame, à la face de l'Europe entière, rendre à la philosophie son véritable éclat, confondre les usurpateurs de son nom, et raccommoder avec elle les opprimés qui ne lui en veulent, que parce qu'ils ne la connoissent pas? La génération féroce qui règne aujourd'hui, doit-

elle passer avant qu'on élève en l'honneur de la philosophie un monument digne d'elle? Ainsi le dieu des Hébreux interdit jadis à David l'édification de son temple, parce que ses mains avoient trempé dans le sang.

Vous me demanderez, peut-être: à quoi bon cette tirade? C'est que je viens moi-même d'essuyer une forte sortie à ce sujet dans un des cabinets de verdure du Rosenberg, où nous avions été cet après-midi chercher un asile contre la chaleur. Vous savez, madame, combien il s'en faut que je sois un sage; mais comme au bout du compte philosophie ne veut dire qu'amour de la sagesse, quoique ma passion pour cette fière déesse n'ait pas toujours été fort heureuse, je puis toutefois me mettre sur les rangs, et m'en déclarer l'amant tout comme un autre. Sur ce pied-là je suis donc une manière de philosophe, sans prétention à être un sage, fort tolérant au regard de toutes les inconséquences humaines, mais un peu sujet à l'impatience, quand j'entends calomnier celle que son nom seul devroit mettre au dessus de

toute calomnie. Quel aveuglement! quelle misère! Est-il bien possible, qu'il faille se donner la peine de démontrer aux humains, que la sagesse est une bonne chose, et que la philosophie ne ressemble point à la déesse de la Raison de Maximilien Robespierre?

Mais au lieu de s'engager dans la démonstration de ces deux points, laquelle seroit assez facile, quoiqu'un peu longue, ne seroit-il pas plus curieux de rechercher comment est venu dans quantité de têtes, saines d'ailleurs, cette opinion, que la philosophie prêchoit le renversement de tout, le dépouillement des propriétaires, le pillage et le meurtre? Ceci a ses racines plus loin et dans la constitution même des sociétés européennes. Une vieille religion qui fait cause commune avec les gouvernemens; une noblesse, antique distinction sociale, héréditaire de père en fils, qui emporte les charges, les dignités, les honneurs, et dont le premier individu occupe le trône, ou la première place de l'état: voilà où en étoit la France, voilà où en est encore la majeure partie de l'Europe. Tout

cela étoit bon pour le temps où chacun avoit de la religion, où ses ministres étoient pauvres, laborieux, exemplaires, respectés; où la noblesse toute guerrière, infatigable, riche, étoit vraiment distinguée du reste de la nation; où enfin le peuple brute, ignare, religieux, vivoit dans cette pensée que ses maîtres étoient d'un autre limon que lui. Mais quand vint ce temps maudit où chacun commença à ne plus rien croire, où les prêtres eblouirent par leurs richesses, révoltèrent par leur orgueil, scandalisèrent par leurs moeurs; où les nobles, s'obstinant à rester distingués par le droit, devinrent les gens les moins distingués par le fait; où enfin la classe jadis brute devint la classe éclairée, celle où se rencontrèrent le plus communément la vraie noblesse et la vraie supériorité; alors il fallut bien que tout s'écroulât: les liens moraux de religion et de respect qui soutenoient l'édifice étoient rompus; tout étoit pourri, vermoulu; la chute étoit inévitable. Elle l'est aussi par tout où se trouve l'original du tableau raccourci que je viens de vous tracer.

Que pouvoit la philosophie à cette effroyable chute? On s'en prend à elle pour l'avoir hâtée. Prenez-vous-en à vous-mêmes, vous tous qui en avez souffert! Prêtres, nobles, princes; que n'étiez-vous philosophes vous-mêmes? vous eussiez été tous éclairés, vertueux, prudens, modestes: vous avez mieux aimé être ignorans, vicieux, aveugles; on vous a chassés. Vouliez-vous que des gens qui se sentoient valoir intrinséquement mieux que vous, laissassent subsister un ordre de choses où ils étoient dans l'abaissement, et où vous planiez au dessus de leurs têtes? Cet ordre de choses en soi étoit bon, je le crois sincèrement; mais il falloit pour le soutenir, que ceux qui remplissoient les premières places et les dignités de l'état, fussent en effet les premiers hommes de l'état: ils étoient souvent les derniers. Là où il falloit des moeurs et de la décence, on avoit mis le libertinage et l'effronterie; où il falloit une vie dure et sobre, on avoit mis la molesse et la soif de l'or. On eut encore la sottise, dans un siècle où le luxe devenoit une fureur générale, où les richesses

en conséquence devenoient une distinction réelle qui commençoit à prévaloir sur les autres, de laisser à la classe qui devoit rester inférieure, tous les moyens de s'enrichir, et d'en interdire toutes les voies honnêtes à la classe supérieure: raison de plus qui changea le niveau. On affectoit toujours de mépriser les richesses, mais on les recherchoit avidement; on abaissoit ceux qui les possédoient, et on s'abaissoit ensuite jusqu'à eux pour les partager. Encore une fois, que pouvoit la philosophie à tout cela? Pouvoit-elle arrêter l'effet de tant de contradictions criantes entre les principes et les choses, entre les causes et les effets? pouvoit-elle tenir éternellement la vérité voilée? non, sans doute. Son rôle au contraire est de la produire et de la présenter aux hommes. C'est ce qu'elle faisoit depuis long-temps par les écrits, par les discours, par les lumières qu'elle répandoit. Mais comme elle étoit dure, cette vérité, comme elle étoit terrible pour tous ceux dont elle attaquoit la turpitude, il n'est point surprenant que mille clameurs, mille exécrations ayent accueilli son introdu-

ctrice. Tous les gens à dignités, et leurs valets, les écrivains payés par eux, s'étoient ligués pour la diffamer et la proscrire. On eut mieux fait d'en profiter tout doucement et de se corriger, que de se roidir contre, et d'entamer un combat dangereux. On ne gagne rien à mettre une vérité à la porte, elle rentre par la fenêtre: celles-ci trouvèrent un refuge dans tous les esprits: elles sollicitoient vivement un changement devenu nécessaire; tous les gens sensés le désiroient; il se fût opéré prudemment, à la longue, sans secousse, sans malheurs: voilà ce qu'eût produit la philosophie. Les passions s'en mêlèrent; la résistance d'un côté, l'aigreur de l'autre, une faction scélérate qui se servit de tous deux; et il y eut une **révolution** au lieu d'un **changement**.

Si l'on eût pu consulter cette philosophie qu'on accuse, elle eût rejeté bien loin la seule idée d'une révolution, elle eût enseigné que le pire des maîtres ne fait point autant de mal que l'anarchie; que la liberté du genre humain ne vaut pas le sang d'un innocent qu'il faudroit

verser pour elle; qu'après de longues convulsions pour parvenir à cette liberté, on finiroit par ne la pas trouver; qu'il n'étoit enfin qu'un moyen pour se rapprocher d'elle, savoir, de devenir simples, tempérans, vertueux; que tout le reste étoit vanité, et qu'après avoir tourné longtemps dans un cercle de misères et de crimes, on finiroit par se retrouver sous la verge de fer, quelle que soit la main qui la tienne. Des esprits délirans d'orgueil, des gens préoccupés d'un seul but, et fermant les yeux sur toutes les autres considérations, peuvent bien désirer de voir nos gouvernemens culbutés, et le démon de la république écrasant par tout le génie de la royauté;

Mais au préalable il faudroit
que dans l'Europe un bon décret
réformât les vices des hommes;
car nous laisser tels que nous sommes,
et nous faire républicains,
c'est blesser les préceptes sains
du catéchisme politique:
Sans vertu point de république;
et nous sommes tous des vauriens.

Voilà ce que dit la sagesse. Ne l'ac-

cusons donc pas d'une catastrophe dont elle blâme l'existence et les moyens. Prenons-nous-en plutôt à un certain esprit public qui domine dans l'Europe vers la fin du dix-huitième siècle, et qu'a fait naître la combinaison de toutes les circonstances que je vous ai déduites tout-à-l'heure.

C'est un singulier monstre moral, madame, que cet esprit de nos contemporains. Jamais, sans doute, le genre humain n'a été tout à la fois aussi bon et aussi méchant. D'un côté, le luxe poussé jusqu'à l'infini possible, a multiplié les besoins de chaque individu, lui a rendu nécessaire tout le superflu de son bien, a tari dans lui toute source de bienfaisance, l'a resserré sur lui-même, et l'a fait indifférent aux besoins de sa patrie, comme aux besoins de ses semblables.

D'un autre côté, jamais il n'a été aussi à la mode de parler de bienfaisance, d'humanité; et comme il seroit presqu'aussi honteux de manquer de ces choses-là que de manquer d'esprit ou d'un bel attelage, la philanthropie est venue se placer sur toutes les bouches, tandis que

l'égoïsme reposoit au fond de tous les coeurs.

Depuis qu'on n'a plus de religion, on se pique d'avoir des principes. On ne veut plus être dévot, mais on veut passer pour honnête homme; et comme on ne sait pas encore bien généralement ce que c'est qu'une morale sans religion, comme on n'est pas encore convenu une bonne fois pour toutes de ce qu'on mettroit à la place du diable et du paradis, il en résulte que chacun s'est fait une petite probité à sa guise, avec laquelle il s'arrange comme il peut. Nous sommes des gens qui avons jeté bas notre vieille maison, et qui n'avons encore rien rebâti: en attendant, on vit mal à l'aise.

Jamais on n'a tant lu, jamais on n'a tant écrit, jamais les idées en tout genre n'ont été aussi exagérées: toutes les imaginations sont en feu; l'amour se traite d'une façon qui n'étoit pas même soupçonnée de Sappho ni d'Ovide. Pas de jeune fille qui ne veuille être une Julie; pas un amant qui ne se croie un Werther, à sa mort près cependant, que peu s'empressent d'imiter. Toutes les passions

sont à l'esprit-de-vin ; ce ne sont que hommes, ce ne sont que sentiments, mais sentiment cela brille.

Jamais, il faut en convenir, cette affection de l'âme qu'on nomme sensibilité ne fut exaltée autant que dans notre siècle ; aussi le sentiment de soi-même, aussi l'égoïsme cela perce en tout, même dans les meilleures productions, par la grande quantité de maximes sur elles et sur le cœur. Les gens qui sont d'ailleurs d'une nature assez heureuse ont les passions plus vives, le tact plus fin sur tous les mots que les autres ; ils savent peut-être moins parler, mais ils écrivent davantage. L'aspect de la nature les émeut, le moindre des sentiments aussi prend à leurs yeux un aspect sentimental ; ils vivent dans une sorte d'ivresse continuelle qui les fait paraître inférieurs aux gens de sang-froid. On pourrait les nommer la secte des sentimentaux. A leur tête je placerais J. J. Rousseau et Sterne, qui ont beaucoup contribué à donner cette tournure d'esprit à leurs contemporains. Cette secte a cela de bon, qu'elle

porte à la compassion, à l'attendrissement, et qu'elle fait trouver du plaisir à faire du bien. Mais les sentimentaux ont leurs hypocrites, comme autrefois les vrais dévots avoient leurs Tartuffes. De ces hypocrites, il en est un grand nombre; il en est qui ne sont que risibles, il en est de fort dangereux. Que ne vient-il un nouveau Molière leur attacher le grelot, et démasquer toutes leurs grimaces? Ces gens-là veulent tout assaisonner au sentiment; ils fourrent du sentiment par tout; ils en mettent dans l'histoire, dans les voyages, dans les sciences, dans les mémoires d'académie; je ne désespère pas de voir quelque jour imprimer un traité d'arithmétique ou d'algèbre sentimentale.

Jamais les connoissances n'ont été aussi répandues, jamais les gens de lettres n'ont été aussi multipliés. Et comme celui dont le génie est cultivé par l'étude, étendu par les sciences, se croit avec raison supérieur au sot et à l'ignorant titré, l'homme instruit n'a pu supporter l'espèce de supériorité que s'obstine à affecter sur lui le grand seigneur; il a été

révolté du mépris que souvent il en essuie. A cet orgueil bête les gens de lettres opposent une forte réaction, une autre sorte de mépris, un mouvement que j'appellerois volontiers le contre-orgueil; représaille juste, mais dangereuse. Le contre-orgueil a opéré les neuf dixièmes dans la révolution françoise.

Le contre-orgueil, souvent très-raisonnable et très-bien fondé, a eu ses abus, comme toutes les bonnes choses de ce monde. Parce que M. d'Alembert avoit plus d'esprit que certain premier-ministre, il n'est point de barbouilleur de papier, point de petit précepteur, qui ne se soit cru un personnage appelé à gouverner l'Europe. Depuis qu'on a vu Pichegru battre M. le prince de Cobourg, il y a mille imbécilles qui se sont figurés pouvoir devenir bons généraux d'armée, ou du moins être du bois dont on les fait. Enfin le contre-orgueil a donné dans toutes les bouffissures et les extravagances de son aîné. C'est l'Eros et l'Antéros de la fable; tous deux aussi foux l'un que l'autre.

L'orgueil du rang et de la naissance a souvent fait penser de bonne foi aux grands, qu'ils étoient d'une nature vraiment élevée au dessus du reste des hommes. Le contre-orgueil, à son tour, exagère en sens inverse, et pense qu'il suffit d'être un homme de qualité, pour être un sot ou un scélérat. Un évêque, infatué de noblesse, a dit en chaire: canaille chrétienne, au lieu de mes très-chers frères. Chénier, et d'autres beaux-esprits jacobins, criaillent sans cesse dans leurs tribunes: stupides tyrans! rois féroces! — Les insensés! ils ne savent donc pas qu'en faisant ainsi le procès aux rois, ils le font à toute l'humanité; les vices qu'ils attribuent exclusivement aux princes, aux nobles, aux prêtres, appartiennent à notre nature, sont les vices de tous les hommes. Si les rois et leurs ministres quelquefois ne valent rien, c'est qu'ils sont des mortels. Toutes ces injures contre une classe d'hommes qu'on veut avilir, sont ce qu'on appelle se donner les étrivières sur les épaules d'autrui.

C'est à tant de levains, à tant de pe-

tites passions cachées dans les replis du coeur humain, à l'ignorance des uns, à l'indignation des autres, à l'audace d'une faction qui vouloit élever son chef sur le trône, qu'il faut attribuer ce terrible changement de scène, et point à une philosophie, qui peut bien éclairer les particuliers, mais jamais inspirer à un peuple la barbarie ni l'intolérance. En dernière analyse, l'unique cause fondamentale de la révolution est: que ce qui existoit, ne pouvoit durer plus long-temps. Vous en comprenez de reste les raisons.

En descendant du Rosenberg, et passant près de la fontaine, j'ai vu emballer et expédier des flacons d'eau minérale pour Münden, où le duc de Brunswick a son quartier-général, et où il est dangereusement malade. Puisse l'eau de Driburg lui rendre une santé dont toute l'Allemagne a si besoin! Le nom de ce prince vaut seul un panégyrique pour la philosophie; il justifie le mot de Platon: que les hommes ne seront heureux que quand les princes seront philosophes, ou

Lettre V.

Source de Schmechten — Montagne produite par l'air fixe — Ruines d'Ibourg — Ce que c'étoit qu'Irmensul ou Hermensaul.

Je ne me suis point trompé, madame; les promenades sont charmantes dans nos environs. Si vous n'en demeuriez pas si loin, rien ne m'empêcheroit de venir passer toujours une partie de l'été dans ce pays-ci. J'y bâtirois une maisonnette: j'en ai déjà reconnu l'emplacement. Pourquoi n'êtes-vous pas ici? Tout redoubleroit à mes yeux d'intérêt; mais vous y viendrez, madame; oui, vous y viendrez avec moi, et une autre année point d'affaires qui tiennent. Vous savez grimper les

montagnes, courir les bois; vous n'êtes petite-maîtresse qu'à la ville. Je vous mènerai au travers des paysages rians de Satzen et de Rothen-hause voir une chute d'eau qui vous plaira dans un site vraiment romantique. Je vous mènerai voir une petite verrerie dans les bois, ce qui sera quelque chose de tout neuf pour vous. De là nous irons boire ensemble du nectar de Schmechten. Ce nectar-là ne vaut pas tout-à-fait le Lacryma Christi du grand-prieur; c'est tout bonnement de l'eau, mais une eau minérale et gazeuse, très-agréable à boire. La fontaine se trouve dans un petit vallon, au milieu d'un beau bois de vieux hêtres éclaircis et sans buissons; le prince Ferdinand de Furstenberg avoit jadis entouré la source d'une balustrade en marbre, dont il ne reste plus de vestiges. Il avoit même fait en son honneur, ainsi que son ami Roger de Torck, d'assez mauvais vers latins, qui se trouvent dans le livre du prince, les Monumens de Paderborn. C'est aussi là que cette eau est appelée nectar; les paysans du canton la nomment Metbrunn, c'est-à-

dire en vieux langage, la fontaine de miel. Elle a en effet une petite saveur très-douce. S'il faut en croire les vieux témoignages de Tabernae — montanus, de Gonthier, de Rottendorff, et celui de quantité de gens du pays qui en boivent sans cesse, elle est très-salutaire: à quelques cents pas de là, dans une prairie, se trouve encore une autre source acidule très-abondante, qu'on préfère même à celle de Schmechten, et dont les bonnes gens qui vous la montrent, vous content des miracles. Il est fâcheux que tout cela n'appartienne point à Dribourg, et en soit à plus d'une lieue; on varieroit, comme à Spa, la boisson des diverses fontaines. Mais quel immense travail ne doit-il pas se faire dans les abymes souterrains, pour fournir toute cette quantité de gaz, qui se dégage de tant de sources? Quelles vastes carrières de pierres calcaires doivent être en dissolution depuis long-temps! Quelle dépense d'acide vitriolique! Tout est air fixe autour de nous. A quelques pas de la source de Schmechten, sur le flanc d'une colline, s'élève un gros tertre, une

façon de montagne, qui n'est autre chose qu'une bulle poussée par l'air fixe; quand vous vous promenez dessus, vous entendez bouillir sous vos pieds; vous sentez le terrain trembler; l'air fixe se fait jour de tous côtés avec l'eau qu'il pousse à la superficie. Si après de grandes pluies vous enfoncez dans la terre le bout d'un bâton, il jaillit en le retirant un jet d'eau et d'air fixe de 4 à 5 pieds de hauteur. Contez, je vous en prie, cette merveille à M. d'O., et mandez-moi combien de fois il aura répété de suite: Il faudroit voir cela! Je le crois bien, cela en vaut la peine. Il a vu des montagnes primitives de granit, il en a vu de produites par l'eau, par des pyrites, par des volcans; mais je gage qu'il n'en a point encore vu de produites par l'air fixe. Il faudra que le cher M. d'O. soit du prochain voyage que vous ferez ici.

Je retournerai avec vous, madame, sur les ruines du vieux château d'Ibourg où je grimpai hier avec K. et une nombreuse compagnie. C'est du nom d'Ibourg que par corruption la ville a pris le sien; au sud-ouest de celle-ci est un

plateau couvert de magnifiques clairs-chênes, élevé, et qui semble être le marche-pied du rocher d'Ibourg; sur la cime se voient les débris épars de ce célèbre repaire des Saxons nos aïeux. Un reste de tour, de hautes murailles qui se prolongent encore dans le précipice, des monceaux de pierres, des vestiges d'une large coupure qui séparoit la forteresse du reste de la montagne, voilà ce qui s'offre aux regards. Je ne vous parlerai pas de la riche vue qui se découvre de là; on a des vues par tout: je ne vous parlerai pas d'un canon ou boîte qu'on avoit traîné là haut pour entendre l'écho des montagnes qui en répétoit le bruit; on entend des échos par tout: mais je vous parlerai de ce qui m'occupoit sur ces ruines solitaires, et des pensées où je me livrois à leur vue.

Ibourg étoit l'un des trois forts, où les Saxons, toujours battus par Charlemagne, toujours indomptés, se retiroient et se remettoient de leurs défaites. L'empereur n'en put venir à bout qu'en s'emparant des trois forteresses, et les faisant démolir. C'est alors qu'expira tout-à-la

fois la liberté des Saxons, et le culte de leurs idoles. C'étoit pour leur salut, à ce qu'on dit, et non pour devenir leur maître, que Charles les a combattus si long-temps. C'étoit apparemment aussi pour le salut des Chinois, que Gengis-Kan a passé la grande muraille. Il faut convenir du moins, que c'étoit un beau zèle de la part de l'empereur; ainsi en usoient les prédicans de l'Islamisme. Grâces à dieu, écrivoit-il à un de ses amis, j'ai tant tué de ces damnés de Saxons, que j'espère enfin faire baptiser le reste. *) Les braves Saxons, de leur côté, ne vouloient pas entendre parler d'un dieu, qui, disoient-ils, ordonnoit de recevoir des soufflets, et de vouloir du bien à ses ennemis. **) Ils trouvoient plus beau de les battre; c'étoit-là, disent de vieux chroniqueurs, leur plus fort argument contre J. C.; et comme ce singulier procès se plaidoit à coups de sabres et de

*) Crantzius, in Saxon.

**) Aventin. Annal. Boïorum lib. 5.

halebardes, on vit bien des torrens de sang répandus pour un peu d'eau.

C'est donc ici, sur ce rocher, qui ne présente plus que l'image de la destruction et de la mort, que s'étoient réfugiés les restes d'un peuple libre, désespéré, qui ne vouloit que manger en paix le gland de ses forêts, et adorer ses dieux à sa façon. Un vainqueur impérieux ne le leur permit pas, et il vint les forcer dans leur dernier asile. Les siècles s'évanouissent, je recule dans les temps, les murailles d'Ibourg se relèvent, l'antique forteresse reparoît avec ses hautes tours menaçantes. Les compagnons de Witikind en occupent tous les postes; leur costume est barbare, leur air est affreux et sombre; ils paroissent méditer une sanglante défense. Le héros est au milieu d'eux; je crois l'entendre leur adresser des paroles à-peu-près semblables à celles de Zamore:

Amis, de qui l'audace aux mortels peu commune
renait dans les dangers, et croit dans l'infortune;
illustres compagnons de mon funeste sort,
n'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?

Là bas, dans la vallée, je vois l'ost et les pavillons de Charlemagne; toutes les hauteurs voisines sont couvertes de lances et d'étendarts. Je vois caracoler le fils de Pépin sur un superbe déstrier; son casque d'or envoie des rayons menaçans jusques sur le donjon d'Ibourg. A sa suite galopent les douze pairs de France. J'y vois Roland, son terrible neveu; c'est sur lui qu'une femme infidelle vengera un jour les malheureux Saxons. Ce n'est pas un rêve, madame, que ce que je vois; tout cela a véritablement existé; Ibourg a été rempli de guerriers saxons; les vallées et les montagnes d'alentour ont été couvertes de tentes et de soldats: il n'a manqué, pour rendre ce siége célèbre, qu'un Ossian pour le chanter. Ibourg enfin a succombé; ses hautes tours sont tombées avec un bruit épouvantable; un silence plus effroyable encore a succédé; un bois épais a remplacé le château fort, et m'a rappelé cette mélancolique pensée de Sénèque: Il faut aux hommes de longues années pour bâtir des villes; une heure les détruit, un

siècle en refait des forêts. Voilà tout ce qui est resté et des vaincus et des vainqueurs. Le temps les a tous également entraînés dans son gouffre; autant en sera de nous, de nos enfans, de tous les empereurs et de tous les Saxons, présens et à venir. Les chênes sont là qui nous attendent pour croître sur nos dépouilles. N'importe; on s'intrigue comme si l'on devoit égaler les jours de Mathusalem; on passe une bonne partie du rapide instant de la vie à courir après ce qu'on n'aura jamais; une autre, à ne savoir ce qu'on veut ni ce qu'on fait; on vit d'espérances, on ne jouit jamais, et enfin on meurt en faisant un projet pour le lendemain. L'aspect de toutes les ruines du monde et des folies de tous nos prédécesseurs ne changera jamais nos têtes:

Inconstans et mortels, nous sommes ainsi faits;
le genre humain ressemble aux feuilles des forêts.

C'est de l'Homère tout pur au moins que je vous donne-là, madame; c'est-là ce fameux vers de l'Iliade qui plaisoit tant au père des Sceptiques. — Revenons à ma ruine; elle vaut mieux que

toutes celles que vous avez dans vos jardins: elle me dit quelque chose, celle-ci; elle a le cachet de la vérité; elle porte l'empreinte des grands événemens. Savez-vous, dans des siècles postérieurs, quel édifice a remplacé pour un moment la citadelle de nos rudes Saxons? un monastère de nonettes, madame. Pour ces nouveaux hôtes, aucun conquérant n'est venu les chasser; il a suffi pour cela de l'aspérité du lieu, de la solitude, et du vent de bise qui les incommodoit fort; un Bernard, évêque de Paderborn, au milieu du douzième siècle, nous a conservé leurs raisons dans deux lettres écrites de sa main. Heureusement qu'il s'est toujours trouvé de bonnes ames qui ont eu pitié des pauvres filles: un Henri de Gerden, à quelques lieues de là, les recueillit, et leur bâtit un monstier, sur son propre terrain. Je n'ai point retrouvé sur l'Ibourg la moindre trace de leurs cellules, et sans l'evêque Bernard on ignoreroit probablement que ces saintes recluses ont été se nicher là dans le douzième siècle.

Ces Saxons, que Charlemagne avoit

eu tant de peine à faire aller à la messe, avoient auparavant pour principal objet de leur culte une vieille divinité, une pagode sur le nom de laquelle on n'est même pas tout-à-fait d'accord: on l'appelle tantôt Irmensul, Ermensul, Hermansaul, Adurmensuel, ou Hormensul. Quoiqu'il en soit, il est certain que les peuples de la Saxe et de la Westphalie avoient pour ce barbare simulacre une vénération qui alloit jusqu'au délire. Avant et après les combats, à certains jours solennels, ils venoient lui offrir des dons, chanter des hymnes à sa louange, danser autour de lui tout armés, et frappant leurs boucliers en cadence. Le fanatisme qu'il leur inspiroit, les fit résister long-temps à l'empereur chrétien; et celui-ci crut avoir gagné beaucoup, de pouvoir enfin détruire ce monument de superstition. Il est assez difficile de se faire une idée bien nette de ce que c'étoit que cet Irmensul ou Hermansaul. Les uns veulent que ç'ait été un temple célèbre, orné de colonnes, enrichi de grands trésors, desservi par des prêtres et des prêtresses en grand

nombre. Ils se fondent sur ce que Sul ou Saul n'est autre chose que le vieux mot allemand Saal, qui veut dire salon, parvis ou temple. Ils se fondent encore sur les témoignages de quelques contemporains, qui parlent d'Irmensul comme d'un temple. Adrien Stryck veut en faire Hermans-hol, la caverne du maître ou du seigneur. Réginon, qui pour écrire sa chronique avoit sous les yeux les mémoires du temps, dit, sous l'an 772, que Charles s'étant d'abord emparé du fort d'Eresbourg, pénétra jusqu'à Hermensaul, détruisit ce temple, et emporta tout l'or et l'argent qu'il y trouva.

D'autres prétendent qu'Irmensul n'étoit qu'une simple colonne qui recevoit les hommages des Saxons. Sul ou Saul, selon eux, ne doit pas s'interpréter par salle, mais signifie fût, colonne, comme qui diroit Jeder mann saul, la colonne, l'appui, le réfuge de tous, ou bien la colonne d'Irmin, c'est-à-dire de l'idole. Ils citent un passage de Tacite, dans son livre des

moeurs des Germains, qui dit qu'on rencontroit fréquemment dans ce pays des colonnes à l'honneur d'Hercule. Il est certain que c'étoit une coutume chez nos pères, d'élever des colonnes en mémoire des hommes forts de leur nation; et il n'est pas surprenant que les Romains, qui portoient leurs idées par tout, ayent appelé cela des colonnes d'Hercule. Adam de Brème, et deux ou trois autres, avancent qu'Irmensul étoit simplement une énorme poutre ou tronc d'arbre, planté verticalement. Ils rapportent ces deux vers de la Pharsale, au sujet des Germains:

Sans sculpture et sans art, leurs tristes déités
ne sont qu'informes troncs dans les airs élevés.

Une troisième opinion enfin, et c'est la plus généralement reçue, fait d'Irmensul une statue représentant un guerrier. Il est difficile de ne pas y croire; tant plusieurs anciens sont précis là dessus. On en a fait plusieurs descriptions. Voici celle de Crantzius dans sa Chronique des anciens Saxons: „L'i-„mage représentoit un guerrier armé;

„elle étoit élevée sur une colonne, pour „apprendre à tous, que les actions écla„tantes élèvent les héros jusqu'aux cieux. „Au lieu de cimier, son casque portoit „un coq, symbole de la vigilance et de „l'amour des combats. De sa main droite „le guerrier tenoit un drapeau portant „une rose, signe de la bonne foi. Sa „gauche tenoit une balance, pour faire „souvenir, combien vacillant est le sort „des armes. Un ours étoit peint sur son „coeur découvert, et en exprimoit l'intré„pidité. Un lion sur son bouclier sig„nifioit la force et l'audace. On semoit „de fleurs le terrain autour de lui, pour „montrer que rien n'est aussi doux pour „l'homme fort que de se trouver au „milieu des périls.“ Vous voyez bien, madame, que d'après cela il n'y a pas moyen de douter qu'Irmensul ne fût réellement autre chose qu'une colonne, ou une poutre. Werner Rolevincius donne à la statue quatre faces, qui représentoient selon lui, Mars, Mercure, Hercule et Apollon: ce seroit encore pis que le Janus des Romains, qui n'en avoit que deux.

Les érudits qui tiennent pour la colonne ou la statue, ne veulent pas entendre parler du temple. Ils soutiennent fortement qu'Irmensul étoit en plein air, et même sur une montagne, sans autre abri que le ciel. Pour fonder leur sentiment, ils ne manquent pas d'autorités; les partisans du temple en opposent d'autres. Je ne vous ennuierai pas de tous ces vieux lambeaux de chroniques; mais puisqu'ils sont la plupart écrits dans des temps fort éloignés les uns des autres, il me semble qu'on peut accorder tous ces messieurs, en convenant qu'Irmensul, dans les temps les plus barbares, a fort bien pu n'être qu'une colonne, voire même un tronc d'arbre; que nos aïeux ayant ensuite appris quelque grossière sculpture, ils avoient fabriqué une statue à laquelle ils donnèrent la colonne en guise de piédestal; qu'enfin, dans un siècle postérieur, vers le temps de Charlemagne, commençant à bâtir des maisons pour eux-mêmes, ils renfermèrent leur idole dans un temple. Je ne vois nulle difficulté à croire cela.

Mais où le doute devient plus embarrassant, c'est quand il s'agit de déterminer ce que représentoit cette statue d'Irmensul: un dieu armé, qu'on invoquoit avant et après les combats, à qui l'on faisoit des offrandes, ne pouvoit manquer de passer pour Mars. Le nom grec de Mars, Arès, prêtoit encore à la chose, en appelant l'idole Armensul; plusieurs ont pris cela pour argent comptant. D'autres ont trouvé que Hermès, le nom grec ou égyptien de Mercure, cadroit mieux avec Hermensul; à leur tête étoit ce médecin Goropius, qui affirmoit qu'Adam parloit allemand dans le paradis terrestre *); ils ont donc soutenu que nos bons aïeux adoroient le patron des voleurs et de l'éloquence. Aussi peu, je pense, l'un que l'autre; ils étoient fort honnêtes-gens, et point du tout beaux parleurs. Enfin, il n'est pas jusqu'à l'élégant fils de Latone qu'on n'ait voulu reconnoître dans Irmensul, lequel cependant de-

*) Dans son livre intitulé, Origin. Antuerpianae.

voit ressembler assez mal à l'Apollon pythien du Belvedere.

D'autres savans, qui à leur tour ne manquent pas de bonnes raisons, ont avancé qu'Irmensul ou Hermansaul n'étoit autre chose qu'une statue élevée d'abord en l'honneur de ce fameux chef des Chérusques, Herman ou Arminius, lequel fut le libérateur de son pays en exterminant trois légions romaines commandées par Quintilius Varus. Cette statue peut être devenue ensuite chez ces bonnes gens un objet de vénération et de culte. L'extrême célébrité de ce Herman, la vénération qu'on sait que nos aïeux ont eue pour lui pendant bien des siècles, ne laissent pas cette opinion dénuée de fondement. On rapproche à l'appui les deux passages de Tacite, dont l'un dit que les Germains élevoient des colonnes et des monumens à leurs hommes forts, et faisoient pour eux des chansons; l'autre, en rapportant la victoire d'Herman, ajoute: le nom d'Harminius se chante encore chez ces peuples barbares, (car c'est sous ce nom qu'on faisoit à nos

pères l'honneur de les désigner.) On représente, en outre, que les vieux Germains avoient appelé la grande ourse, le Chariot d'Herman; celui dont on élevoit le nom jusqu'aux cieux, pouvoit bien avoir une statue sur la terre.

Ce dernier sentiment a été soutenu par un certain Casimir Wasserbach, dans une dissertation latine fort bien faite et fort savante, mais qui ne prouve pas tout-à-fait qu'il ait raison. Le docte Henri Meibom, et le prince, auteur des monumens de Paderborn, ne veulent pas être de cet avis. Moi, je trouve qu'ils ont tort. Par tout où il y a lieu de douter, il faut se décider pour le parti le plus honorable et le plus agréable; or je trouve beaucoup plus honorable pour nos aïeux, d'avoir dansé autour du héros de la Germanie, que d'avoir adoré le diable, comme disent certains savans, ou quelqu'un des dieux païens qui ne valoient guères mieux; et mon esprit se plaît davantage à retrouver Herman dans Hermensul, que quelqu'obscur démon, un Wodan, ou un Godan, que je ne connois, ni n'ai envie de connoître.

Hermansaul étoit donc l'effigie de Herman, élevée sur une colonne, et renfermée dans un temple d'architecture gothique, qui devoit ressembler ~~beau-~~ peu ~~coup~~ à nos vieilles cathédrales. Mais ce n'est pas encore tout. Où étoit cette Irmensul? Voici une question sur laquelle on se dispute de plus belle. Les uns la veulent à Eresberg ou Eresbourg, aujourd'hui Stadtberg, petite ville à sept ou huit lieues au sud d'Ibourg; les autres sur le Hermansberg à sept ou huit lieues au nord; ceux-ci au Wéser, ceux-là à la Lippe, à la Roer, jusqu'en Thuringe. Je crois qu'on peut encore les mettre tous d'acord sur ce point, en convenant qu'il pouvoit exister plusieurs Irmensuls. Le Frison Tileman place ce célèbre monument dans le château d'Ibourg. Je remercie de tout mon coeur le Frison Tileman, pour le plaisir qu'il me procure de penser que j'ai été hier posté sur la méme place que le dieu de nos pères.

On montre à Hildesheim devant le choeur de la cathédrale, et au milieu d'une balustrade de fer, un vieux monu-

ment qu'on prétend être l'Irmensul des Saxons. C'est une colonne de marbre couleur de marron, ajustée sur un piédestal carré de pierre commune. Elle est surmontée d'un chapiteau ou couronne, aussi large que la base, faite de cuivre doré; la colonne est aussi ornée dans sa longueur de deux ou trois énormes anneaux de ce laiton doré. C'est une pièce de très-mauvais goût. Le tout peut avoir dix à onze pieds de hauteur, et ne ressemble pas mal à un grand ~~vi-lain~~ chandelier d'église; c'est à cet usage aussi qu'on l'a fait servir long-temps: aujourd'hui l'on voit au dessus une petite vierge d'argent. Je ne puis me figurer que ce soit la colonne d'Irmensul; celle-ci me paroît plutôt faite pour porter un cierge pascal, que la statue d'un guerrier armé de pied-en-cap; elle est trop foible et mal proportionnée pour cela. On fait une vieille histoire pour expliquer comment cette colonne est venue à Hildesheim. Charlemagne voulant ôter aux Saxons tout moyen de retourner à leur idolâtrie, après avoir détruit leur temple, fit enfouir cette co-

lonne sur la rive du Wéser. Sous le règne de son fils Louis le débonnaire, quand on voulut bâtir à la même place le monastère de Corvey, on retrouva la colonne, ce qui fit grand bruit dans le pays, et remit l'eau à la bouche à quelques vieux Saxons entêtés, qui voulurent ravoir leur Irmensul. Pour se débarrasser d'eux, on résolut d'envoyer la machine assez loin au de-là du Wéser; les Saxons s'en doutèrent, coururent après, et chemin faisant attaquèrent les soldats de l'escorte, en tuèrent huit, mais furent repoussés. Le lieu en a gardé le nom d'Armensul; on y montre encore la chapelle des huit martyrs. C'est ainsi que la machine arriva saine et sauve à Hildesheim. Tout cela m'a l'air d'un conte forgé après coup: quelle apparence, en effet, que Charlemagne, après avoir pris tant de soin de détruire le temple et la statue, ait été enterrer la colonne toute entière sur le bord du Wéser, positivement où quelques années après on a creusé les fondemens de Corvey? L'histoire porte que Charles détruisit de fond en comble Irmensul;

quelques coups de maillet devoient faire l'affaire de la colonne. Et quand Louis le débonnaire la retrouva sur le bord du Wéser, à quoi bon l'envoyer si loin pour la dérober aux Saxons? Il n'y avoit qu'à la jeter dans la rivière, et tout étoit dit. C'est une plaisante chose, madame, que l'histoire du bon vieux temps; si l'on vouloit tout croire, il faudroit la foi qui transporte les montagnes.

Je suis, etc....

Lettre VI.

Opinion qu'un homme raisonnable peut avoir de la médecine — Incertitude et danger de cette science — Son éloge — Prend une face nouvelle.

Depuis quelques jours je me sens dérangé; point de forces, point d'appétit, la tête lourde et embarrassée. Je dors mal;

des rêves gigantesques me rendent le sommeil pénible; ma goutte se fait sentir par quelques élancemens aigus; enfin, je suis dans cet état de mal-aise dont on est toujours pressé de sortir, et dont on se hâte de faire confidence à son médecin, parce qu'on imagine que c'est une espèce de sorcier, qui a la nature à ses ordres, et qui va, d'un petit mot d'écrit, rendre à toutes vos fonctions vitales leur ordre coutumier.

Je vous ai déjà parlé, madame, avec beaucoup d'estime de M. le conseiller Brandès, mais je ne vous ai pas dit encore que j'avois lié avec lui une assez étroite amitié. Je voudrois pouvoir vous le faire connoître, car on n'est pas tout-à-fait de mes amis, quand on n'est pas des vôtres. Il est difficile de ne pas devenir celui de M. Brandès, lorsqu'on le pratique un peu. Je l'avois vu d'abord avec l'intérêt qu'inspirent ses profondes connoissances, ses ouvrages, sa réputation, et son esprit plein de naturel et d'enjouement. En le voyant de plus près, j'ai trouvé plus qu'un savant, plus qu'un homme d'esprit. J'ai découvert en lui

plains? — Oh, mille, et tous spécifiques; si je voulois vous les administrer tous, je doute que la moitié de notre pharmacie puisse y suffire. — Pourquoi donc vous en tenez-vous au régime si simple que vous venez de me prescrire? — C'est que je crois qu'il est le plus convenable à votre corps, et que votre esprit n'a pas besoin de remèdes. — Qu'est-ce à dire? Est-ce que l'esprit d'un malade a quelque chose à démêler avec l'apothicaire? — M. Brandès se met à rire, fume sa pipe, et ne me répond pas.

S'il me survenoit, continué-je, une maladie grave, que feriez-vous? — Dieu vous en préserve; mais je m'y emploierois de tout mon pouvoir. — Et jusqu'où iroit ce pouvoir? — Au moins jusqu'à laisser la maladie vous tuer toute seule, si ce malheur-là devoit arriver. — Mais, ne pourriez-vous pas l'empêcher de me tuer? — Ecoutez; vous avez entendu parler de ces combats de nuit, on l'on frappe à droite et à gauche; on tue quelquefois l'ami pour l'ennemi avec toute l'habileté

et la bonne volonté du monde; le plus adroit, en pareil cas, doit se borner à la défensive, tâtonner long-temps, et ne porter une botte, que quand il reconnoît bien clairement à qui elle s'adresse; mais le difficulté est infinie, et dans les ténèbres dont la nature s'est enveloppée, on risque souvent de tirer au hasard. — Et l'expérience? — L'expérience est quelque chose; mais quand vous aurez été à vingt combats de nuit, où l'ennemi aura changé vingt fois de place, ne pourrez-vous pas encore tuer votre ami au vingt-unième?

C'étoit s'expliquer assez, et je ne voulois sonder M. Brandès sur ce sujet, que pour m'assurer enfin qu'un médecin raisonnable et instruit étoit, sur la médecine, avec pleine connoissance de cause, à-peu-près du même avis que moi, qui n'avois formé mon sentiment que d'après de foibles lumières et des observations qui pouvoient me tromper. Quoiqu'il en soit, le voici, ce sentiment, auquel je tiens depuis nombre d'années, et que je crois très-sincèrement être le jugement définitif à porter de cette science tant

(Vid. J. Bodley.)

vantée, qui nous promet la guérison de nos maux.

Un peu de matière, organisée je ne sais comment, mue et animée par un je ne sais quoi, qu'on appellera principe vital, monade, ame, esprit, souffle de Dieu, comme bon vous semblera; du mouvement, de la vie, des sensations, des pensées qui en résultent; et voilà un homme: machine merveilleuse, dont le moteur, aussi bien que les lois primordiales, d'après lesquelles il agit, nous sont parfaitement inconnus. La machine s'use pourtant, elle dépérit: il lui faut des réparations. Le sommeil qui repose, les alimens qui remplacent les déperditions; voilà les deux moyens conservateurs. — Tant que rien ne trouble l'ordre nécessaire à l'harmonie, tout va bien, et cet ordre admirable, inconcevable pour qui veut l'approfondir, est ce qu'on appelle la santé; le premier de tous les biens suivant certaines gens, mais qui n'est au fond, selon moi, que l'absence des maux, et l'aptitude à goûter les vrais biens de cette vie.

Malheureusement cet état d'ordre et

de santé ne dure pas toujours. Comment cela se pourroit-il? Toute la machine, destinée à se dissoudre et à périr un jour, s'altère à chaque minute, se dégrade, tombe en ruines par parcelles, et le dernier instant de l'homme n'est vraiment que celui où il cesse de mourir. La foiblesse de notre nature nous prépare ainsi des maux successifs, que nous avons grand soin d'aggraver. Nous en faisons naître même, dont la nature seule ne nous eût jamais affligés. C'est peu que de prendre les alimens nécessaires à la nutrition; on a fait un art de les rendre irritans, agréables au goût, et d'engager l'estomac à s'en surcharger au de-là de ses forces et du besoin: c'est peu, de jouir en tout point; on abuse, on excède la mesure de ses facultés. Voilà ce que font les riches, dont le corps amolli et reposé n'auroit besoin que de peu de réparations. Les pauvres pèchent par l'excès contraire. La classe de la société qui en supporte tous les travaux physiques, se nourrit mal, repose peu, et ne répare point assez. Les chagrins, les inquiétudes de l'esprit, communes à tous,

les variations dans la température, les influences souvent dangereuses de l'atmosphère, les contagions, les chutes, les venins, les armes, mille accidens enfin, c'en est plus qu'il n'en faut pour troubler l'harmonie dans la machine humaine, pour y arrêter certains mouvemens réguliers, pour en exciter d'autres funestes et destructeurs. Voilà les maladies, voilà les souffrances, poisons de la vie, avant-coureurs de la mort. La raison pourroit nous en éviter un grand nombre: elle nous est donnée par le ciel, pour nous indiquer les vrais moyens de prévenir mille maux. Pourquoi nous a t'il presque toujours ôté la force d'en faire usage?

Les deux traits imprimés le plus fortement dans l'homme, et qui même se confondent en un seul, sont l'amour extrême de la vie et du bien-être, et une horreur aussi fortement prononcée de la destruction et du mal. Dès qu'un homme a donc ressenti des douleurs et un trouble pénible dans son être physique, dès qu'il a pu craindre que la mort n'en fût la suite, il a dû désirer ardemment de

changer d'état, et de revenir à celui de santé, dont alors seulement il a pu sentir tout le prix.

Dans cette disposition, qu'un personnage consolateur vienne lui dire: Je vois d'où procède votre mal, j'en connois les remèdes; je possède des secrets qui rendent la santé et la vie; une longue étude m'a appris à les connoître; une longue expérience m'en a démontré l'efficacité. Il n'est pas douteux que le pauvre souffrant ne se livre tout entier à l'auteur de ces belles promesses. L'amour de la vie, l'effroi de la douleur, l'espérance qui veille et s'agite au fond de son coeur, tout conspire contre lui, et le voilà entre les mains du médecin.

Il meurt ou réchappe, peu importe. Cent autres l'imitent; et comme sur cent maladies, il y en a du moins quatre-vingt qui ne sont pas mortelles, ces quatre-vingt tournent au profit et à la gloire de la science. Quant aux vingt dont on ne revient pas, la nature fournit des excuses de reste. Il faut bien mourir; dit-on, c'est le sort commun. Le médecin ne

peut faire que ce qui est humainement possible. — Jamais les morts ne sont venus démentir tout cela; et Molière assure qu'ils sont si bonnes gens, que jamais un médecin n'a eu à se plaindre d'eux.

Ainsi a dû s'établir facilement la confiance dans un art qui flattoit si vivement la plus chère manie de notre espèce, qui profitoit de tout, et ne pouvoit être accusé de rien. D'ailleurs, ceux qui le professoient, livrés à une étude profonde, à l'observation des maladies, paroissoient ne devoir rien ignorer des choses dont ils parloient avec tant d'assurance. La confiance ainsi devint aveugle, il n'y eut plus de bornes à la crédulité ni à l'enthousiasme. La médecine a été ainsi pendant des siècles une espèce de religion, qui avoit ses dévots, ses fanatiques, et qui traitoit d'esprits-forts, de novateurs, de gens à paradoxes, tous ceux qui vouloient examiner et douter.

Quelques-uns ont été plus loin que le doute. Ils ont nié purement et simplement tous les effets salutaires de la médecine, ont regardé ses recettes comme

souvent dangereuses, toujours inutiles, ont déclamé sans ménagement, et non sans quelqu'espèce de fondement, contre elle; mais le corps entier des malades étoit sourd; on lui promettoit d'un côté vie et santé, de l'autre incertitude et raison; il n'y avoit pas à choisir, et semblables aux Troyens qui fléchissoient sous un ascendant supérieur, tous les hommes laissèrent ces nouveaux Laocoons crier, argumenter et lancer leurs javelots contre les flancs creux du cheval de bois *).

Je suis moi-même bien loin, madame, d'être entièrement de leur avis. Il faudroit nier que le plomb est fondu par le feu, l'or dissous par l'eau régale, si l'on vouloit nier les effets souvent salutaires qu'ont opéré sur le corps humain certaines drogues, certains simples dont

*) „Des amis, qui ne croient pas plus à la mé„decine que vous et moi, m'avoient forcé malgré „ma répugnance, à voir un médecin. Les remèdes „que j'ai faits n'ont servi qu'à empirer mon état; „et je ne me trouve mieux que depuis que j'ai „envoyé paître les remèdes et la médecine, qui „est bien la plus ridicule chose, à mon avis, que „les hommes ayent inventée." D'Alembert, lettre à Voltaire, 29 aoust 1764.

en certains cas, on a éprouvé l'efficacité. Mais ces remèdes, mais les cas où ils sont applicables, sont plus rares que l'on ne croit: ici commence l'abus, et il est immense. Parce que dans quelques matières minérales et végétales on avoit reconnu des vertus curatives, on a voulu en reconnoître dans toutes. Chaque plante, chaque métal a été analysé, étiqueté, classé. On a d'un autre côté rangé par ordre toutes les maladies, les affections physiques, et l'on a placé en présence l'un de l'autre ces deux corps d'armée pour les faire combattre individu contre individu. Le quinquina a été chargé de terrasser la fièvre, l'ipecacuanha la dyssenterie, la squilla l'hydropisie, la verveine les maux de tête etc. On a vu paroître l'or potable, l'antimoine, le vitriol, le mercure sous toutes les formes. On a même mis à contribution le règne animal; l'album-graecum, la corne de cerf, les moëlles, les graisses sont survenus comme auxiliaires. Il n'est pas jusqu'aux sépulchres de l'antique Egypte d'où l'on n'ait été tirer des momies pour enrichir notre

médecine; et long-temps on a empoisonné les vivans avec ces debris de la mort.

Une fois que la science eut pris cette forme imposante et méthodique, on ne manqua pas de professeurs pour l'enseigner, et de gens pour l'étudier. L'amour du gain s'en méla, et le temple d'Esculape devint un péristile de celui de Plutus. Il ne s'agit plus tant de guérir les malades que de se les attirer: le beau parlage devint un art nécessaire au médecin qui vouloit avoir la vogue. Rien que ces messieurs n'explicassent sur le champ, rien de si obscur dont ils ne pénétrassent soudain les causes secrettes; aucun mal dont ils ne possédassent la clef et le remède spécifique; et à les entendre et à les voir faire, on devoit croire qu'ils lisoient à livre ouvert dans la machine humaine, qu'ils distinguoient nettement les racines et les ramifications de nos maladies, qu'ils tenoient dans leurs mains les vertus surnaturelles qui alloient détruire les mauvais principes, et rendre à chaque chose son cours nécessaire.

Rien de plus beau, de plus spécieux,

de plus séduisant que cette théorie. Si Dieu lui même se méloit d'exercer la médecine, il ne pourroit faire mieux; l'intelligence souveraine, à qui rien n'est caché, à la vue de qui rien n'est trouble ni occulte, verroit, d'une part, et d'une manière toute lumineuse, la source des désordres dans notre organisation; de l'autre, elle verroit quels sont les moyens à appliquer pour détruire ces désordres dans leur source même; et enfin elle sauroit, comme dispensatrice suprême de la nature, quelles sont les substances dans lesquelles résident ces moyens, ces vertus curatives, si toutefois elles existent. Car enfin, il faut la réunion de ces trois points pour qu'un médecin puisse juger une maladie, les remèdes qu'elle comporte, et où sont ces remèdes. Je ne doute pas que Dieu ne pût remplir ces conditions exactement; mais, madame, j'en douterai toujours fort quand il s'agira d'une misérable créature de mon espèce. Il suffit, croyez-moi, d'avoir la connoissance la plus légère de la physique du corps humain, pour sentir le ridicule et le foible des argumens sur les-

quels s'appuie cet art de guérir nos maux. C'est un abyme d'obscurité que le système de notre organisation; les lois qui la produisent, la maintiennent, la réparent, nous sont cachées par un voile impénétrable : aussi le raisonnement est-il si incertain sur de tels objets, qu'il n'y a guères que l'expérience mille fois répétée, qui puisse assurer dans certains cas la vertu d'un remède. Mais tout l'art des symptômes ne peut démontrer physiquement au médecin, que le malade soit tout-à-fait dans ce cas déterminé. Deux maladies que l'on comprend sous le même nom dans deux sujets différens, sont rarement les mêmes, rigoureusement parlant, et rarement accompagnées des mêmes circonstances. L'expérience elle-même est donc souvent un guide peu sûr; (*) et encore, pour qu'on fût obligé d'y ajouter foi, il faudroit, ce qui est impossible, qu'on eût à chaque épreuve comparé l'état du malade ayant pris le remède, avec l'état du même malade n'en ayant point pris: il faudroit qu'on fît un exact relevé dans toutes les parties du monde, des malades qui ont guéri de la

(*) Aph. medicæ, experientia
lubrica, dixit Hyppocrate tout en
commençant ses Aphorismes.

maladie en question par la force du remède, et de ceux qui ont guéri par le seul cours de la nature. Je n'oublierai jamais l'aveu naïf que me fit, il y a deux ans, le curé d'un gros bourg catholique. Il y régnoit une épidémie qui faisoit d'horribles ravages: d'habiles médecins étoient accourus; chaque jour voyoit enterrer sept ou huit victimes de la contagion. La désolation étoit à son comble; le bon pasteur du lieu, qui croyoit à la médecine du moins autant qu'à l'évangile, m'en parloit un jour avec larmes: ce qu'il y a de singulier, monsieur, me disoit-il, c'est que tous mes riches paroissiens, qui appellent les gens de l'art, meurent que c'est une pitié: les pauvres, qui n'en ont pas le moyen, boivent de l'eau, et en réchappent tous. Il seroit peut-être effrayant, madame, le tableau des accidens funestes et des morts prématurées dans la partie de l'humanité qui se sert habituellement de la médecine, comparé avec le tableau de ce qui arrive parmi tous les hommes qui n'en font aucun usage. Les habitans de l'empire du Pérou n'avoient aucune idée de la médecine; on y vivoit

long-temps, et on s'y portoit bien. Pline raconte que pendant six-cents ans la république romaine a été sans médecins. Il est visible que l'introduction dans le corps de tant d'ingrédiens étrangers et actifs, doit y produire et des irritations, et des mouvemens forcés, et des révolutions, qui, si elles ne sont salutaires, sont dangereuses et mortelles. Chaque fois donc que le médecin se trompe, il nuit; et il n'est guères de milieu pour lui entre sauver ou perdre, entre guérir et tuer: il n'en est pas entre être un assassin ou un bienfaiteur de l'humanité, un homme digne du supplice ou des hommages des mortels; enfin, pour parler plus clairement, entre être un médecin vulgaire ou un médecin éminemment sage et savant; et de ceux-là, comme dit Boileau des honnêtes femmes de son temps, il en est jusqu'à trois que je pourrois citer. Mais quand le médecin ne se trompe-t-il pas? quand n'agit-il pas en aveugle et au hasard? A mon tour j'en appelle à une expérience mille fois faite, facile à répéter. Qu'on mette le même malade entre les mains de dix mé-

decins différens, sans les faire conférer ensemble, il en résultera des traitemens différens, dont quelques-uns seront même diamétralement opposés les uns aux autres. Chacun soutiendra pourtant que ses ordonnances sont les seules applicables, et que le malade est perdu s'il ne s'en sert. Quelle ne doit pas être la perplexité d'un pauvre moribond, qui a dans son ame le plus grand respect pour la médecine, et qui se voit ainsi ballotté? Mais quelle ne doit pas être la témérité de celui, qui à tort et à travers met en pratique un art aussi dangereux, aussi peu constant dans ses procédés, aussi conjectural dans sa marche? Il faut bien aider la nature, répète-t-on sans cesse; et quand on a dit cela, on pense avoir tout dit en faveur de la médecine. Mais aider la nature ne me paroît pas facile; et si la nature vouloit se donner la peine de répondre, il me semble qu'elle pourroit dire: Téméraire! tu prétends m'aider? mais sais-tu bien que pour m'aider il faudroit me connoître? Il faudroit savoir aussi bien que moi-

même quels sont les voies secrettes, les causes, les moyens que je mets en oeuvre: sans cela comment feras-tu pour m'aider? Or mes premières opérations seront toujours impénétrables pour toi. Tu vois quelques effets, quelques résultats: garde-toi bien d'y toucher! Pour vouloir détruire les racines, ne vas pas t'attaquer aux branches, renonce au ridicule projet de m'aider. Plus sage que toi, ignorant, laisse-moi faire. Que croyez-vous qu'on eût à répondre à cela? — Mais aider la nature, est une si belle chose! On est si facilement la dupe des mots! Et de la manière dont les hommes sont faits, il ne faut qu'une phrase absurde, passée ainsi en proverbe, pour faire à jamais la fortune de la médecine et des médecins. Et enfin je hasarderois volontiers ce problème-ci aux gens faits pour le résoudre: Est-il vraiment avantageux à un malade, d'arrêter en lui le cours d'un mal, qui n'est au fond qu'une crise et une opération de na-

ture? Est-il vraiment bon, par exemple, de dissiper une douleur locale, ou de faire cesser subitement une fièvre avec une forte dose de quinquina? Et au bout du compte, n'en revient-il pas dans la suite plus de mal que de bien à celui qu'on a ainsi soulagé momentanément? Cette question demande plus qu'on ne pense à n'être point envisagée légérement.

Je crois être fort modéré, madame, en disant seulement que la médecine a fait peut-être au monde autant de mal que de bien. Passé un certain petit nombre de boissons innocentes, de remèdes donnés à propos, tout le reste est absolument poison. N'est-ce pas un verre de poison qu'une médecine purgative, qui bouleverse vos entrailles, qui vous cause des angoisses poignantes, qui va rendre souffrant pendant plusieurs jours l'homme le plus robuste et le plus sain? Bien plus; le remède obtiendra sur cet homme en santé les mêmes résultats que sur le malade qu'on prétend en avoir besoin; et ce besoin prétendu, on veût pourtant

qu'il soit démontré par le résultat. Si un effet salutaire doit s'ensuivre d'une telle secousse, compte-t-on pour rien l'effet terrible et révolutionnaire qui se manifeste d'abord? On a voulu souvent me purger; j'ai cédé quelquefois aux importunités de ma famille ou de mes amis; je n'en ai jamais été mieux, et il est arrivé que je m'en suis trouvé plus mal. Quand j'ai résisté au contraire, je m'en suis toujours applaudi. Je n'ai jamais vu, sans trembler, apporter un pareil breuvage chez une personne qui m'intéressoit; je n'ai jamais feuilleté nos volumineuses pharmacopées, sans que les cheveux ne m'en ayent dressé sur la tête. Combien de gens la fréquence et la répétition de tant de drogues n'a-t-elle pas conduits au délabrement de la santé, et par la suite à la mort? L'épitaphe d'Adrien convient à beaucoup de tombeaux: C'est la foule des médecins qui m'a conduit ici. Combien d'entr'eux accusés par leurs propres confrères d'avoir tué tels et tels malades! Combien plus souvent encore devons-nous penser, que le respect humain, les ménagemens,

les égards, et leur propre intérêt leur ont fermé la bouche dans pareilles occasions! Qu'est-ce donc qu'un art qui se vante de pouvoir rendre la vie aux hommes, et qui, de l'aveu même de ceux qui le professent, peut la leur ôter ainsi avec impunité? Ce dernier point est aussi prouvé qu'il peut l'être; le premier restera toujours douteux, et si, grièvement attaqué, j'appelle un médecin près de moi, qui pourra me répondre qu'il ne va pas se tromper? qui me donnera la mesure exacte de capacité requise pour bien juger mon état? Quand bien même il ne se seroit encore trompé de sa vie; comme il est évident qu'en pareille matière les erreurs sont faciles, qui m'assurera qu'il ne va pas faire sur moi la première expérience de l'incertitude des connoissances humaines? Et, comme il doit marcher sur le bord glissant d'un précipice entre mon salut et ma perte, qui me garantira qu'il a le pied assez sûr pour ne pas faire un faux pas? Si pourtant on connoît réellement quelques remèdes à tant de maux qui nous affligent, comment a-t-on pu les distinguer et s'en

assurer? Ce n'a pu être, n'en doutons pas, madame, qu'au prix de mille épreuves faites à faux, de mille victimes du tâtonnement et de l'ignorance? Combien de fois n'a pas dû se répéter l'aventure d'un savant dont j'ai oublié le nom? Il étoit dans un hôpital, inconnu à ceux qui le traitoient; deux médecins près de son lit disputoient sur un nouveau remède qu'ils vouloient mettre à la mode: faisons-en l'expérience sur cette ame vile, dirent-ils entr'eux en latin. Heureusement pour lui le pauvre agonisant savoit le latin. Il ne fit pas le remède, et en réchappa *). Qu'en seroit-il arrivé si l'expérience avoit eu lieu? — Ce qui est arrivé, sans doute, dans beaucoup d'autres occasions; ce qui est arrivé si souvent lors de l'application de ces spécifiques universels, comme les poudres de M. Aillaud, et de toutes ces

*) Ce savant étoit Muret. L'anecdote est un peu apocryphe; elle ne lui arriva point dans un hôpital, mais dans un cabaret d'Italie, où une sentence criminelle du parlement de Toulouse l'avoit obligé de se réfugier.

panacées qui ont paru quelquefois sur la terre à l'égal des fléaux destructeurs qui ont ravagé le genre humain. Quelqu'un bien convaincu de tant d'abus funestes, peut en vérité s'étonner de ce qu'en bonne police, et dans nos états du dixhuitième siècle, on puisse souffrir tant de pharmacies, arsenaux de destruction. Dans une ancienne république d'Italie, chaque citoyen avoit le droit de proposer des ordonnances nouvelles et des remèdes pour les désordres de l'état, mais il devoit le faire la corde au cou, et si la chose proposée n'étoit pas jugée bonne, on l'étrangloit sans miséricorde. Que penseriez-vous, madame, de cette méthode, si on la faisoit revivre pour nos médecins? Ils ne seroient plus, je pense, si assurés, ni si beaux parleurs. Mais il n'en sera rien: les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'humanité seront toujours peuple, auront toujours besoin d'être flattés et trompés. Il n'y a que la façon qui diffère; il suffit à nos paysans d'un mauvais marchand de poudre sympathique, ou d'orviétan; à nous il nous faut des docteurs de la faculté; nous

nous moquons des paysans, et le philosophe, aux yeux duquel nous ne valons guères mieux, se moque de nous. Croyez-moi; la médecine n'auroit pas tant de crédit dans le monde, sans l'appui de son frère le charlatanisme. Il y a sur les côtes de Norvége des sorciers qui vendent aux vaisseaux les vents favorables jusqu'à telle hauteur, où l'on trouve un autre sorcier dont on achète encore du vent pour aller plus loin. La société royale de Londres et deux académies des sciences ne parviendroient jamais à dissuader les matelots de ces parages-là sur le compte de leurs sorciers. J'ai bien peur, madame, qu'il n'en soit toujours de même chez nous à l'égard de nos médecins. — Encore s'ils ne nous vendoient que du vent!

Mais, dit-on, cependant les médecins en savent plus que nous. Ils possèdent l'anatomie, la pathologie, la thérapeutique, la botanique, la pharmaceutique, etc. ils ont l'expérience des maladies, l'habitude de les juger, de les traiter. Sans doute, les médecins ont tout cela; c'est précisément parce qu'ils ont des connois-

sances que le vulgaire n'a pas, qu'il leur est si aisé de le tromper. Quand la science d'un homme va beaucoup plus loin que la nôtre, nous le perdons de vue, et nous ne croyons plus de bornes à ses lumières; mais quand un médecin possèderoit toutes ces sciences, résulteroit-il de là nécessairement qu'il doit savoir guérir? On ignore donc combien ces sciences sont incomplètes et incertaines? Je vous ai déjà averti, madame, que j'étois loin de nier tout en médecine; mais si en général dans l'éducation des hommes on avoit soin de leur donner quelques connoissances précises de physique, une bonne logique surtout, et de leur former un jugement sain, la confiance en la médecine deviendroit ce qu'elle doit être, c'est-à-dire très-bornée et très-scrupuleuse; on ne feroit pas de ses organes le réceptacle de cent ingrédiens, qui viennent y contrarier toutes les lois vitales; on ne verroit plus des gens en pleine santé se droguer, s'empoisonner, pour éviter des maux qu'ils n'ont pas, et en gagner ainsi de réels; l'on n'auroit recours aux secousses vio-

lentes de l'art, que dans les cas évidens où la maladie doit mener à la mort; (n'ayant rien à perdre alors, on ne risque rien de jouer quitte ou double) on reconnoîtroit que la seule et vraie médecine est l'hygiène; qu'on peut prévenir presque tous les maux par une vie régulière, par un emploi modéré des plaisirs, et le calme de l'ame; que si à force d'abus on a altéré son être physique, c'en est un bien plus grand que de le surcharger ensuite de prétendus remèdes qui ne remédient à rien. Cependant, comme nôtre dépravation et nos maux passent à nos enfans, il est certain que bien des êtres souffrent sans l'avoir mérité; il faudroit donc, madame, que plusieurs générations s'écoulassent en pratiquant cette ferme et bonne hygiène dont je parle, pour qu'on en ressentît à coup sûr les effets salutaires. Nés d'une bonne race, le soin que prendroient les hommes de conserver leur santé tourneroit alors à leur profit.

Mais, dira-t'on encore, les gens de l'art qui sont juges plus compétens, ont eux-mêmes foi dans ces sciences dont

vous révoquez en doute le pouvoir, et s'en servent pour eux dans le besoin. Je répondrai à cela, d'abord que les vrais médecins y ont beaucoup moins de confiance que l'on n'imagine; que depuis Hippocrate qui disoit: Je me suis trompé souvent, jusqu'au célèbre Dumoulin qui disoit en mourant: Je laisse après moi deux grands médecins, la diète et l'eau, il s'en est trouvé beaucoup de leur avis: que quant à la tourbe des médecins ordinaires, la plupart sont de la meilleure foi du monde, et se trompent les premiers avant de tromper les autres. Ils ressemblent parfaitement aux prêtres et aux théologiens de ces fausses religions qui prêchent aux peuples les erreurs dont ils sont eux-mêmes abusés; leur science n'est qu'une fausse lumière qui ne sert qu'à les égarer davantage; notre ignorance vaut cent fois mieux: de deux voyageurs qui veulent aller au même but, l'un qui ne sera pas encore sorti du logis, sera peut-être à midi plus avancé que celui qui, parti dès le matin, a pris une mauvaise route. C'est ce qu'on ne considère point assez:

on se persuade que parce qu'un homme en sait plus que nous, il sait tout; que parce que les drogues ont été bonnes quelquefois, il faut toujours prendre des drogues, et en quantité; que parce que certains remèdes ont guéri dans certains cas, ils doivent toujours guérir. Que ne fait-on le même calcul par rapport à la nature? — que ne dit-on: la nature a guéri à elle seule plus de maux que toutes les pharmacies du monde; laissons donc-là les pharmacies, et abandonnons-nous à la nature!

C'est-à-peu près aussi ce que l'on commence à penser et à pratiquer, madame. Les hommes sont faits pour être long-temps dupes de l'erreur: la vérité qui chemine lentement derrière le nuage, gagne un peu de terrain, il s'en échappe un rayon, nous entre-voyons son aurore, mais c'est tout: nos foibles yeux ne soutiendroient pas son éclat; trop heureux encore si d'autres nuages ne viennent pas l'offusquer de nouveau. En attendant nous jouissons de son crépuscule, nous avons le temps de regarder autour de nous et de reconnoître les bisarres fan-

tômes qu'on nous donnoit pour des réalités. Les bons médecins de nos jours en profitent, ils dépouillent petit-à-petit le vieil homme, abandonnent l'attirail de recettes et d'ordonnances de l'antique pharmacie, et ne tuent plus personne, si ce n'est les apothicaires qui pourront bien en mourir de faim. Déjà le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un médecin, c'est de dire de lui: Il ne drogue point, il ne donne point de remèdes, c'est-à-dire en termes assez positifs, il n'est plus médecin.

Ici renaît ma confiance: combien les médecins m'en inspirent davantage, depuis qu'ils ne sont plus si savans! Que j'aime à voir le philosophe versé dans l'étude de la nature, convaincu de son ignorance, hésiter, douter, observer, n'administrer un remède doux et bienfaisant qu'avec circonspection et mesure! Voilà, madame, le médecin qui mérite notre admiration, le vrai sage qui sait se défier de ses lumières; voilà mon digne ami, M. Brandès, dont cependant je n'ai point prétendu vous exposer ici la doctrine et les sentimens particuliers. Je crois même

qu'il trouveroit mon opinion exagérée en bien des points; et quoiqu'une plaisanterie qu'il a hasardée ce matin, ait donné lieu à tout ce que je viens de vous dire, je l'ai entendu raisonner d'autres fois de manière à me faire penser que nous ne serions pas tout-à-fait du même avis. Mais c'est en rétrogradant ainsi avec sagesse, en quittant une vieille routine marquée par tant d'écueils, que les habiles médecins de nos jours vont rentrer dans les bornes d'où il ne nous est pas permis de sortir: s'ils n'y découvrent pas de nouveaux moyens de nous guérir, au moins y oublieront-ils l'art fatal de nous dégoûter et de nous empoisonner. Combien de pas cependant à faire encore, pour gagner des esprits entichés de vieilles chimères! Combien de ménagemens ne faut-il pas pour les en détacher! Si un médecin osoit parler tout haut, comme je viens de le faire avec vous, adieu la pratique, il mourroit de faim. C'est notre sottise qui oblige les médecins à devenir charlatans. Ces messieurs n'ignorent pas que la sentence d'Agathon est applicable presqu'à tous les hommes, et surtout

aux malades: Si je vous dis la vérité, je ne vous plairai point; et si je vous plais, je ne vous dirai point la vérité.

Vous voyez, madame, par tout ceci, que je n'entends point condamner les médecins à une déportation générale, ni, comme Platon faisoit des poëtes, les chasser de ma république. (x) Hélas, quand j'en aurois le pouvoir, irois-je m'attirer les malédictions de tant de bonnes gens, qui ne mouroient qu'avec amertume, s'ils n'étoient un peu aidés par le médecin! Qu'elle consolation n'est-ce pas pour un malheureux qui sent échapper sa vie, que la présence et les discours d'un homme à qui il croit le pouvoir de la retenir! L'imagination qui se calme, la joie que donne un espoir favorable, peuvent, elles seules, produire les plus salutaires effets: un médecin semble alors le dieu tutélaire de toute une famille désolée; c'est l'espérance elle-même qui est descendue du ciel pour se personnifier ainsi; si l'on peut envier le sort d'aucun homme, c'est celui d'un médecin dans une pareille position, lorsqu'il voit

(x) [illegible]

que la nature, ou ses remèdes, vont arracher sa proie à la mort. De tels exemples ont lieu quelquefois, je veux le croire. Je ne connois au contraire rien de plus triste que la maladie d'un sceptique qui ne croit à rien, pas même à la médecine, qui n'espère rien, et qui voit que la nature abandonnée à elle seule va le conduire au tombeau; c'est alors qu'on doit bénir l'art consolateur, qui peut quelquefois reculer le terme de notre vie, duquel, à cause de cela, on l'espère toujours, et qui, dans tous les cas, en couvre les derniers instans d'une illusion bienfaisante. Cela me fait souvenir, et sentir le poids de ce vers charmant de Voltaire:

„Ah, croyez-moi, l'erreur a son mérite!"

Quand le médecin ne feroit donc que guérir l'esprit, souvent plus malade que le corps, il seroit encore fort utile et fort nécessaire. Tel qui s'en moque en bonne santé, seroit trop heureux d'y recourir humblement dans un temps de crise. Peut-être me guérira-t-il, est un argument qu'on se dit à la sourdine, et contre lequel toutes les raisons

d'incrédulité ne peuvent rien. Nos cœurs sont la vraie boîte de Pandore, du fond de laquelle on ne peut dénicher l'espérance. Moi-même, qui en parle avec tant de bravade, si j'avois à craindre pour ma vie, je le sens, la vue d'un médecin que je croirois sage et habile, ne me répugneroit point. Je le consulterois, je l'écouterois avidement, et je lui dirois peut-être comme certain prince à un de ses flatteurs: **Je sens que tu me trompes; mais poursuis: tu me fais plaisir.**

Il est bien certain, d'ailleurs, que l'on a des obligations réelles à la médecine, et puisque la chirurgie n'en est qu'une branche, il est évident qu'on ne peut contester ses heureux résultats. C'est la médecine qui a atténué le venin de la petite vérole, qui, lorsqu'il a paru, faisoit des ravages égaux à ceux de la peste. Elle a inventé l'inoculation, bienfait qui tient du prodige. Elle a su, de même, atténuer et combattre un autre venin plus funeste mille fois; ce produit le plus raffiné que l'enfer jaloux ait jamais su opposer à la plus douce consolation que le

ciel ait accordée aux misères de notre espèce; ce mal qu'on a désigné par une épithète mal-adroite, comme si la mère des amours avoit pu rien produire d'aussi impur. Dès qu'il commença à se faire connoître, la médecine en fit l'objet de son attention, et on peut regarder cette affreuse contagion presque comme vaincue. La médecine a d'autres miracles encore à opposer à ses détracteurs; ceux de l'opium, du mercure, des saignées faites à propos, la transfusion du sang tentée et exécutée avec succès, l'art des enfantemens porté au comble: voilà plus de titres qu'il n'en faut à la reconnoissance des hommes.

Ce n'est donc que l'abus que je voudrois attaquer et proscrire. Si je vous ai semblé, madame, dire tout-à-la-fois du mal et du bien de la médecine, c'est qu'il y a réellement du bien et du mal à en dire. J'en voulois à la vieille médecine dans toute son intégrité meurtrière, et non à la médecine réformée, qui commence à s'introduire avec un esprit de sagesse et de modération. Mais nous

vivons dans l'instant d'indécision où elles existent encore ensemble, l'une dans la tête de fer de tous les vieux enfans d'Esculape, accompagnée de tout l'appareil et le faras dont Molière faisoit l'objet de ses justes satyres; l'autre dans tous les bons esprits qui cultivent cette science, mais timide encore, et craignant de sauver les hommes des fureurs de son aînée. On ne sauroit trop exhorter ces esprits sages et éclairés à lever le masque sans ménagement. Je ne crains pas d'en trop dire, en annonçant que d'ici à cinquante années, la médecine aura totalement changé de face; tout charlatanisne en sera banni. Des idées saines et droites auront pris la place de ces rêveries creuses et pitoyables qui remplissent encore tant de cerveaux: une nouvelle découverte (dont je n'ose dire le nom, tant parce qu'il est mal inventé, et donne une fausse idée, que parce qu'il a été couvert d'un ridicule mérité à bien des égards) viendra, peut-être, prendre un rang distingué dans la nouvelle physiologie. Vous entendez ce que je veux

Franck; M. Brandès lui-même, et comme auteur d'un ingénieux Essai sur la force vitale, et comme traducteur en notre langue de l'excellente Zoonomie de Darwin, médecin anglois, qui vient encore d'aquérir une nouvelle célébrité par un poëme singulier qui commence à se faire connoître, et dont je suis bien aise de trouver l'occasion de vous dire deux mots, pour vous délasser un peu de tous mes radotages sur la médecine.

Lettre VII.

Poëme de Darwin.

Le Jardin botanique, poëme en quatre chants. — A ce titre, madame, vous attendez une longue énumération de plantes, un froid et insipide poëme didactique, comme il en a déjà paru un

ou deux sur la médecine. Ce n'est rien de tout cela; l'auteur vous trompe; son titre ment; sortez du Jardin botanique, élancez-vous avec lui dans les airs, plongez au fond des mers, pénétrez dans les abymes du globe, admirez avec lui les miracles de la nature, dévoilez-en les secrets, suivez-en toutes les opérations, au moyen d'êtres du second ordre, de personnages allégoriques qui agissent sous vos yeux, et vous commencerez à avoir une idée du nouveau poëme. Le nom qu'il porte ne lui convient nullement; je ne sais pourquoi l'auteur ne l'a point intitulé la Végétation ou le Règne végétal, il eût mieux fait sentir le but de son ouvrage.

La toile se lève: le génie de la poësie entre en scène; il tonne, il apostrophe, il écarte les profanes; puis venant au but de son prologue, il s'adresse à la déesse de la botanique, et la conjure de descendre à sa voix. Elle paroît; des torrens de lumière et de parfums se répandent de toutes parts; une pluie de fleurs l'environne; la jeunesse, les grâces, les amours accompagnent le printemps

qui la suit. Quatre choeurs d'intelligences viennent se grouper autour d'elle: les Gnomes, agens actifs de la nature dans le sein de la terre, les Sylphes ses agens aëriens, les Nymphes directrices suprêmes des ondes, et enfin ces êtres ignés, que le C. de Gabalis appeloit des Salamandres, et qui sont parmi toute la nature les conducteurs de la puissance active.

C'est à ces derniers que s'adresse d'abord la déesse. Elle leur rappelle qu'ils étoient présens, et qu'ils furent employés comme instrumens actifs,

„Quand l'amour éternel créa cet univers."

C'est par eux que sont produits tous les phénomènes lumineux, les étoiles filantes, les éclairs, l'arc-en-ciel, l'aurore boréale, la pourpre du matin et du soir; toutes les merveilles phosphoriques sont de leur ressort, et sont décrites par la déesse avec autant de profondeur que de grâce; elle compare le phosphore à une jeune fille languissante, que brûle un feu secret, et que l'amour rend malade. Ce sont les Salamandres qui ont appris à l'inventeur de la poudre

„Comme un océan d'air s'enferme dans un grain."

L'électricité n'est point oubliée: la déesse reproche aux intelligences du feu d'avoir permis la mort de Richman. — Francklin s'est rendu le maître du feu céleste;

„Tel Cupidon, riant du maître de la terre,
„Jadis d'entre ses mains déroba le tonnerre."

Après un discours magnifique où sont décrites, depuis la découverte du feu par l'homme encore brute, et son étonnement à la vue de ce nouvel être, toutes les découvertes de la physique et de la chimie, jusqu'aux plus récentes sur la nature et les propriétés du feu, la déesse donne ses ordres à la troupe des Salamandres, leur enjoint d'aller réveiller les Heures printanières, de donner la liberté aux Zéphyrs, de combattre Borée, le cruel ennemi de la déesse, et de se répandre enfin parmi toute la nature végétale, plongée dans l'engourdissement, pour lui rendre la vie, pour y exciter la verdure et toutes les couleurs dont elle se pare; comme on voit qu'un paysage dessiné avec une encre sympathique, invisible d'abord, à l'approche du feu se colore

subitement, et développe toutes ses beautés. Si cependant l'été déployoit des chaleurs trop brûlantes, si les fleurs, (nouvelles Sémèles) étoient dévorées par l'éclat insupportable de leur amant, enjoint à eux de voler jusque sous le pôle, d'en rapporter les glaces immenses qu'ils y trouvent entassées, et de rendre par leur moyen la fraîcheur à la nature haletante.

La vive troupe des Salamandres obéit et se disperse. C'est aux Gnomes que la déesse s'adresse dans le second chant. Leurs divers emplois, les services qu'elle reçoit d'eux, y sont énumérés tout au long. La déesse conte l'origine et la naissance de la terre. L'auteur a mis dans sa bouche la théorie de Whitehurst, quelques-unes des grandes idées de Buffon, et même par-ci par-là, quelques lambeaux du Téliamed de M. de Maillet. Dans le principe le globe est entièrement recouvert par les eaux; cet immense océan est rempli de vie; plantes, animaux y fourmillent; les débris de tant de corps organisés, qui s'amassent à la longue dans le fond des mers, y for-

ment peu-à-peu des monceaux, des montagnes, dont les sommets enfin pointent au dessus de la liquide plaine, et deviennent de petites îles fortunées qui doivent un jour devenir des continens. Vénus, qui naît du sein des eaux, n'est autre chose qu'une allégorie de cette terre féconde qui s'élève pour la première fois de la mer. Viennent ensuite, dans le discours de la déesse, les diverses révolutions du globe terraquée. Les volcans y jouent un grand rôle. C'est un volcan, par exemple, qui lance un énorme débris de la terre si loin, que ce débris, bientôt façonné en boule, et tiraillé par deux forces qui se contrarient, s'échappe par la diagonale, décrit autour de nous une orbite régulière; et voilà la lune. L'immense crévasse d'où elle est sortie, est dans ce que nous appelons la mer du sud. C'est à la secousse qu'éprouva la terre alors, qu'elle doit l'inclinaison de son axe. La déesse rappelle ensuite la formation des différens minéraux, sels, bitumes, marbres, terres, cristaux, pierres précieuses, pierre d'aimant, qui tous tirent leur substance des

reliques de corps organisés. A propos du marbre, elle jette un coup-d'oeil sur les ouvrages que le ciseau de l'homme a tirés de ce produit de la nature, et elle décrit légèrement les chef-d'oeuvres de sculpture antiques et modernes: à propos de l'aimant, elle vante les bienfaits de la boussole: à propos de l'argile, elle passe en revue les formes variées que cette matière a reçues sous la main de l'ouvrier, depuis les vases de l'Etrurie, jusqu'à la porcelaine de Saxe et aux camées de Wedgwood: à propos des métaux, elle déplore la soif des hommes pour l'or; c'est cette fatale passion qui a conduit en Amérique les cruels Castillans; cela lui rappelle l'esclavage des négres; elle invite l'Angleterre, du ton le plus touchant, à faire cesser cet abus barbare. Enfin la déesse envoie les Gnomes aussi à leur poste. Ils doivent aller élever de toutes parts des digues contre les courans et le flux de la mer; ils doivent abattre le sommet inculte des hautes montagnes, et les abaisser en collines fertiles. Vous conviendrez, madame, que voilà des idées charmantes. Ce sont les

Gnomes qui doivent veiller sur la délicate végétation des tendres germes, leur porter les sucs nourriciers et convenables, préserver ceux-ci du froid par un couvert de limon, ouvrir au contraire pour ceux-là le sein de la terre qu'ils ont trop de peine à percer. Ils doivent façonner la matière, et la rendre capable de s'alonger en fibres. Meurt-il quelque plante? Ils doivent recueillir avec économie la terre végétale qui en provient, pour reformer des plantes nouvelles: tel Adonis mort, renaît par les soins de Vénus.

Vous voyez, madame, que tout l'univers appartient à notre poëte, qu'il sait tout plier à son sujet, et fondre dans son moule. Au troisième chant (car chaque discours de la déesse en forme un) elle s'adresse aux Nymphes des eaux. Ce sont elles qui en favorisent la circulation, qui rassemblent les vapeurs de l'océan, et qui les répandent par toute la terre; en pluie, en vapeurs, en rosée; ce sont elles qui fournissent tous les produits marins que la déesse décrit en partie; elles qui conduisent en sureté les

vaisseaux au milieu des gouffres et des écueils, qu'elle compte et qu'elle décrit encore. Elle passe de là à la source des fleuves, des fontaines, des eaux thermales et minérales, aux débordemens du Nil, à ses heureux effets: elle compare le jeu d'une pompe aspirante à celui de la bouche enfantine qui suce le sein maternel, et la bonne déesse prend occasion de là d'inviter chaque mère à allaiter elle-même son enfant. — Ici les Nymphes reçoivent d'elle l'ordre de disposer les météores humides pour les besoins de la végétation; de rendre les marais praticables par des saignées et des canaux; d'arroser les prairies, les guérets; de conduire par tout la fraîcheur, et d'accroître par l'humidité la chaleur du jeune printemps. A peine la déesse a dit, que la troupe des Nymphes s'écoule et se disperse; telles que ces araignées d'eau qui coulent rapidement sur la surface des ondes, ou telles qu'un nombreux essaim d'enfans du nord, armés de patins, s'éparpillent dans un instant sur le miroir d'un lac glacé.

Il ne reste plus avec la déesse que la

tendre ses ordres souverains relatifs à leur nature et à leurs fonctions; ils disparoissent. Ainsi finit la première partie de l'ouvrage qui explique l'économie de la végétation.

La seconde traite de l'amour des plantes, et c'est tout bonnement le système sexuel de Linnée. Je n'entrerai pas avec vous, madame, dans ce détail: l'auteur fait de chaque plante un être vraiment intéressant, à qui il donne un moi, une existence, une sensibilité, et presqu'une volonté à part. Il fait de ses fleurs comme les héros d'un ingénieux roman, qui cherchent avec empressement à satisfaire leur amour, leur unique passion. Je ne vous ai pas non plus parlé de plusieurs épisodes qui ornent le poëme, et d'une foule de traits, qui ont rapport à une nouvelle chimie dont les termes vous eussent effrayé; à peine ai-je osé une fois en hasarder un. — L'auteur qui a mis en oeuvre une nouvelle mythologie, a souvent prétendu expliquer les allégories de l'ancienne, et prêté aux Egyptiens ou aux Grecs toutes les idées de M. Lavoisier: par exemple, les noces

de Jupiter et de Junon représentoient, selon lui, la formation de l'eau par l'union de l'oxygène dans l'air déphlogistiqué, et de l'hydrogène dans l'air inflammable. — L'enlèvement de Proserpine par Pluton devoit signifier que l'air déphlogistiqué, dégagé des plantes par la lumière, s'unit ensuite volontiers aux métaux et aux corps inflammables. Tout cela eût été d'un médiocre intérêt pour vous. Je ne vous ai pas parlé non plus de tous les inventeurs, de tous les savans, de tous les artistes, auxquels l'auteur trouve l'art de rendre un ingénieux hommage par la bouche des personnages qu'il met en scène. Darwin a enrichi son ouvrage d'excellentes notes, qui le rendent agréable et utile au savant comme à l'ignorant.

Un parterre me plaît, lorsque mon oeil surpris
Y peut entre les fleurs découvrir quelques fruits.

Vous conviendrez, madame, que voilà un ouvrage singulier et tout neuf. On ne peut rien lui comparer de moderne: à peine l'antiquité nous offre-t-elle les poëmes d'Empédocle et de Lucrèce à côté

de lui. Cependant je ne sais si ce genre fera jamais grande fortune, malgré la charmante imagination de Darwin, et si son exemple ne seroit pas dangereux à suivre. Toutes ces matières scientifiques et systématiques ne sont pas, à ce qu'il me semble, du ressort de la poësie; elles doivent être traitées et discutées en prose. A quoi bon mêler des fictions, toûjours assez fades, à ce qui puise son plus grand mérite dans l'exacte vérité? Il ne peut qu'en résulter à la longue quelques idées fausses. Je reproche aussi à l'auteur, outre son titre, cette mythologie cabalistique qu'il semble avoir adoptée. Ces quatre troupes de génies, qui président au feu, à la terre, à l'eau, à l'air, établissent bien ouvertement l'existence distincte des quatre élémens; et je crois qu'un physicien de la fin du dix-huitième siècle doit être un peu plus réservé à bâtir sur une telle hypothèse. On a contesté que le feu soit un être à part, et l'on pourroit bien avoir raison; les trois autres ne sont pas plus reconnus pour élémens dans la stricte acception du terme. Cependant Darwin a

fait un très-bel ouvrage, il faut l'avouer. Mr. Brandès, qui dans ce moment-ci en fait l'analyse pour un journal littéraire, m'en a paru enchanté. Nous le lirons, madame; nous essayerons d'en traduire les morceaux qui nous plairont davantage; je vous expliquerai ce que vous ne comprendrez pas, et M. d'O... m'expliquera à moi ce que je n'aurai pas entendu. Pour lui, il sera, j'en suis sûr, très-content de l'ouvrage; il y a des idées vastes, hardies, philosophiques; le cher d'O... raffolera de mon Darwin.

Lettre VIII.

Pas qu'ont fait les sciences — Les deux seules qui raisonnent surement — Incertitude de la métaphysique — Borne des connoissances humaines — Kant — Scepticisme.

Si Pic de la Mirandole, qui croyoit aux sorciers, et qui de son temps soutint une thèse de tout ce que l'on peut savoir *), revenoit aujourd'hui dans ce monde, il seroit bien étonné du langage qu'on lui parleroit, et auquel il n'entendroit rien du tout. Il s'informeroit à la première université de l'état, où de nos jours seroit parvenue la chiromancie,

*) Elle étoit intitulée: De omni re scibili.

et quels beaux corollaires nouveaux on auroit déduit des dix catégories d'Aristote. Chacun lui riroit au nez, et le prince-docteur s'apercevroit bientôt qu'on intituleroit volontiers sa thèse parmi nous: de tout ce qu'il ne faut pas savoir. En effet, madame, dans le monde savant tout a furieusement changé de face. Je vous parlois hier du changement sensible qu'éprouvoit la médecine, où je vous en prophétisois un plus grand encore. Cela m'a fait rêver à celui qu'ont éprouvé déjà quelques autres sciences. Un astronome, un physicien, un chimiste, qui auroient dormi comme Epiménide seulement une trentaine d'années, ouvriroient de bien grands yeux à leur réveil, quand il seroit question devant eux des découvertes de leurs successeurs. Un Herschel, qui à force de travail et de génie, oblige tout le ciel à venir se rendre dans son observatoire, qui vous met presque la main sur les astres, découvre, au de-là des bornes qu'on fixoit à notre monde, une planète, notre compagne, Uranus, qui tourne avec nous depuis bien des milliers d'années, et dont on ne soupçonnoit

pas même l'existence. On commence à lui deviner des satellites; on en donne un à Mars; ceux de Jupiter et de Saturne augmentent en nombre; l'anneau de ce dernier devient plus merveilleux que jamais; il est double, et Herschel a vu des étoiles dans l'entre-deux. Des observations exactes en physique, en minéralogie, en botanique ont rendu tout-à-fait neuf l'aspect de ces sciences. L'électricité animale est un phénomène qui renverse mille idées, et en fait naître mille autres. La chimie de M. Lavoisier a créé un monde nouveau aux yeux étonnés de ceux qui le suivent dans son hardi et ingénieux système. Ce qu'il y a de bon, c'est qu'on n'est point encore au bout: il en est des progrès qu'on fait dans les sciences, comme d'un voyage qu'on fait dans les Alpes; à chaque côte qu'on grimpe, on croit parvenir au dernier sommet; on est tout surpris, en arrivant, d'en voir une plus haute derrière, et ainsi de suite; Dieu sait quand on atteindra la cime!

Mais voulez-vous, madame, pouvoir juger sainement quelles sont les sciences

humaines vraiment stables, et quelles sont celles qui varieront sans cesse, jusqu'à ce qu'on se lasse de raisonner à creux? Voulez-vous avoir la pierre de touche qui vous apprenne à distinguer le vrai du conjectural, l'éternel du périssable? Considérez l'homme, les moyens dont il se sert pour acquérir, et les données qu'il peut avoir. Vous reconnoîtrez bientôt que le géomètre qui raisonne avec rigueur et pied-à-pied sur les bases fixes qu'il a posées lui-même, ne peut jamais s'égarer ni tomber dans l'arbitraire. Tous les esprits justes qui ont raisonné et qui raisonneront jamais sur des lignes droites ou courbes, sur des angles, sur des figures, arriveront toujours et invariablement aux mêmes résultats. Abraham le Mésopotamien trouva sur les bords du Nil la même géométrie que sur les bords du Tigre: les principes que Thalès de Milet a apportés en Grèce, ceux qu'Archimède a pratiqués en Sicile, sont encore ceux de Kaestner et de Lagrange: qu'un sauvage dans une île inabordée de la mer du Sud, s'avise de tracer sur le sable des parallèles, des perpendiculaires, des cer-

cles, des triangles, il en tirera les mêmes conséquences que nous; et depuis Euclide jusqu'à Blaise Pascal, qui, à ce que nous conte sa soeur, a trouvé seul les trente-deux premières propositions de ce géomètre, les fondemens de la science sont restés inébranlables. Pourquoi? c'est qu'elle n'est qu'une suite de raisonnemens fondés sur une base connue et qui ne peut varier. On peut en dire autant de presque toutes les sciences mathématiques, au moins de celles qui s'appuient sur des données immuables, celles qui concernent le mouvement, la combinaison et l'équilibre des forces, comme aussi l'algèbre, si toutefois ce n'est pas plutôt un langage qu'une science.

Il est encore une autre science, celle de l'homme considéré par rapport à lui-même, et par rapport à ses semblables. Les premiers termes sont aussi fixes et connus: ce sont nos goûts, nos passions, nos intérêts; et quoique le cœur de l'homme isolé soit souvent un abyme impénétrable; quoiqu'il soit quelquefois très-difficile de connoître à fond un individu: cependant les observateurs de

tous les temps sont parvenus à connoître assez bien l'espèce en général et la nature humaine; et comme cette nature ne change point, comme l'homme de Londres est le même pour le fond que l'homme de Pekin, comme les passions, les vertus, les vices seront jusqu'à la fin des siècles ce qu'ils étoient avant le déluge, la morale, invariable comme la géométrie, a été, est encore, et sera toujours la même. Si l'on en excepte quelques vaines subtilités, celle de Zoroastre, de Pythagore, de Confucius fut celle de Socrate, d'Epicure, de Jésus; elle se retrouve la même chez tous nos moralistes modernes, et ceux qui nous suivront ne pourront dire ni des choses meilleures, ni même d'autres choses. — Géométrie et morale, voilà donc les deux sciences qui raisonnent surement; elles ne reposent que sur des objets dont nous avons des idées claires et exactes, et elles ne consistent que dans les conséquences qui naissent de la comparaison de ces objets; allons plus loin, nous perdons le fil.

Toutes les autres sciences ont chacune deux parties bien distinctes: l'une est le

recueil des faits, des observations, qui doivent servir comme de fondemens à l'édifice; la seconde est le système qu'on établit à l'aide de ces faits; système qui doit servir à les expliquer et à en découvrir les causes. La première partie, la partie expérimentale de la science, est la seule que nous puissions garantir. Si une observation a été mal faite, si un physicien nous trompe, après s'être trompé lui-même, un autre plus exact vient ensuite qui redresse l'erreur. Un Needham a pu d'abord faire croire au public, qu'il avoit vu naître de petits serpens dans de la farine et de la viande corrompue; Rhédi et Spallanzani ont prouvé clair comme le jour, que Needham avoit attrapé le public. Dans la science des faits, il est difficile d'en imposer longtemps; aussi celle-là est-elle satisfaisante, dépouillée de mensonge et d'illusions; elle doit faire l'orgueil de l'esprit humain. Depuis les bornes de notre système planétaire, depuis les grands corps qui en parcourent l'espace, jusqu'aux opérations les plus délicates de la végétation, jusqu'aux animaux atômes qui de-

voient éternellement échapper à nos sens, on a beaucoup vu, et on est sur le chemin de voir davantage. Des instrumens aussi admirables que les organes que nous a donnés la nature, percent l'immensité des cieux, descendent dans les abymes de l'infiniment petit. Le physicien s'est rendu maître de la foudre, qu'il imite en jouant dans son cabinet; on est parvenu à faire de l'eau, à faire de l'air, et je ne désespère pas d'entendre un jour le chimiste dire dans son laboratoire: Que la lumière soit faite!

Mais lorsque quittant la trace des objets sensibles, le savant veut pénétrer dans les mystères de la nature, veut dévoiler les causes de ce qu'il aperçoit, c'est alors que l'esprit de l'homme sent sa foiblesse, c'est alors que nous n'avons plus qu'à rougir de tous les rêves qu'on nous donne pour des certitudes, de tous les systèmes monstrueux qu'on veut étaler comme un ordre admirable. C'est là qu'ont échoué les plus beaux génies; c'est la manie d'expliquer qui les a perdus. Il faut savoir montrer ce qu'on a vu, senti avec évidence, et sur le reste

avoir le courage de dire, je ne sais pas: mais où trouver un savant qui dise, je ne sais pas? Kepler, qui n'avoit pu encore s'assurer par l'observation de ce que c'étoit qu'une comète, n'en pouvant parler que par système et par conjectures, enseignoit que c'étoit un excrément de l'air, engendré par une faculté animale. Il croyoit avoir dit la plus belle chose du monde, en avançant que l'air avoit ses monstres, comme la mer avoit ses baleines, et que ces monstres étoient les comètes. Il pensoit que ces astres étoient dans notre atmosphère. Cependant ce Kepler a été l'un des plus grands astronomes, l'un des plus subtils mathématiciens; il a découvert les deux fameuses lois du mouvement des corps célestes, et l'on peut raisonnablement douter, que sans lui Newton fût jamais devenu ce qu'il a été. Combien un pareil exemple nous rend petits! Le système du chimiste Lavoisier, qui nous enchante aujourd'hui, peut-être dans dix ans sera compté pour une absurdité. Le monde savant n'a-t-il pas été cartésien? maintenant un disciple de Des-

cartes n'oseroit plus se montrer. On est aujourd'hui coëffé de l'oxygène et du principe carbonique, comme on l'étoit jadis de la matière subtile et des tourbillons. L'un vivra-t-il plus long-temps que l'autre n'a vécu?

Quand des faits sont bien observés, bien reconnus, il est deux manières de procéder à leur égard: l'une en avançant, apprend les usages qu'on peut en faire, les conséquences utiles qu'on en peut tirer. L'autre, en rétrogradant, veut en expliquer les causes, et à leur aide, deviner la nature. La pesanteur, par exemple, est un fait connu; les physiciens en ont déduit avec certitude les lois de la pesanteur et l'application de ces lois à mille machines ingénieuses et avantageuses. Quand ils ont voulu reculer pour découvrir les causes de la pesanteur, ils se sont tout-à-fait perdus. Cette seconde partie, que par rapport à la partie physique, à celle qui ne consiste qu'en faits et en observations, on peut nommer la partie métaphysique des sciences, ne sera jamais qu'une théorie vague, incertaine, inutile, un monument de notre

impuissante curiosité. C'est dans la science des causes que nous sommes vraiment ignorans, et que nous le serons à toute éternité. Mais surtout dans cette grande Métaphysique, celle qui porte ce nom par excellence, et qui se vante de nous rendre raison de tout l'univers, de la formation des choses, de notre existence, de notre sort à venir, que d'extravagances, de chimères, de folies! — Pauvre raison de l'homme! — L'un veut un esprit, une substance immatérielle qui anime tout; l'autre n'en veut point, et avec de la matière et du mouvement, prétend faire rouler toute la machine: un troisième mêle ensemble esprit et matière, qu'il ne veut pas distinguer. Celui-ci recourt à un dieu créateur; celui-là n'en veut pas entendre parler. Tel veut une création sortie du néant; tel autre ne veut que des émanations. Ici l'on doute de tout, et même du mouvement; rien n'existe, ni corps, ni esprit. Là, c'est l'esprit seul qui existe; les corps ne sont que des apparences, des illusions de l'esprit. On enseigne dans une école, qu'une fatalité absolue pèse

sur l'homme; dans une autre on soutient sa liberté; dans une troisième on prêche le dogme d'une harmonie préétablie, etc. etc. Qui a tort? qui a raison? — Hélas, madame, si l'on pouvoit avoir raison en pareilles matières, ne seroit-on pas d'accord depuis le temps qu'on dispute? La vérité est une; par tout où elle daigne se montrer on ne peut la méconnoître long-temps. Personne ne songe à contester la valeur des trois angles d'un triangle; il n'y a que dans le pays des chimères, dans la science des causes, que les débats sont interminables. Il n'y a pas tant de contradiction qu'on pense, entre ceux qui vantent l'étendue de l'esprit humain, et ceux qui l'accusent de foiblesse et d'ignorance. Ils ont également raison; il ne s'agit que de s'entendre, et il est très-vrai que: Rien de plus savant que l'homme, rien de plus ignorant que l'homme.

Une muraille énorme, inébranlable, aussi ancienne que le monde, qui durera autant que lui, est élevée des mains de la nature entre nos foibles regards et la contrée des causes premières. On

a fait dans tous les temps de vains efforts pour l'abattre; elle est fondée sur le roc. Derrière elle reposent les fameuses questions de l'origine des choses, du premier moteur, de la substance et de l'essence, de l'immatérialité et de l'immortalité de nos ames, de la liberté de l'homme, de la prescience divine, et tant d'autres. — Ne pouvant parvenir à nous faire voir réellement au de-là, on a voulu nous faire croire que nous y voyions, et il s'est trouvé dans tous les temps de brillans imposteurs qui ont couvert la grande muraille de perspectives, de vues artistement coloriées; si bien, que l'oeil surpris ne voyoit plus de muraille, et se perdoit avec plaisir dans ces lointains magiques. Point de philosophes qui n'ayent voulu à leur tour devenir peintres en perspective: armés de palettes et de pinceaux, ils se disputoient tous un coin de la grande muraille, où ils pussent barbouiller à leur aise, avec autant d'ardeur qu'on se disputoit une place au salon du Louvre; et le bon genre humain séduit, enchanté

par leurs prestiges, flottoit au milieu de tant d'illusions d'optique qu'il prenoit pour des réalités, admiroit, se partageoit, couroit d'un lieu à l'autre, croyoit fermement voir derrière la muraille, comme l'Orénoque qui pour la première fois aperçoit un beau tableau de paysage; et c'étoit le plus habile peintre qui conservoit enfin le plus de spectateurs ou de disciples. Les vieux portraits de Mithra, de Jehovah, les astres du Sabéisme sont effacés. Dans ces temps, voisins de l'enfance du monde, un Theut ou Hermès s'avisa de peindre, au lieu d'êtres de raison, des choses semblables à tout ce qu'on aimoit dès-lors, un Osiris, un Jupiter, une Vénus, un Cupidon, des Champs-Elysées, des dieux qui faisoient l'amour, des déesses qui n'étoient point cruelles. Les Egyptiens, compatriotes d'Hermès, trouvèrent ses tableaux ravissans; les plus spirituels d'entre les hommes, les Grecs, en firent leurs délices; et même de nos jours, quoique depuis long-temps on n'y croie plus, ces charmantes peintures ont si bien conservé leur fraîcheur, que cha-

cun veut en avoir chez soi une copie en miniature. Orphée, Musée, Hésiode firent quelques fresques grossiers, qui pouvoient tromper les yeux dans ces premiers temps. Démocrite vint après, qui se moqua de tous les peintres en divinités, crayonna ses tristes atômes sans autre vie que du mouvement, et son univers sans esprit. Epicure, son disciple, se piqua de rafraîchir ses couleurs; après celui-ci vint Lucrèce, qui fit en très-beaux vers une apologie des barbouillages de son maître; c'est la seule bonne chose qu'ait jamais produite l'athéisme. Pythagore, dans un vaste tableau qui attira bien des spectateurs, peignit en traits tantôt sombres, tantôt brillans, un dieu actif qui opéroit tout par nombres: une monade mystique étoit près de lui; de celle-ci venoit la dyade, et ainsi du reste. Personne n'entendit mieux l'art du clair-obscur. Du milieu des nombreuses écoles qui naquirent de la ~~Ionie~~, sortit Platon, le divin Platon, dont les couleurs, éclatantes de beau idéal, éblouissoient tellement les yeux, que se perdant dans un

lointain magnifique, ils ne pouvoient presque rien distinguer; mais son cadre étoit si attrayant et de si bon goût, que chacun accourut pour admirer ce chef-d'oeuvre. Après lui vint Aristote: fait pour montrer la vérité aux hommes, il aima mieux les tromper aussi: il fit donc sa perspective comme un autre, mais d'une main si savante, et s'écartant tellement de la manière de ses prédécesseurs, qu'il captiva tous les esprits. Il rencontra si juste sur certains objets, qu'on le suivit avec confiance, lors-même qu'il ne crayonnoit plus que des êtres fantastiques. Des siècles s'écoulèrent sans qu'aucun peintre nouveau pût effacer son entéléchie, ses formes, accidens, sphères, intelligences, etc. Un Anglois sérieux, long-temps sa dupe, François Bacon, s'avisa un jour d'approcher tout près du tableau magique; il y porta le doigt, et sentit la muraille; l'illusion se dissipa, et le profond Anglois tourna le dos à toutes les peintures, ne voulant plus croire à aucune. Ainsi en avoit presqu'usé jadis Pyrrhon, et tous les douteurs qui prirent de lui leur nom. Ainsi firent

encore Le Vayer et Bayle qui révélèrent à demi le secret de la muraille; mais tout le monde ne voulut pas les croire. Il vint pourtant un génie supérieur et hardi; un jeune François, René Descartes, arma d'acier sa main audacieuse, et aux yeux de tout le genre-humain racla sans pitié la perspective d'Aristote, et laissa un moment voir la grande muraille à nu: le premier des philosophes, s'il eût voulu s'en tenir là; mais la fantaisie lui prit de peindre à son tour: il inonda son tableau d'élémens cubiques, de tourbillons. Tout dès-lors fut gâté; la manie des perspectives reprit aux hommes, qui n'avoient fait qu'entrevoir la vérité. Leibnitz, Clarke, Wolf, Spinosa voulurent aussi donner leur part de prestiges. — Les partisans de Jansénius, ceux de Molina, combattirent avec acharnement pour de pareilles peintures. Cependant la terrible muraille avoit été découverte: quelques bons esprits n'ont pu l'oublier, et malgré Descartes lui-même, où a depuis profité de sa hardiesse. Malebranche eût détrompé tout-à-fait les hommes

s'il n'eût été à la fois cartésien et dévot; sa Recherche de la vérité contient ~~tout à la fois~~ ce qu'on peut dire de meilleur et de pire. Newton, à force de s'élever sur ses pieds, a presque vu par dessus la muraille. Locke nous en a fait toucher du doigt les fondemens. Enfin Kant est venu; assis près de là sur un rocher, il nous montre du doigt cette barrière insurmontable qui nous cache les causes et les premiers ressorts de l'univers. Sentinelle vigilante, Kant semble placé là pour écarter à l'avenir tout imposteur qui voudroit encore venir fasciner les yeux: il tient en main l'éternelle balance d'or dont le fléau délicat s'abaisse toujours du côté de la raison: heureux si le style dans lequel il nous annonce la vérité, n'étoit souvent aussi raboteux que le roc sur lequel je le suppose assis. Qu'Euler ou Bailly ne lui ont-ils légué leur plume!

C'est un terrible homme, madame, que ce philosophe de Koenigsberg, et avec lequel il est bien difficile d'avoir raison. C'est un raisonneur désespérant pour les gens qui se payent de phrases et de rhé-

torique. Gare avec lui aux faux monnoyeurs!. Il partage tous les métaphysiciens passés, présens et à venir, en quatre bandes qu'il range sous quatre enseignes differentes, auxquelles il fait voir que se rapportent toutes les diverses sectes: Athées, Déistes, Théologiens, Spinosistes; chacun y trouve son affaire. Puis s'adressant à chacun par ordre, le sage universel lui démontre la foiblesse et la vanité de sa doctrine. Il les amène pied-à-pied, tranquillement, ne leur donnant nul relâche, et leur serrant vigoureusement le bouton, jusqu'au point de reconnoître avec évidence que tous également n'ont su ce qu'ils disoient. Il leur fait ainsi un sévère procès, dont l'issue est de les déclarer aux yeux du monde entier atteints et convaincus de charlatanisme, trompant les autres, après s'être trompés eux-mêmes; mais cela d'une manière si pressante, si directe, si ferme, si géométrique, qu'il n'y a pas le petit mot à répliquer. Et c'est ainsi que Kant met d'accord toutes les sectes par les vraies notions de ce que l'esprit humain peut connoître, et de ce qui lui

est interdit. Je ne regarde son livre, Critique de la ~~faine~~ raison, que comme une excellente définition du mot science. Il apprend ce que c'est que de savoir, chose que tant de savans ignorent, et qui nous fait voir que nous savons assez peu de chose. Je voudrois lui donner pour épigraphe ces deux vers du vieux poëte Hébert, dans son roman des sept Sages:

„Et vérité est la massue
„qui tout le monde occit et tue.

Quand Mr Kant a tué tout son monde, il nous laisse sur le champ de bataille, désabusés, réveillés, en garde contre la métaphysique, et plus encore contre les métaphysiciens. Il résulte de là pour l'esprit une connoissance exacte de ses facultés et de ses bornes, un discernement sûr touchant ce que nous pouvons savoir, et un doute savant et raisonné à l'égard des choses dont la connoissance nous est impossible à acquérir. Jamais, ~~madame, le scepticisme n'a été réduit en un système aussi bien étayé, aussi profond et aussi irréfragable que celui de Mr Kant. Son~~ Ce livre n'est pas consolant,

il n'est pas riant, il n'est pas flatteur pour le pauvre esprit humain qui aime tant à être bercé; mais du moins c'est le bilan de nos connoissances; il y a entre lui et quelques-uns des gracieux systèmes qu'il combat, la même différence qu'entre les Elémens d'Euclide et un roman de Goethe. Peut-être, madame, regretterez-vous, comme mille autres, les romans que détruit Mr Kant, car l'erreur est si douce! mais en bonne foi ce seroit une injustice. Il vaut mieux ne rien savoir, que de croire aux rêves de Phérécide ou de Spinosa: en fait de sciences, la vérité la plus sèche est préférable au mensonge le plus brillant: au moins ne perdra-t-on plus son temps dans de vaines recherches et de vaines disputes; on sait où est la borne; on ne s'épuisera plus en efforts pour voir au de-là, et on ne trompera plus personne pour l'y faire voir. C'est le plus grand service qu'un génie supérieur ait pu rendre à toute la classe des hommes qui pensent. Mais quoi, direz-vous; l'on détruit tout, l'on renverse tout; que mettra-t-on à la

place? Ce qu'on y mettra? Rien, madame; la grande muraille.

Ne croyez pas cependant que nous perdions ~~tout~~ à ce marché. Depuis qu'on ne fait plus tant d'incursions dans le pays des causes, on cultive mieux celui qui nous est ouvert. Depuis qu'on s'est restreint à n'observer que ce que l'on peut connoître, on connoît plus de choses, et on les voit mieux: la science des faits a gagné de tout ce que la science des causes a perdu. Ne pensez pas non plus qu'on veuille donner dans un autre extrême, et follement douter de tout, après avoir follement cru tout. Cette question du doute universel est elle-même regardée comme oiseuse: pour qui s'y livre, il n'est plus rien de certain. Malebranche considérant ce point, dit avec grande raison, que l'existence des objets extérieurs ne peut être rigoureusement démontrée, et que pour croire qu'il existe réellement quelque chose hors de nous, il faut se payer de cette raison, que Dieu ne voudroit pas nous tromper. Voilà certes un beau champ ouvert pour les douteurs; ce ne sera

pas moi qui y entrerai; j'ai bien trop de plaisir, madame, à croire que vous existez, qu'il existe chez vous un peu d'amitié pour moi; et je dirai, avec Malebranche, qu'en vérité l'attrape seroit un peu trop forte.

L'abord des sciences devient donc aujourd'hui plus facile; la lumineuse analyse en adoucit l'entrée; le chemin pour y parvenir se dépouille des ronces de la scolastique; on sait être ignorant à propos. Mais une autre difficulté qui naît à côté de celles qui s'éteignent, est l'immense quantité de livres qui se multiplient chaque jour sur chaque objet. L'esprit est épouvanté à la seule vue de la montagne de papier qu'il faut dévorer pour devenir un homme passablement instruit. On se rebute, on perd courage, quand on voit que dans sa vie à peine auroit-on le temps de lire ce qu'il y a d'écrit seulement sur les médailles et le blason. C'est bien pis, si l'on veut prendre une notion un peu exacte de l'histoire, ou de la philosophie, ou de la littérature; on se perd dans l'effroyable dédale des livres. Ce n'est

point assez de tant de bouquins déjà imprimés; chaque heure en voit naître de nouveaux. Tirez quatre lignes droites de Pétersbourg à Londres, de Londres à Lisbonne, de Lisbonne à Naples, et de Naples à Pétersbourg, dans ce carré-là vous compterez plus de cent villes où la presse gémit nuit et jour. Il paroît cent journaux de littérature remplis d'annonces d'ouvrages nouveaux; c'est une pluie de livres; on ne sait auquel entendre; et pour peu que cette fureur d'imprimer dure encore un demi-siècle, je ne sais qui pourra seulement lire tous les titres. Dieu me préserve de la manie de faire des livres; mais si elle me survenoit un jour, je serois certain de m'en guérir en jetant les yeux sur cinq ou six-cents volumes de catalogues, où assurément l'on trouve de tout. Je me suis promené quelquefois dans ces vastes arsenaux de la science, dans ces bibliothèques où les volumes se comptent par centaines de milles; je ne sais, à cet effroyable aspect, comment on peut encore songer à faire des livres, pour redire ce qui a été dit cent fois, et avoir l'honneur

d'aller moisir sur une tablette poudreuse. Il y a déjà trop de livres au monde, beaucoup trop. Il seroit temps qu'un nouvel Omar revînt brûler la bibliothèque d'Alexandrie; mais je voudrois un Omar savant, qui fît sa brûlure avec choix, et point à la musulmane: je voudrois qu'on conservât sur chaque matière les auteurs qui en auroient le mieux parlé; le reste iroit chauffer les bains. On ne ferait grâce qu'aux livres qui renfermeroient une connoissance utile, laquelle ne se trouveroit point ailleurs. L'équitable postérité, direz-vous, fait justice de tant de drogues, et son oubli tient lieu du feu de joie; oui, mais avant que la postérité soit venue, on a le temps de dévorer bien du fatras. Mon Omar seroit plus expéditif; après cela il ne seroit plus permis d'imprimer que les nouvelles découvertes, l'histoire du jour, des almanachs, et quelques petits bouts de poësie et de romans pour les amateurs; cela est sans conséquence.

Mais j'ai bien peur qu'une opération si sage ne soit encore long-temps à se faire. La tourbe des écriveurs va

croissant; c'est une rage; en Allemagne seulement on compte plus de cinq mille auteurs; chacun veut faire confidence au public de ses rêveries; chacun veut tenir son coin sur le comptoir d'un libraire; chacun veut y écraser ses voisins; on prend la meilleure enseigne qu'on peut pour y attirer les chalans: cette enseigne est ce qu'on appelle le titre du livre. Tous ces titres-là reviennent au même; c'est toujours une invitation aux curieux. J'ai eu dans l'esprit quelquefois, que si j'écrivois une brochure, je l'intitulerois: Achetez-moi; cela seroit naïf, cela seroit franc, et c'est au bout du compte la traduction de tous les titres.

Adieu, madame: voilà furieusement parlé de science. J'aurois dû me rappeler ce qu'a dit Salomon, que la science est l'affliction de la chair; un bel-esprit a remarqué là dessus, que quand on ne peut pas réjouir celle d'une belle dame, du moins ne faut-il pas l'affliger. Jetez donc ma lettre au feu, et n'en conservez que ce petit coin-ci, où je vous assure de mon respect, presqu'égal à mon tendre attachement.

K. proteste qu'il vous respecte autant que moi; je lui passe ce point; pour l'autre, je ne céderois ni à lui, ni à qui que ce soit au monde.

Lettre IX.

Modes — bon goût et avantages physiques de celles d'aujourd'hui.

La journée d'aujourd'hui a vraiment été triste; il a plu à verse: le prophète de la fontaine nous l'avoit annoncé dès le matin. On n'avoit plus la ressource des répétitions; la comédie a été jouée hier soir, et mieux que je n'osois m'y attendre *). On est à présent dans cet

*) On a supprimé deux lettres très-longues qui eussent appris au lecteur que la société réunie à Dribourg avoit joué une comédie françoise de Marivaux, intitulée le Jeu de l'amour et du hasard. L'une de ces lettres renfermoit une

état de lassitude et de vide, où nous laissent les plaisirs trop vifs. C'est un beau songe qui est fini, et qu'on regrette; la société a passé toute la journée d'une manière assez décousue. Le billard et une banque de pharaon sont parvenus à distraire un peu les hommes. Les dames, qui n'y prenoient pas grand intérêt, brodoient, chiffonnoient, bailloient par-ci par-là, et ne savoient trop que faire de leur figure. Enfin le ciel, qui ne laissa jamais ses enfans au besoin, a fait arriver, comme par miracle, pendant la soirée, un ballot que ces dames attendoient depuis quelques jours avec une impatience sans égale. A ce trait vous devinez, sans doute, que l'heureux ballot renfermoit des pompons. Jugez, madame, du cri de joie avec lequel il fut accueilli, du changement subit de la scène, de l'avidité de tous les yeux fixés sur la caisse, pendant qu'un valet trop lent

---

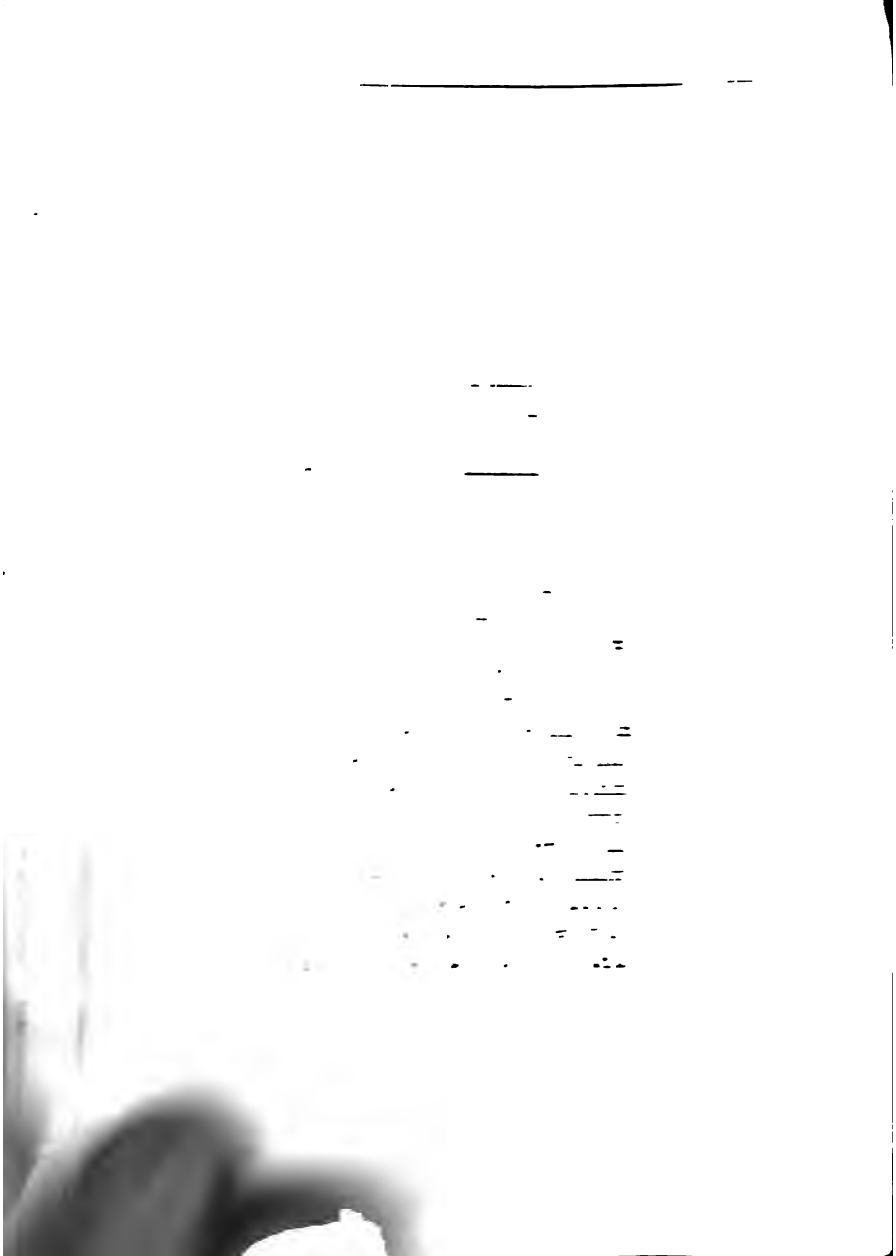
critique assez vive du théâtre françois, de la règle des trois unités, etc. l'autre, une balance des avantages et des défauts réciproques de l'allemand et du françois, avec le projet d'une langue encyclopédique ou universelle.

coupoit les cordes, en'evoit les clous. Enfin la boïte s'ouvre aux regards de nos Pandores. Trente mains s'avancent à la fois pour en tirer de précieuses bagatelles; telle revendique une robe, telle autre un fichu, celle-ci un bonnet. Heureusement tout étoit étiqueté, rangé à part; chacune de ces dames a retrouvé sans peine ce qui lui appartenoit. Alors quel empressement nouveau pour déployer, étaler le crêpe, le linon et la soie! On admire, on fait admirer, on compare, on pose à moitié sur soi ces frais ajustemens, pour deviner l'effet qu'ils feront demain. — Demain est un grand jour, comme vous voyez; tout sera sous les armes; c'est à nous de nous bien tenir; ces dames, en se retirant plus fières que de coutume, et d'un air de conquête, sembloient nous dire le refrain de Catulle: cras amet .... En vérité, je crois qu'emporté par la grandeur du sujet, j'allois vous parler latin;

Celui qui n'a jamais aimé
Demain connoîtra la tendresse;
Et qui déjà fut enflammé
Aimera demain et sans cesse!

Heureusement, madame, que M. de K. et moi nous sommes à l'épreuve; moi, parce que j'ai l'honneur de vous connoître, et K. parce que la belle amoureuse de la comédie lui a donné un bon préservatif contre les autres. Je vous avoue cependant que j'ai partagé l'enthousiasme de ces dames. Tous ces habits nouveaux m'enchantent; et moi, qui depuis quinze ans faisois métier de trouver ridicule presque tout ce qu'enfantoient les modes, je change de langage tout-à-fait, et suis captivé par celles d'aujourd'hui. Je crois y découvrir les traces d'un goût qui se perfectionne, qui se rapproche des vraies idées du beau, du simple et de l'utile. Un changement surtout bien important est l'abandon absolu qu'ont fait les femmes, de ces ridicules corsets, où le corps se trouvoit à la gêne; et la nouvelle place qu'elles ont donnée à leur ceinture. J'ai vu quantité de gens le trouver mauvais; mais c'est qu'il y a quantité de gens qui observent scrupuleusement dans leurs idées le droit de primogéniture, et qui ne pourroient se résoudre à déloger une année pour faire

place à sa cadette. Ils ont vu toute leur vie des corsets et de longues tailles, et ils grondent de ce qu'ils n'en voient plus. Les révérends pères inquisiteurs qui vouloient brûler Galilée parce qu'il changeoit la place de quelques cercles célestes, ressemblent beaucoup à ceux qui font le procès à une femme, parce qu'elle change la place de sa ceinture. Moi, je lui applaudis de tout mon coeur. En effet, quels agrémens avoient donc ces longs étranglemens, qui depuis la poitrine jusqu'aux hanches, ôtoient au corps sa forme naturelle, pour faire de celui d'une femme un pain de sucre renversé, un bloc roide, droit et uniforme, qu'il plaisoit d'appeler une belle taille? J'ai frémi plus d'une fois, en considérant ces prétendues tailles, de la funeste pression que souffroit un corps délicat; de ces entrailles comprimées, torsionnées, pour amincir en fuseau ce que la nature prévoyante avoit soufflé en boule. N'a t-on pas vu par tout de jeunes mères enceintes, que la mode rendoit barbares, et qui, pour paroître à un bal, à une assemblée, mettoient à la torture et leur propre existence et celle de



tes les fonctions se faisoient mal; il ne faut que porter un moment la pensée sur l'extrême sensibilité de tant de viscères, et sur les ressorts délicats de l'organisation animale, pour prendre en horreur ces entraves, ces ligatures, où tout étoit violemment molesté. On doit sans doute regarder ce bizarre et gothique habillement comme une des causes principales de la foiblesse et de la mauvaise santé de presque toutes les femmes. Comment l'éloquent Jean Jacques, qui a dégoûté du maillot pour les enfans, n'en a-t-il pas dégoûté les mères pour elles-mêmes? Comment les médecins, qui font tant de choses au moins inutiles, ne font-ils pas tous leurs efforts pour anéantir dans toutes les classes ces vêtemens nuisibles? On ne peut déterminer jusqu'à quel point cette cruelle mode, en usage depuis si long-temps, sous les noms de justes, de corps, de corsets, et autres, a pu influer sur les générations successives et sur le genre humain d'aujourd'hui. Le vrai physicien ne regarderoit pas cette question comme frivole.

Mais, s'écrient les partisans de l'habit

gothique, aujourd'hui les femmes n'ont plus de taille! Le beau malheur! Voilà comme on est perpétuellement dupe des préjugés et des mots. Qu'est-ce, s'il vous plaît, qu'une taille? Ce que nous appelons ainsi, est un être de raison qui n'existe réellement pas; c'est une idée fausse que nous nous sommes faite de la structure du corps féminin, et que nous ne nous sommes faite que d'après la ridicule mode dont il est question. Le mot taille, comme on l'entend, n'a son équivalent dans aucune des langues anciennes. La taille n'est point de création divine. L'éternel ouvrier a formé le buste d'une femme de lignes arrondies, de courbes douces et irrégulières; les reliefs du profil ne s'accordent point avec le dessein pris en face; et quand on songe à la tendre et nécessaire organisation que ces belles formes recouvrent, on sent la nécessité de ne leur porter aucune atteinte, de les laisser libres et intègres. A quoi bon faire du buste ondoyé d'une femme un cône renversé, bien étroit par le bas? En voyant l'excès où nos femmes por-

toient la manie des tailles fines, je leur ai demandé quelquefois, quelles étoient les bornes où cette finesse devoit s'arrêter; et, puisque la plus mince passoit pour la mieux faite, si une femme grosse comme le doigt seroit la plus belle de toutes? C'est ainsi qu'on met les pieds des dames chinoises à la torture dès l'enfance, pour les rendre d'une petitesse exagérée; assurément, madame, le plus mignon de vos souliers logeroit à l'aise une demi-douzaine des pieds de ce pays-là. Un Chinois trouve cela admirable; faut-il que je sois de son avis? Non, il est, en tout genre de beautés, des proportions exactes, fournies par la nature même, au-delà desquelles, soit en plus soit en moins, commence la difformité. Il est beau de voir une femme insecte, coupée en deux par un corselet étranglé à la façon des araignées ou des guêpes! Qu'on place debout un sac plein de farine, et par dessus un pain de sucre renversé sur sa pointe, on ne représentera pas mal la taille d'une femme armée d'un corset, avec le débordement que ses pauvres hanches faisoient au dessous. Le

résulté un nouvel aspect, de nouvelles idées de beauté, qui attachées aux vêtemens, autant qu'au corps qu'ils dérobent à la vue, se trouvent fondées sur les deux principes compliqués de la beauté des formes du corps, et de l'aisance que lui laissent les vêtemens. L'habit le plus élégant, celui qui plaira davantage au goût que le préjugé n'aura point corrompu, sera donc celui qui laissera décemment deviner les formes naturelles, et qui n'annoncera aux yeux ni gêne ni entraves. Or pour laisser deviner les formes naturelles, il faut commencer par ne pas les changer, les comprimer; et pour éloigner toute idée d'entraves, il faut vraiment n'en établir aucune. D'après ce petit raisonnement, que je crois exact, aucun vêtement ne convient mieux à une femme qu'une longue tunique, assez ample pour que la marche n'en soit jamais contrainte; d'une étoffe chaude et doublée pour l'hiver, légère pendant l'été; et afin de la coller, autant que possible, aux formes du corps, il faut la retenir par un ruban, une ceinture, une écharpe, qu'on liera dans l'endroit où elle génera

le moins. Cet endroit est nécessairement la zône immédiatement au dessus du creux de l'estomac. La nature a placé là une cuirasse osseuse, qui permet d'y lier le corps sans risquer de blesser aucun viscère. Cette partie est d'ailleurs comme le centre immobile de tous les mouvemens du buste: pliez-vous en avant, à droite, ou à gauche, asseyez-vous, courbez-vous en tous sens, vous reconnoîtrez cette vérité. C'est donc là bien évidemment qu'il faut renouer une robe que son ampleur rendroit incommode si on la laissoit flotter.

Rapportous-nous-en là dessus aux Grecs, nos maîtres et nos modèles quand il s'agit de gráces et de proportions. Examinons leurs statues, leurs reliefs, seuls monumens qui nous restent de leur goût et de leur élégance. Ont-ils jamais imaginé d'étrangler le ventre à Vénus pour lui amincir la taille, et lui placer la célèbre ceinture près des reins? Non, sans doute: dessinateurs, peintres, sculpteurs, tous ces artistes, observateurs exacts, ont placé constamment la ceinture de Vénus où je veux qu'on place celle

de nos dames. Certes, il est bientôt temps que depuis plusieurs siècles que nous imitons les Grecs dans nos poëmes, nos tableaux, nos statues, nos édifices, nous les imitions un peu dans les vêtemens, qui étoient peut-être ce qu'ils avoient de mieux; car au bout du compte, il est plus essentiel d'avoir un habit commode, que de belles colonnes à une façade. Il y a bien des années que je prêche cela; mais j'étois la voix dans le désert; la raison seule ne pouvoit rien; il a fallu que la mode, bien plus puissante, vînt lui prêter secours. Je suis fort aise de voir enfin ces deux déesses raccommodées. — Lisez, je vous en prie, tout cet article de ma lettre au grand-prieur et à Mr d'O., tous deux entêtés partisans du long corset. Je leur promets de rompre une lance à mon retour, et de leur faire voir que le bon, le vrai goût qui commence à s'introduire dans les modes, est une conséquence des lumières plus universellement répandues que jamais, de l'amour des beaux-arts, et de la connoissance des chef-d'oeuvres de l'antiquité, devenue fort commune.

Ce n'est pas cependant que je croie nos modes encore bien calquées sur l'antique, et que je les trouve sans défauts. Nos femmes n'y sont encore qu'à demi. Elles n'entendent pas encore ce que c'est que la tunique, et plusieurs ont pris la chose fort gauchement; elles se sont contentées de faire des corsets à taille raccourcie jusqu'entre les deux épaules; là elles ont cousu à petits plis l'étoffe qui retombe jusqu'aux talons. Mais ce n'est pas cela: le haut de l'ajustement ne doit pas faire corset, et plaquer à la peau; tout doit être d'une pièce supportée par les épaules: ainsi plus de ces jupons qui portent encore sur les hanches, et qui gâtent tout; on parvient à rendre la mode nouvelle très-ridicule, en la défigurant de cette manière. Je suis fâché aussi de l'éloignement qu'ont les femmes pour se vêtir en étoffes de laine; ce sont celles qui tombent avec le plus de grâce, dont les plis sont les plus moëlleux, et qui se drapent le mieux. Les fins tissus de laine, les velours, seroient plus assortis à la froidure de nos hivers, que ces voiles transparens, tout

au plus convenables à l'été: la santé des femmes en éprouveroit, sans doute, d'heureux effets.

Qu'est-ce encore que cette poussière blanche que plusieurs s'obstinent à conserver dans leur chevelure? Autre invention barbare, qui donne à une jeune tête la couleur de la décrépitude. L'eau pour la propreté, des fleurs pour la parure, peuvent remplacer cette poudre, qui n'est ni propreté ni parure.

Quant à la chaussure, on a très-bien fait de supprimer ces bizarres talons pointus sur lesquels les femmes étoient dans un dangereux équilibre; mais que signifie cette longue pointe aiguë qui termine un soulier? Juste ciel, a-t-on vu jamais un pied fait comme une aiguille? Pourquoi aussi cette étoffe échancrée qui fait que la chaussure n'est nullement solide? Quand osera-t-on, en couvrant son pied, le laisser paroître tel que la nature nous l'a donné pour nous soutenir? Quand consentira-t-on à ne plus l'estropier et le torturer? Qu'on le garantisse des aspérités du terrain, mais qu'en dessus il ne soit recouvert que

d'une peau légère, impénétrable à l'humidité, souple, molle, qui en laisse sentir les doigts, les jointures et le jeu. Ne peut-on devenir qu'à demi raisonnable! N'atteindra-t-on jamais en entier la nature et le bon goût? Quand on l'aura atteint, ne s'en écartera-t-on plus? La mode est un être si extravagant! Il suffit qu'une petite-maîtresse de Londres ait quelque défaut à cacher, pour faire adopter d'un bout de l'Europe à l'autre sa mascarade à tout son sexe. Au moins j'espère qu'on ne reviendra plus aux étouffemens, aux compressions, pas plus qu'aux grands paniers et aux hauts patins. Si jamais cela arrive, je déclare notre espèce incorrigible, je maudis le genre humain, vous comprise, et je me fais ermite.

Mais tandis que votre habillement, mesdames, s'embellit et se perfectionne, le nôtre reste incommode et laid. On en varie la forme, mais le genre reste; et c'est le genre qu'il faudroit changer. Quand verrai-je abolir ces ligatures gênantes qui nous serrent la gorge, les reins et les genoux? Un homme assis

et les jambes pliées est au supplice. C'est une espèce de tunique aussi que je voudrois pour nous, une tunique plus courte, accommodée à notre genre de vie moins sédentaire que le vôtre; le cou nu comme vous; les cheveux courts et bruns. Je crois même qu'un peu de barbe bien soignée, bien taillée, un peu parfumée, ne nous siéroit pas si mal; vous finiriez par vous y accoutumer, et trouver nos barbes très-jolies. Il a été un siècle où les dames s'en accommodoient à merveille. On allégue à cela, que votre visage est très-beau sans barbe, et que nous quittons la nôtre pour vous mieux ressembler; mais nous avons beau faire, nous ne réussirons jamais à vous imiter que comme l'âne imitoit le petit chien. Gardons tout-à-fait notre air mâle; nous en vaudrons peut-être un peu mieux.

Lettre X.

Promenade solitaire — ses douceurs — doit plaire aux ames tendres et mélancoliques — Idylle.

Le soleil est caché depuis plus d'une heure derrière les montagnes de l'ouest; ses rayons épars dans l'atmosphère nous ont fourni par dégradation, toutes les nuances dorées du plus beau crépuscule. Dans cet instant, lancés en petite quantité bien loin au dessus de nos têtes, ils ne laissent, en se brisant, tomber jusqu'à nous qu'une foible poussière lumineuse *). Déjà les plus fortes étoiles commencent

*) La figure est un peu hardie; mais Descartes a bien dit, de la poussière d'élémens.

à scintiller: ces innombrables soleils, épars dans l'espace, reviennent prendre à nos yeux leur ordre accoutumé sur le firmament nocturne. Eblouis tout le jour par le trop grand voisinage d'un seul de ces soleils, noyés dans l'océan de lumière dont il nous enveloppe, nous ne distinguons plus rien au de-là. C'est quand la nuit commence, que nous communiquons enfin avec le reste de l'univers. Tout cela, madame, est pour vous dire, que je viens de rentrer entre chien et loup à la première étoile,

Etoile connue en tous lieux,
Plus que tout autre point des cieux:
Car c'est elle qu'on a nommée
(A cause de certain danger
Que court alors la pudeur alarmée)
Jadis, l'étoile du berger.
Cette étoile, si renommée
Pour le demi-jour qui la suit,
Chasse la lumière et le bruit,
Ramène l'heure fortunée
Des surprises, des rendez-vous,
Enfin l'instant de la journée
Où je songe le plus à vous.

Vous voyez que je pouvois vous dire tout cela plus simplement, mais ne soyez

point étonnée de la magnificence de mon début. Je suis tout plein de grandes idées et de grands objets; et il ne tiendra qu'à vous de partager mon enthousiasme. Je voulois me promener aujourd'hui: le temps avoit été hier pluvieux; un brouillard flottant sur la plaine nous menaçoit encore ce matin; personne n'a voulu s'aventurer avec moi; nos femmelettes ont craint de se mouiller les pieds; le pauvre K., qui en tient un peu, est resté parce que ces dames restoient; enfin [illegible], je suis parti seul, et à 10 heures bien m'en a pris.

Ç'a toujours été pour moi, vous le savez, une partie fine qu'une promenade solitaire: je m'en ménage quelquefois, et je n'en reviens jamais mécontent. C'est là qu'on se sent vraiment libre, qu'on jouit pleinement de soi-même et de tous les plaisirs internes que la combinaison et la sensibilité de nos organes peuvent produire. Puisqu'il est vrai que nous sommes de pauvres machines mues les trois quarts du temps par les impressions de nos yeux ou de nos oreilles; puisque miroirs fidelles de tout ce qui nous en-

toure, soumis à tout ce qui nous frappe, nous ne sommes guères, au bout du compte, que ce que nous avons d'habitude vu, entendu, ressenti; vous comprenez quelle foule de sensations agréables peuvent naître en nous pendant une promenade solitaire, au milieu des plus jolis paysages, de la verdure, des fleurs, des eaux, respirant un air pur et suave, prêtant l'oreille au concert ravissant de la nature, percevant dans notre ame son harmonie et ses accords. Jusqu'où ne peut-on pas s'élever dans l'espoir d'enchantement qui en résulte? Il est certain qu'on est alors tout autre qu'on ne se trouve entre des murailles.

Je serois tenté de croire qu'on est meilleur; on se sent rappelé puissamment vers l'état paisible et primitif de l'homme sauvage et libre, qui a dû n'être d'abord qu'un promeneur isolé, qu'un silencieux comtemplateur. Vous sentez couler et pénétrer dans toute votre substance un baume, qui tout à la fois enflamme et rafraîchit. L'homme susceptible de penser donne un nouvel essor à ses méditations. Rousseau, qui eût été

quelquefois le plus profond des penseurs, s'il n'en eût toujours été le plus exalté, nous avons que c'est à ses promenades solitaires qu'il doit ses plus fortes conceptions, et que s'il a jamais été capable de quelque chose de bon, ce n'a été que sub dio, c'est-à-dire, ma chère, en bon français, sous le ciel nu; son génie, dit-il, s'étrangeait sous un toit.

Combien d'autres philosophes, combien de poètes, d'artistes, de grands hommes de tout genre, eussent pu nous faire le même aveu? Ne doutons pas que nous ne devions beaucoup de chef-d'œuvres et de traits éclatans à des promenades solitaires. Plusieurs des immortelles Rimes de Pétrarque sont moins dues aux charmes de Laure qu'à la délicieuse solitude du Val de Clusa *). Sans les

*) Solo e pensoso i più deserti campi
Vo mesurando a passi tardi e lenti;
E gli occhi porto per fuggire intenti
Dove vestigio umana fera stampi.
(Sonetto 27.)

Il dit dans une de ses lettres: Tout ce que j'ai fait de mieux, a été fini, commencé, ou du moins conçu dans cette solitude.

magnifiques aspects du promontoire de Sunium, sans les bosquets de l'Académie, Platon, peut-être, n'eût jamais mérité d'être appelé le divin Platon; il n'eût jamais répandu dans ses écrits cet agrément, cette chaleur, qui en a fait l'Homère de la philosophie.

Mais sans monter si haut, madame, il suffit d'avoir une ame tendre et mélancolique, pour se promener seul avec un bien grand plaisir. Jamais verre de Tockai ou de Condrieux ne m'a aussi plaisamment fait vibrer le cerveau, ne m'a mis dans une demi-ivresse aussi joyeuse, que les sentiers d'un bois, que les détours d'une prairie ou d'un ruisseau, sous un ciel clair et serein, pendant un des beaux mois printaniers. C'est là que mille souvenirs qui s'enchaînent, se suivent rapidement, viennent vous rappeler dans un instant tous les instans d'illusion de votre vie. Les intervalles de douleur qui les ont séparés s'évanouissent; vous savourez dans un quart d'heure les plaisirs de vingt années; et la mémoire et l'imagination, qui vont plus vite que le temps et les choses, rassemblent en un

foyer rétréci des sensations qui ont été répandues sur un long espace, à-peu-près comme le cristal arrondi en lentille rassemble sur un point unique les rayons du feu solaire. Je vous jure que j'ai souvent éprouvé les effets de ce mécanisme moral, et que, rassemblés dans mon esprit, tels souvenirs m'ont semblé parfois plus chauds, plus brûlans, que les aventures mêmes qui y donnoient lieu.

C'est là, dans le silence de la méditation, que se reproduisent à nos yeux tous les tableaux de la folie humaine, dont est rempli ce risible cahos qu'on nomme le monde. Placé à une distance plus grande, et en quelque sorte élevé au dessus de lui, vous le voyez mieux comme spectateur que comme acteur: c'est tout près de la houlette qu'il faut se placer pour juger le trône et la cour.

Ainsi tout ce que vous avez vu, tout ce que vous avez senti, vous invite au plaisir de la reflexion. Si le passé n'y suffit point, votre tête active sait bien mettre à contribution le présent et l'avenir. N'avez-vous pas l'inépuisable cha-

pitre des châteaux en Espagne? n'avez-vous pas vos amours, vos plans, vos projets .... vos douleurs même; ces peines de l'ame qu'on aime à y nourrir, à y réveiller quelquefois? La perte d'un ami, dont le souvenir amer repose au fond de votre pensée, ne peut-elle vous inviter à rêver? Craignez-vous de donner un soupir ou une larme à celui qui n'est plus? Malheur à qui craint de s'attendrir! celui-là ne sait point aimer. J'eus un frère tendrement chéri, bien digne de l'être; vous l'avez connu, madame; une mort tragique et déplorable nous a enlevé cet infortuné à la fleur de ses ans. O mon cher Maurice! je rechercherai plus d'une fois la solitude pour te retrouver au fond de mon coeur fraternel, pour m'y entretenir avec toi! Non, madame, la mélancolie n'est pas toujours un poison pour l'ame qui s'y livre; la douleur n'est pas toujours un mal.

Adieu tant de douces rêveries, quand on est accompagné: adieu l'aimable et capricieuse liberté, indispensable au promeneur. Il faut parler, il faut répondre,

il faut suivre, il faut marcher, s'arrêter, s'asseoir, se lever de concert; on est tenu comme deux galériens que la même chaîne attache par les jambes; et moi, j'aime à n'être empêché par rien, fût-ce un fil. Tantôt je veux marcher rapidement comme le sujet qui m'anime; ensuite je veux m'arrêter, regarder, siffler le Lila burello du bon oncle Tobie, jouir de l'éclat d'une fleur, du parfum d'une fraise; j'aime enfin par dessus tout, comme l'a dit le célèbre archevêque de Milan, St Ambroise, l'un des plus aimables saints du paradis, j'aime à me promener avec mes pensées, et en faisant la volonté de mes pensées.

D'ailleurs, je hais pour ma promenade ces grandes routes que l'industrie humaine a coupées et élevées à grands frais. Leurs beaux trottoirs, leurs ombrages alignés ne me tentent point. La monotonie et la gêne m'y désolent. Les équipages brillans qui y roulent, qui s'y croisent avec vîtesse, ne me fournissent que des réflexions amères: celui-ci est un ambitieux, qui vole pour prévenir un rival, pour se montrer empressé; c'est

l'appétit de l'or qui fait hâter celui-là; l'ennui traîne cet autre de ville en ville. La fatuité, le vice m'offusquent là, et à chaque instant, les yeux. Combien je préfère ces champêtres chemins, où je ne rencontre que les chariots du village et leurs rustiques conducteurs; des enfans qui ramènent à deux de la forêt une pesante brouette chargée de ramée sèche; une fraîche paysanne qui rapporte sur sa tête la provision d'herbe nouvelle pour sa vache nourricière. J'aime aussi ces longs chemins creux qui sillonnent le flanc d'un côteau, et dont les parois escarpées, couvertes de mûriers, de framboisiers, sont couronnées de chèvrefeuille et d'épines. Vous pensez qu'ils conduisent à une ferme, à une habitation; ils mènent tout au beau milieu des champs où ils se perdent; ils ne servent qu'à aller fumer, labourer les terres, et ramener les moissons. Je n'ai jamais proféré, sans en rire de bon coeur, le h a h a! de surprise que cause cet innocent piége où soi-même l'on se prend; point de chemin enfin, plutôt que vos belles chaussées.

Je me soucie encore moins de vos promenades publiques de la ville. Ç'a toujours été l'un des points les plus sérieux de contestation entre nous. Vous avez vos raisons, madame, pour aimer à être vue; moi, je puis avoir les miennes pour n'aimer pas qu'on vous voie trop; mais surtout j'en ai d'excellentes pour fuir la foule, pour chercher les bois, les précipices, les lieux sauvages et déserts. Moins j'y rencontrerai de monde, plus je serai certain de n'y trouver que de mes semblables. Vous en conclurez, si vous voulez, que je ne regarde comme mes semblables que les loups et les chouettes; toujours est-il vrai, que si deux sentiers s'offrent à moi, le plus facile et le plus battu ne sera pas celui que je choisirai.

A moi s'il se présente
Un rapide côteau,
Quelque planche tremblante
Pour franchir un ruisseau,
Ce sont les pas que j'aime.
Mon plaisir est de même
A suivre sans broncher
Les chèvres, les gazelles;

Et je me plais, comme elles,
A pendre d'un rocher *).

N'est-ce pas-là être fort ingambe pour un goutteux? — Tout cela, me direz-vous, est fort beau; mais être seul! n'avoir d'autre ressource que les rêves de son imagination, et le plaisir de suivre les chèvres! L'esprit aussi bien que le corps peut se lasser; et alors, que devenir? Oh, vous avez raison, madame; mais je ne suis point seul.

Sous un couvert de marroquin
J'emporte l'esprit libertin
D'Anacréon ou de Lafare,
Ou bien du chantre de Roland,
D'Yorik la verve bizarre,
Ou du Voltaire, ou du Wieland.
Mais serviteur à Monsieur Kant,
A Locke, Leibnitz, Malebranche!
Je garde leur style éloquent
Pour le temps où j'ai carte-blanche;
Ici l'esprit inconséquent
Aime à sauter de branche en branche.

---

*) L'auteur de ces lettres avoit sans doute présent le pendere procul de rupe, de Virgile.

Je m'assieds donc sur le gazon,
A l'ombre de quelque vieux chêne;
Là je donnerois tout Newton
Pour un conte de Lafontaine:
Avec Arioste je ris,
Avec Gesner je m'attendris;
Une heure ainsi bientôt s'écoule;
Et me croyez-vous seul alors?
Bien moins qu'au milieu de la foule,
Où toujours dupe des dehors,
Pour mes péchés il me faut vivre.
Peu de gens valent un bon livre;
J'aime mieux l'entretien des morts,
Que de tel vivant imbécille
Qui nous persécute à la ville.
Dans nos goûts toujours traversés,
Il n'est que vous, je vous le jure,
Et peu d'humains de votre allure,
Que je préfère aux trépassés.

C'est tout rempli de réflexions semblables que j'ai tantôt commencé ma promenade. Un petit sentier entre des jardins et des haies m'a d'abord conduit vers un moulin peu éloigné du bourg. En passant, j'ai salué d'un air affable madame la meunière, qui filoit près de sa maison sous deux ou trois gros hêtres. Je ne manque jamais à cette petite céré-

monie, jaloux de m'attirer le bienveillant guten Tag de ces bonnes gens. Il me semble que c'est une benediction qu'on emporte avec soi, et que cet echange réciproque de souhaits simples et naïfs nous rapproche de l'humanité, nous apprend que nous sommes tous sujets aux mêmes misères, et que nous avons besoin tous du secours les uns des autres.

Du moulin, pour gagner la forêt et la montagne qu'on voit assez près devant soi, le sentier se prolonge dans une verte et vivace prairie, qui tapisse le creux d'une étroite et charmante vallée, telle qu'on n'en rencontre guères que dans les cantons fortunés de la Suisse. Le ruisseau qui fait tourner le moulin, et qui tombe en torrent de la montagne, coupe tortueusement la prairie, avance quelquefois un coude jusqu'au bord du sentier, puis par un détour s'enfuit loin de là au travers des épines blanches, des coudriers, des églantines fleuries, et des saules qui couvrent ses bords. Des groupes de chênes de l'autre côté, divers arbres épars çà et là, diversifient et embellissent le tableau. Les oiseaux de la forêt, attirés

par l'eau, par le voisinage des jardins, par la fraîcheur du lieu, ramageoient alors vivement dans le feuillage. Je m'approchai d'un peuplier où se faisoit entendre le plus joli concert de gazouillemens; le vent qui en faisoit ployer la cime, balançoit doucement mes petits siffleurs, quand effrayés de mon approche, ils se sont tous envolés de compagnie. Attristé de leur brusque depart et de l'effroi que cause à tous les êtres vivans la présence de l'homme, je n'ai pu m'empêcher de leur adresser cette mauvaise idylle qui ne les a pas fait revenir.

~~Idylle.~~

Innocens animaux, pourquoi me fuyez-vous?
Brillant chardonneret, alouette légère,
Je ne viens point, armé d'un plomb jaloux,
Séparer de tendres époux,
Ravir des enfans à leur mère.

Je viens dans ce vallon pour entendre vos chants . . . .
Vains discours! — Mon aspect vous fait fuir la verdure.
Oui, privez-moi de vos accords touchans:
Je ressemble trop aux méchans
Qui troublent toute la nature!

L'homme se fait un jeu de vous assassiner:
Innocens animaux, fuyez tous à sa vue!
Si je vaux mieux, comment me discerner?
Homme, je dois me résigner
A la peine qui nous est dûe.

Si dans le sein d'un loup le hasard avoit mis
Un coeur bon, généreux, et de meurtre incapable,
Seroit-il moins la terreur des brebis?
Sous les traits de leurs ennemis
Elles craindroient un coeur semblable.

Je ne vous donne pas ceci, madame, comme un exemple des bons vers que peut inspirer une promenade solitaire, mais bien comme une preuve des sentimens doux et pacifiques dont elle peut remplir l'ame. Demain je vous ferai gravir avec moi le Knochen. Je me suis fatigué si bien en y montant, que je ne sens dans cet instant que le besoin du repos: la plume échappe à mes doigts. Adieu, madame.

Lettre XI.

Géographie de Dribourg — Changemens à désirer dans l'Empire — Projet de paix perpétuelle par Henri IV — Ce qu'il pourroit être aujourd'hui — Partage de la Pologne — Sa justification.

C'est un roman tout entier, madame, que ma promenade d'hier. Si je voulois, j'en ferois un livre aussi gros que la vie et les opinions de T. S. En bonne règle il y faut donc une préface. Ce sera, si vous le voulez bien, une petite description de mon théâtre.

J'ai toujours regardé la géographie, telle qu'on l'enseigne ordinairement, plutôt comme une science politique que comme une science physique. On vous

apprend jusqu'où tel monarque, telle république étendent leurs lois; mais on ne vous apprend pas les barrières, les découpures de la surface du globe, ses bossoyemens, ses reliefs, ses vallées, ses plateaux, l'élévation, l'abaissement, la nature des différens terrains. Tous ces lavis de couleurs dont nos cartes sont barbouillées, m'indiquent les divisions morales que les hommes ont établies entre eux, me rappellent souvent leurs guerres, leurs barbaries, leurs rapines. Ces limites humaines sont bonnes à connoître; mais avant que d'étudier ce que les hommes ont fait de la terre, je voudrois la voir telle qu'elle est sortie des mains de son auteur, telle qu'elle se montre aux yeux de l'observateur; je voudrois de bonnes cartes sans couleurs, sans frontières d'états, où l'art du graveur se soit employé à exprimer nettement les chaînes de montagnes, leur direction, les larges vallées où coulent les fleuves, la profondeur, l'inclinaison de ces bassins; je voudrois qu'on indiquât l'élévation et l'enfoncement des terres par rapport au niveau moyen des mers, la

qualité de ces mêmes terres, leurs produits, tant minéraux que végétaux, par quelles races d'hommes, d'animaux elles sont habitées, etc. On a fait déjà quelques essais dans ce genre, mais il demande encore à être bien perfectionné.

Passez donc, madame, dans cette galerie de jardin, tapissée de si belles cartes, et où Mr d'O. alloit si constamment lire la gazette. Daignez y porter ma lettre, et arrêtez-vous devant votre grande carte d'Allemagne. — Vous savez, madame, qu'une large bande de terrain qui règne tout du long de la mer du Nord, et qui comprend la Hollande, la Frise, les pays d'Osnabruck, d'Oldenbourg, de Brème, le Holstein, le Meklenbourg, etc. n'est autre chose qu'un immense glacis tout plat, une sorte de banc de sable que la mer semble avoir laissé récemment à découvert, et qui est vraiment une conquête que la terre a faite sur elle. Au midi de ce pays plat et bas, commence la vieille terre, plus élevée, raboteuse, inégale; séjour plus varié, plus agréable pour l'homme. C'est à cette frontière qu'ont leur origine plusieurs chaînes de mon-

tagnes, et entre autres celle dont je veux vous parler. Vers les confins d'Osnabruck et de Hoya s'élève une rangée de collines, qui dans leur naissance ne semblent que de fortes dunes, mais qui se renforçant peu-à-peu, et courant vers le sud, deviennent enfin une chaîne de montagnes majeures, couronnées d'immenses forêts, et dont la crête serpentant dans la Westphalie et la Hesse, s'avance jusques dans la Wétéravie, où elle se partage en deux branches: l'une gardant constamment la direction du sud, côtoie le Rhin en le remontant jusqu'en Souabe, et aboutit par là aux Montagnes-noires, à celles de Suisse et aux Alpes. L'autre branche se prolongeant vers l'est, dans une direction parallèle au cours du Mein, va par la Thuringe se rejoindre aux monts Krapacks. C'est cette chaîne majestueuse de montagnes et de bois que depuis son origine, et dans une longueur d'environ cent lieues, les Romains avoient appelée la forêt Teutoburgienne. Elle forme dans cette contrée de l'Europe, une épine prééminente, un dorsum plus élevé que tout ce qui se trouve

à sa droite ou à sa gauche, et qui sépare constamment le bassin du Rhin de celui du Wéser. C'est de cette longue suite de hauteurs que prennent leur source toutes les rivières qui de chaque côté coulent dans ces fleuves: la Lippe, la Roer, la Sieg, la Lahn dans le Rhin; la Werra, la Diemel, l'Eder, la Schwalm, et l'humble ruisseau d'Urf dans le Wéser. Un peu plus bas, l'Embs y trouve de même sa source, et coule indépendant vers le nord, au travers du pays plat. Tout au milieu de cette antique forêt Teutoburgienne, au pied de la haute chaîne des sommets, et sur le revers oriental, est assise la petite ville de Dribourg dans une vallée dont je vous ai décrit l'aspect. Le promontoire de roc sur lequel étoit bâti le fort d'Ibourg, n'est qu'une branche que pousse vers l'orient l'un de ces sommets, le Knochen, sur lequel je suis monté, et que je dois vous décrire.

Le pays qui s'étend de là jusqu'au Wéser, est difficile et montueux. L'autre revers des montagnes, du côté de l'ouest, n'a guères que trois lieues d'étendue de-

puis la cime jusqu'à la plaine. C'est au commencement de cette plaine, à deux milles de Dribourg, et non loin du bord de la Lippe naissante, qu'est située la ville de Paderborn, laide et antique cité, dont la seule chose remarquable est la superbe source qui lui donne son nom.

Vous voyez, madame, par ce simple exposé, combien le site de Dribourg est piquant. Il n'y manque que de grands réservoirs d'eau; mais ce qui rend sa position d'ailleurs si belle, est positivement ce qui y interdit les amas d'eaux: c'est de ce point élevé que toutes les sources s'écoulent rapidement vers les lieux plus bas, et ce n'est que dans ces lieux bas que les eaux peuvent se rassembler, et se maintenir en lacs ou rivières. Il seroit donc déraisonnable de vouloir une rivière à Dribourg, où il ne peut point en exister. En revanche, il doit y pleuvoir souvent: les nuages errant dans l'atmosphère, et chassés par les vents parallélement à l'horizon, doivent être puissamment attirés par ces sommets tout voisins d'eux; aussi sont-ils souvent chargés de brouillards qui s'y accrochent et

s'y amoncellent; et c'est ainsi que s'alimentent les éternelles sources d'eaux vives qui en découlent.

L'histoire naturelle trouve ici beaucoup d'intérêt. C'est dans cette contrée raboteuse qui forme le flanc oriental de la montagne Teutoburgienne, que la nature a placé l'un des plus actifs laboratoires, où elle prépare à nos maux ces breuvages salutaires, travaillés avec soin dans les entrailles de la terre, et ensuite reportés vers la superficie. On en trouve à Pyrmont, à Meimberg, à Dribourg, à Schmechten, à Geismar. Toutes ces eaux sont froides, gazeuses, et acidules; le terrain d'où elles sortent est calcaire. Demandez, madame, à M d'O. ce que c'est que calcaire, et dites-lui que je voudrois de tout mon coeur qu'il fût près de moi, au risque d'être obligé dans nos promenades, de charger mes poches de pierres pour enrichir son cabinet. La source de Geismar, la plus foible de toutes, mérite à peine d'être comptée. Celle de Dribourg, au dire des chimistes, et à l'apparence même, est la plus forte et la plus efficace; ce qui me

fait prophétiser et conclure qu'un jour elle acquerra une très-grande célébrité; car enfin la base de tous les établissemens de ce genre est la qualité de leurs eaux.

La seule difficulté pour Dribourg est d'y arriver. Les chemins pour y aborder de toutes parts sont mauvais; on s'en tire avec les postillons du pays; mais n'est-il pas honteux pour notre nation que tant de provinces offrent encore à l'oeil des étrangers le même aspect sauvage et barbare qu'elles avoient sans doute du temps de nos ancêtres, les Cattes et les Cherusques? En vain, depuis Cassel jusqu'à Minden prussien, chercherez-vous dans tout ce pays-ci l'ombre d'une grande route. De Wesel, Dusseldorf, Cologne, et par conséquent de Bruxelles, de la Hollande et de la France, il n'est pas une seule communication praticable ouverte avec Hanovre, Hambourg, Berlin et tout le Nord. Cependant une bonne chaussée entre ces différens points seroit de la plus haute importance. Outre le bien immense qui en résulteroit en général, Dribourg y gagne-

roit tout; car il vous est facile de voir à l'inspection de la carte que ce lieu se trouve placé sur la plus courte ligne qui de Wesel, Lipstadt, Paderborn, puisse conduire à Berlin. Le roi, dans son comté de la Marck et ce qui lui appartient de la Westphalie, a déjà pratiqué suivant cette direction des morceaux de grandes routes; le duc de Brunswick, de son côté, travaille à un pareil ouvrage, déjà fort avancé, et qui viendra jusqu'au Weser, limite des états de ce prince, à la rencontre des chaussées prussiennes: mais ces utiles travaux sont interrompus et coupés par une large barrière de petits états, la plupart ecclésiastiques, qui ne veulent sur leur territoire nullement y contribuer.

Si un gouvernement actif, riche et puissant venoit animer l'industrie, établir des ateliers, ouvrir des canaux, construire de beaux chemins, la face des choses changeroit beaucoup dans ce pays-ci. Le voyageur surpris ne rencontreroit plus un simulacre de Sibérie tout près des plus florissantes contrées de l'Europe. Mais tant que des moines,

tant que de petites théocraties égoïstes et grapillardes se le partageront, on n'y verra jamais aucun effort dirigé vers le bien public. Chaque individu, chaque prince, avide de s'enrichir, d'enrichir sa famille, compte le reste pour rien, se soucie peu de la gloire de son règne, encore moins de celle d'un successeur qu'il ne connoît pas, et qui ne lui sera rien; la principauté est un bénéfice, un bail, que certaines familles possèdent tour-à-tour, et dont chacune tire le meilleur parti possible. L'apathie et l'ignorance se perpétuent ainsi. Je n'entends pas l'ignorance qui empêche les hommes de devenir diserts et raisonneurs; j'entends celle qui leur dérobe la connoissance de leurs premiers avantages, des facultés et des richesses de leur territoire, des sources d'aisance et de prospérité nationales; celle qui dépeuple les états, qui maintient des déserts, là où il devroit naître des millions de nos semblables. Il est peu de pays qui n'ayent leurs moyens de fertilisation ou d'enrichissement. Cette partie-ci de la Westphalie en offre

comme tous les autres; mais qui les mettra en oeuvre?

La réponse à cette question n'est point aisée, madame. Qui sait comment finira l'état de crise volcanique où est l'Europe depuis long-temps? Personne n'est content de ce qu'il a, personne n'est arrondi dans son coin, et tant que les grandes puissances auront autour d'elles quelque chose à désirer, elles s'agiteront sans cesse, elles travailleront sourdement, elles éclateront, et verseront bien du sang pour arriver tôt ou tard à leur but. C'est ce que voyoit Henri le grand, du haut du trône de France où il étoit placé. Il comprenoit que chacun ne seroit satisfait, et par conséquent paisible, que quand il auroit tout ce à quoi sa position, sa sureté méme le forçoit à prétendre. Ce prince éclairé vouloit donc faire sa part à chacun des puissans et dangereux concurrens qui troubloient, et qui depuis ont encore tant troublé le repos des peuples. Il lui importoit peu dans cette vaste opération, d'écraser, de dépouiller les petits; il ne lui importoit que d'assurer un système et un équilibre

des grands corps qui ne pourroient rien entreprendre l'un sur l'autre, et qui n'auroient eu rien à s'envier. C'étoit ainsi qu'il médi oit la tranquillite et le bonheur du genre humain; car telle étoit la base du projet de république européenne et de paix perpetuelle, qui meurissoit dans sa tête philanthropique, et dans celle du sage Sully. Henri reparoit en silence les plaies que les guerres civiles avoient faites à son propre état, amassoit des trésors, levoit des armées, agissoit dans les cabinets, et quand il eût vu le moment arrivé, il eût proposé, de concert avec quelques autres potentats, et appuyé d'une force à laquelle personne n'eût pu répliquer, ses projets conciliateurs. Le couteau d'un assassin enleva ce grand homme vingt années trop tôt à l'Europe entière. Eh bien, faisons-le revivre un instant; qu'il jette ses regards attentifs sur l'état des choses du nord au midi; qu'il examine avec soin où en est parvenue l'opinion, cette maîtresse lente, mais despotique des choses humaines; qu'il sonde les prétentions, les desseins cachés des cours; il reconnoîtroit

bientôt qu'aucune n'a la folie de viser à la monarchie universelle, qu'aucune ne le peut sans doute, mais qu'il reste à chacune un désir bien décidé d'atteindre certaines bornes necessaires: il verroit que les gouvernemens de prêtres ne sont plus de mise, qu'ils excitent au dessous le mécontentement, et au dessus la cupidité; il verroit enfin, comme le prophète arabe,

„.... l'Empire romain tombant de toutes parts,
„Ce grand corps ébranlé, dont les membres épars
„Languissent dispersés, sans honneur et sans vie *).

Voici donc, à ce que je m'imagine, quelle seroit l'esquisse de son nouveau plan. Il donneroit à la France cette frontière tant contestée, qui dans le dix-septième et le dix-huitième siècle a déjà coûté tant de sang, la rive gauche du Rhin. Le cours du Mein, depuis son embouchure jusqu'à sa source, avec les monts de la Thuringe et de la Bohème,

*) Voltaire, Mahomet, acte II. sc. 5.

lui serviroient pour couper en deux le vaste terrain de l'Allemagne, établir un roi du Nord à Berlin, un roi du Midi à Vienne *). Ainsi toute cette file d'états ecclésiastiques, Hildesheim, Corvey, Paderborn, Munster, les trois Electorats presqu'en entier, Fulde, etc. que Frédéric nommoit plaisamment la rue des prêtres, tomberoit en partage à la Prusse. La Hollande seroit le sujet d'un chapitre et d'une discussion particulière. La Russie, assez puissante, resteroit au point où elle en est venue. Le Turc, éclairé, discipliné, se maintiendroit avec honneur. L'Italie entière, réunie sous un souverain, siégeant à Naples,

*) Ceux qui ont pensé que la Maison d'Autriche avoit vu de bien mauvais oeil cette ligne de demarcation qui coupe en deux l'Empire, n'ont eu garde de penser que les deux cours fussent de concert sur cet objet. — On n'étoit pourtant pas fâché d'accoutumer une partie des états allemands à vivre sous la protection de la Prusse, et l'autre à suivre les bannieres de l'Autriche. La neutralité du Nord a été un prétexte plausible: qu'on se rappelle les actes de la diète de Grodno, et la protection de St Pétersbourg et de Berlin.

deux couronnes impériales *). Cet essai de vigueur littéraire, disoit un de ses critiques, est aussi innocent qu'une partie d'échecs. Mais convenez, que si cette vaste opération devoit nous assurer une assiette fixe, une paix qui dureroit quelques siècles, personne n'auroit le droit de se plaindre. Qu'on ne dise pas, que l'exécution du plan seroit impossible. Henri le grand comptoit bien sur la force pour ne trouver aucun obstacle. Quand trois cours réunies ont voulu paisiblement se partager la ci-devant Pologne, en ont-elles rencontré quelqu'un? Elles n'ont trouvé que des clabaudeurs impuissans, qui ont crié à la violence, à l'injustice, sans réfléchir à ce qu'ils disoient. Ne montrez pas ceci à Mr d O., si vous ne voulez pas me brouiller éternellement avec lui. C'est bien la plus honnête et la meilleure créature que je connoisse; mais il n'entend pas raison quand il s'agit de ce malheureux partage de la Pologne: c'est la seule

*) Dans son livre intitulé: Considérations sur la guerre actuelle des Turcs. 1788.

chose à quoi je connoisse le pouvoir de lui ôter son sang-froid; il s'échauffe, il s'emporte, et finit d'ordinaire par déraisonner. Et pourtant, en bonne foi, y a-t'il tant à crier? Le génie qui veille sur la grande famille humaine, ne doit-il pas au contraire remercier l'Etre des êtres de ce qu'une belle et riche contrée soit enfin délivrée de l'état de foiblesse, d'angoisse, d'impuissance, où la retenoit depuis long-temps un gouvernement fou, monstrueux et convulsif? Le beau malheur, qu'une noblesse inquiète et ignorante ne décide plus du sort de vingt provinces! le beau malheur que plusieurs millions de paysans, d'honnêtes cultivateurs, sortent de l'état de servage, et deviennent des hommes raisonnablement libres! car ils en viendront là par le partage. Mais la Pologne n'est plus! mais on a tué un corps politique! .... Mais voilà comme on est toujours dupe des mots; on n'a tué personne; tout existe sous d'autres noms et sous d'autres gouvernemens; et qu'importe le nom, pourvu qu'il existe heureux? Une fille qu'on marie change de nom et de

gouvernement; dit-on pour cela qu'elle est morte? De fille inutile au monde, elle devient mère féconde, heureuse épouse: voilà à-peu-près ce qui est arrivé à la Pologne. Elle a changé de gouvernement! .... Encore une fois, le grand mal! Elle a certes beaucoup à regretter le sien! vieille aristocratie vexatoire, où la barbarie féodale se développoit dans toute son atrocité; qui réunissoit à la fois les deux excès opposés de l'esclavage et de l'anarchie; gouvernement foible et oppressif, où l'autorité du chef étoit presque nulle, mais où cinq-cents mille maîtres régnoient en despotes sur des millions d'esclaves; un noble, pour une amende de trois ou quatre écus, pouvoit tuer un de ces nouveaux Ilotes. Voilà quelques-uns des traits du tableau qu'en a tracé l'un des plus grands rois qu'ait eus cette malheureuse Pologne *). Mais on lui a ôté jusqu'à son nom! .... Eh bien, au lieu de s'appeler Polonois, les habitans se nommeront Prussiens,

*) Stanislas, dans son Philosophe bienfaisant.

gens que l'on protégeoit; ils vont à leur tour devenir protecteurs, en s'incorporant à de grandes nations; je ne vois pas qu'ils ayent tant à regretter.

Et de combien de guerres, de combien de ravages cette Pologne n'a-t-elle pas été le sujet ou le prétexte? quelle élection de ses rois n'a pas été accompagnée d'orages intérieurs, ou de guerres entre les états voisins? C'étoit une pierre éternelle d'achoppement à la tranquillité de l'Europe. Le feu qu'allumoit une étincelle partie de là, embrasoit quelquefois tout notre hémisphère, comme il arriva à la mort d'Auguste II. Des partis opposés engageoient les nations voisines dans leurs querelles, introduisoient des troupes étrangères dans le coeur de leur patrie; les uns y appeloient les Saxons, ceux-ci les Moscovites, d'autres les Turcs. Les souverains dont les états pouvoient à chaque instant être troublés par les explosions de ce volcan, n'avoient-ils donc aucunes raisons, aucun droit, en cherchant à l'extirper? Ces grands pasteurs des nations, dont le premier devoir est de veiller à la tranquillité du

genre humain, doivent-ils être blâmés d'avoir éteint ce perpétuel foyer de discordes? Quel est le but d'une association civile? qu'est-ce qui la rend essentiellement respectable, et qui fait désirer le prolongement de son existence? C'est le bonheur qu'elle procure à ses membres, et le repos que sa conduite assure à ses voisins. Or ces deux conditions essentielles manquoient à la Pologne; et il me semble qu'il étoit assez légitime pour ceux qui y étoient les premiers intéressés, d'y porter enfin remède par le moyen le plus efficace et le plus infaillible. Les états de l'Europe ne sont point des îles séparées par de vastes mers; leur contiguité leur assure le droit réciproque de se surveiller, et ôte tout regret d'en voir un se dissoudre et se fondre dans les autres, quand il nuisoit à leur tranquillité commune.

Mais, dit M. d'O. et tous ceux qui soutiennent la même thèse, on ne peut disconvenir que les trois puissances co-partageantes n'ayent pris ce qui ne leur appartenoit pas. Je crois que ce qui précède, ma-

Lorsque des députés polonais se présentèrent devant le roi de Prusse, pour lui annoncer leur entrée, voici dans quels termes ils prononcèrent leur discours :

« Sire, la Pologne, cette nation si fière, si belliqueuse, si généreuse, si chevaleresque, si digne de vivre, si digne de commander aux peuples slaves, la Pologne, dis-je, vient se jeter aux pieds de votre majesté, et implorer sa clémence. »

Ces députés, qui avoient été envoyés par les confédérés de Bar, ne savoient-ils pas que la Pologne, en 1772, avoit été démembrée par les puissances voisines, et que la Prusse avoit eu pour sa part la Prusse polonaise ?

1803. — 1804.

– Lorsque des députés polonais se présentèrent à Berlin, le 19 nov. 1806, devant l'Empereur Napoléon, pour lui demander qu'il proclamât l'indépendance de leur nation, il leur répondit entre autres : " Jusqu'à cette heure, " l'Europe leur avait reproché d'avoir " souvent sacrifié, dans des dissentions " civiles, les intérêts de leur patrie ; " qu'ils pouvaient maintenant prouver " qu'ils étaient corrigés par l'expérience " des longs malheurs dont ils ont " été les victimes. "

– Moniteur, du 30 nov. 1806. N° 334.

dame, répond déjà indirectement à ceci. D'ailleurs, appartenir est un mot encore assez mal défini, et sur lequel peuvent rouler bien des abstractions. Un homme est au monde, il doit y vivre et s'y soutenir; voilà le plus irréfragable des droits; mais quand une fois il a de quoi se nourrir, se vêtir et se mettre à l'abri de la pluie, je ne sais plus trop où sont pour lui les vraies bornes de l'appartenance. C'est encore bien pis en fait de gouvernemens. La Genèse nous révèle que Dieu a dit aux eaux de la mer: voilà vos bornes, vous ne les passerez pas. Mais où le doigt de Dieu a-t-il fixé les limites de la Prusse ou de l'Autriche? Les états, leurs frontières ne sont point de création divine: ouvrez les fastes de l'histoire; la même contrée a changé vingt fois de maîtres et de domination. Les premiers hommes qui ont occupé un terrain, qui y ont établi une sorte de police et de société civile, en ont été, sans doute, les plus légitimes propriétaires: mais la [illegible] de ceux-là est perdue, et tout ce que nous

connoissons depuis eux a été injustice et rapine.

Quelques bandits, par exemple, viennent s'établir sur la rive d'un petit fleuve d'Italie. Ils dérobent d'abord aux peuples voisins leurs filles, puis leurs troupeaux, leurs villes, leurs terres. A force d'iniquités, ils commencent à être regardés comme d'honnêtes gens, et comme un corps de nation avec qui l'on peut traiter. Ils chassent leurs rois, deviennent plus forts, massacrent une partie des peuples de l'Italie, s'en associent quelques-uns, en asservissent d'autres, portent leurs armes insatiables en Afrique, en Asie, en Gaule, soumettent tout par la force, et la République romaine qui faisoit trembler toute la terre de son temps, fait encore au nôtre l'admiration de tous les esprits. Il n'en est guères de ceux qui crient au voleur quand il est question de la Pologne, qui ne s'extasient à la lecture de Tite-Live ou de Laurent Echard, et qui ne prononcent avec respect le nom romain . .

. . . . . .

(Ici l'on a cru devoir supprimer un morceau où l'auteur, pour appuyer son opinion, passoit rapidement en revue l'origine et les progrès des premières monarchies de l'Europe.)

. . . . Cependant ce nouveau corps de nation (la prussienne) forme une unité politique, reconnue, respectée par toutes les autres nations; et depuis les rives de la Meuse et du Rhin jusqu'aux bords de la Baltique, une foule de peuples divers qui jadis se sont nommés Chérusques, Sarmates, Saxons, Cattes, etc. qui depuis avoient eu les noms de Poméraniens, Brandebourgeois, Magdebourgeois, Westphaliens, etc. qui avoient eu dans différens temps leur gouvernement et leur existence isolés, portent tous aujourd'hui avec un égal orgueil le nom commun de Prussiens, et obéissent avec un égal plaisir à un nouveau gouvernement. Il en sera de même des bons Polonois, réunis, comme tant d'autres, à la masse des états prussiens. Ceux que leur position a destinés pour faire corps avec l'Autriche, deviendront à leur tour d'excellens Autrichiens. Nous avons l'exemple de la

Livonie, de l'Esthonie, de l'Ingrie, et d'autres provinces aujourd'hui fières d'être russes, et que nos pères ont vues suédoises. Est-il de François plus zélés, plus amis de leur patrie, que les Alsaciens, les Lorrains, les Flamands? Ce sont cependant des acquisitions toutes semblables à celles que trois puissances viennent de faire en Pologne. La seule différence, c'est que les unes ont coûté beaucoup de sang versé dans de longues guerres, et que les autres en Pologne n'ont presque coûté que la signature d'un traité.

Mais sera-ce donc le plus ou le moins de sang répandu qui légitimera les agrandissemens et les réunions? Quoi? personne ne s'avise de crier, quand après une guerre meurtrière le vainqueur garde quelques villages; et l'on criera du paisible partage de la Pologne? Est-ce donc l'étendue de l'objet qui change la nature de l'acte, et est-il plus criminel aux yeux de nos rigoureux politiques de voler un écu, que de voler cent louis?

provinces

Et qu'on n'allégue pas les traités de paix et de cession qui ont l'air de légi-

timer les conquêtes! Il ne faut pas être grand diplomate pour se bien convaincre, que toutes les fois qu'une partie contractante a été lézée dans le traité, et qu'elle a cédé une partie de son territoire, ce n'a jamais été que le produit de la force d'un côté, de l'impuissance de l'autre.

Mais on regrette, peut-être, qu'une pareille opération n'ait pas été précédée de quinze ou vingt campagnes sanglantes, de cent batailles, de soixante sièges? Je vous jure, madame, que telle est l'inconséquence de bien des gens, qu'ils trouveroient le partage de la Pologne tout pardonnable, s'il eût été amené par tant de maux. S'il se fût effectué il y a cinq ou six-cents ans, ils n'y penseroient même pas, et trouveroient au contraire fort mauvais qu'on démembrât la Prusse, si on vouloit à son tour lui reprendre ce qu'elle auroit autrefois enlevé à la Pologne; comme si la distance des temps avoit pu rendre juste ce qui étoit injuste dans le principe!

Tous les peuples cependant, et tous les gouvernemens d'aujourd'hui (j'en ex-

cepte seulement celui des enfans de Penn dans l'Amérique septentrionale) sont établis et assis où ils sont, par conquête et par violence. Et que ce mot de conquête n'effarouche point l'esprit: l'histoire offre cent exemples de peuples conquis, lesquels ont trouvé beaucoup d'avantages à l'être; on pourra y ajouter celui des Polonois. L'humanité gagne bien plus qu'elle ne perd à de telles conquêtes. Ce qu'il y a de vraiment étrange, c'est que presque tous les gens qui s'apitoyent ainsi sur le sort des pauvres Polonois, sont ordinairement ceux qui dans le secret de leurs coeurs font les voeux les plus ardens pour que les François conservent et réunissent à leur territoire celui des Belges. On remarque là manifestement l'aveugle esprit de parti, qui condamne d'un côté ce qu'il approuve de l'autre. Et qui donc sont eux-mêmes ces François, qui ne cèderoient pas la moindre portion de leur territoire indivisible? Une horde de brigands étrangers, sortis il y a quinze siècles de je ne sais quel coin du nord, et qui sont venus bannir le nom et le gouvernement

romain d'un beau pays où il étoit établi depuis long-temps; d'où les Romains avoient chassé auparavant le nom et le gouvernement des Gaulois, lesquels en avoient chassé auparavant le nom et le gouvernement celtique; et ainsi de suite dans la nuit des siècles. Il ne seroit donc sur la terre rien de fixe ni d'assuré, si l'on vouloit peser tout au poids de la stricte et métaphysique équité. Accoutumons-nous à voir, sans en murmurer, et comme une nécessité absolue, ces mutations, ces acquisitions, ces démembremens. Tous nos états modernes, tous nos corps politiques, aujourd'hui existans, n'ont pas d'autre origine, ne reposent pas sur d'autres bases:

„De ces trônes si saints la moitié n'est fondée
„Que sur la foi promise et rarement gardée *).

Si l'on vouloit scruter tout, pénétrer jusques dans le fond des choses avec la rigueur inflexible d'un droit qui ne souffriroit aucune injustice, il faudroit détruire et bouleverser tout ce qui existe, car

*) Racine, Bajazet.

tout est fondé sur l'injustice: c'est l'injustice passée en droit qui assure toutes les propriétés, toutes les distinctions sociales. Pourquoi, enfans d'un même père, paîtris d'un même limon, le pauvre va-t-il périr de misère à côté du riche qui regorge de biens superflus? Est-ce la justice qui le veut ainsi? Non, sans doute: c'est la nécessité impérieuse qui ordonne de maintenir cette injustice évi-'ente, pour assurer un ordre stable à la société, pour prévenir le cahos qui résulteroit d'une justice exacte, laquelle ne peut cadrer avec l'imperfection des choses humaines. Si, par fraude ou par violence, j'ai ravi le bien de mon voisin, et qu'il m'en laisse possesseur pendant trente années, sans réclamer publiquement contre moi, son bien m'appartient à la face de l'univers et de tous les tribunaux: on aura beau réclamer, prouver mon crime, prouver la spoliation inique de mon voisin, je serai déclaré et maintenu légitime propriétaire. On a appelé cette iniquité le droit de prescription.

Sans la prescription on se feroit des procès qui remonteroient au déluge;

sans l'hérédité, et quelques autres droits d'une injustice vraiment radicale, nos sociétés ne pourroient subsister telles qu'elles sont. Il seroit aisé de démontrer à nos purs enthousiastes, qu'ils ne possèdent pas leurs riches domaines à un meilleur titre que le gouvernement prussien ne possède maintenant la Mazovie; et que s'ils s'obstinent à infirmer le droit des trois cours sur la Pologne, on les amènera de conséquences en conséquences, à dépouiller tous les propriétaires et tous les peuples de l'Europe, et à revenir jusqu'au point de justice rigoureuse, où chaque homme, doué d'une portion de biens égale à tous les autres, seroit l'unique maître de sa personne et de sa liberté: chose qui seroit très-bonne et très-juste, si elle étoit praticable; mais qui est absurde et injuste, uniquement parce qu'elle est impossible. C'est la chimère des Jacobins, qui ayant posé des principes de rigueur, raisonnent plus conséquemment que tous les autres.

Ne crions donc point quand nous voyons un état foible incorporé dans un grand, et soumis à son gouvernement.

Il y a moins de mal réel à cela, qu'à voir un couple de pauvres gens réduits à l'aumône; qu'à voir un innocent périr sur un échafaud; qu'à voir deux armées de cent mille hommes se ruer sacrer à coups de sabre et à coups de canon, pour des affaires qu'ils n'entendent pas. Peut-être vaudroit-il mieux si la surface de la terre pouvoit être toute couverte de petites républiques, de villes libres impériales; mais enfin cela n'est point praticable, et il n'y faut point songer. Bannissons l'être souverain, protecteur des empires et des peuples, lorsque dans ces grandes mutations d'états la race humaine gagne quelque peu en somme totale de bonheur, lorsque les gouvernemens sages et réglés s'etendent aux dépens des gouvernemens vicieux et desordonnés. Le genre humain doit chanter un Te deum pour l'extinction de celui de la Pologne, et rester bien convaincu de la profondeur et de la vérité de cette maxime d'un jurisconsulte, savoir, que la justice poussée à l'excès, deviendroit l'excessive injustice *).

*) Summum jus, summa injuria.

Lettre XII.

Le sommet du Knochen — Spectacle magnifique qui se découvre de là — Champ de bataille de Herman — Drame de Klopstock — Défaite de Varus — Celle des Saxons par Charlemagne.

Les petits oiseaux ne sont point revenus dans le vallon, madame; il ne m'y reste plus rien à faire. Je m'avance vers le bois, et vers la montagne qu'il tapisse, et qu'il faut se résoudre à grimper. Telle qu'une barrière continue, elle ne m'offre aucune porte, aucune issue, par où je puisse gagner l'autre revers. Je suis au pied de la chaîne des sommets Teutoburgiens, de cette longue épine dorsale dont le Knochen est une ver-

tèbre. Le sentier se prolongeant, tourne à droite, traverse le torrent sous une voûte de coudriers, entre dans la forêt, qu'il perce d'abord vers l'ouest pendant quelques centaines de pas, puis tournant tout-à-coup vers le nord, grimpe un revers escarpé, pénible à gravir; la bonne nature qui semble l'avoir prévu, aussi attentive que nos dessinateurs de jardins anglois, a préparé sur ce penchant des siéges commodes, en courbant près de terre le tronc de quelques beaux arbres, dont la tige, en se relevant, forme à ces siéges un dossier. Puisse la cognée destructive les respecter à jamais!

Lorsque l'on est parvenu au haut de cette roide montée, le bois s'éclaircit, puis cesse bientôt entièrement: alors, reprenant la direction de l'ouest, on aborde une vaste calotte sphérique, dépouillée d'arbres, et recouverte seulement d'un épais et élastique tapis de mousse, de lichens, de mirtilles et de bruyères. Il faut gagner le point le plus élevé de ce plateau renflé, et alors vous êtes sur le sommet du Knochen.

Livrez-vous au saisissement et à la

surprise que produit le magnifique spectacle qui frappe-là vos regards. Ils se perdent de tous côtes dans un majestueux lointain, et embrassent tout l'horizon. C'est d'abord un tableau immense et confus de montagnes pareilles aux vagues de la mer, de plaines, de forêts dentelées, de rivières, de villes, de villages. Plus d'intermediaire entre le ciel et vous. Vous ne voyez plus au dessus de votre tête que le soleil étincelant dans l'écliptique. Seulement les bois sombres qui couvrent devant et derrière vous les sommets voisins, vous rappellent que vous êtes encore sur la terre. Le rocher d'Ibourg paroît sous vos pieds. Placez-vous en face du midi, et écoutez les eaux qui murmurent à votre gauche: elles coulent dans le Wéser; celles qui jaillissent à votre droite vont grossir le Rhin; vous êtes au point de séparation du bassin de ces deux fleuves. Le pays montueux qui s'étend vers le Weser, vous dérobe la vue du fleuve; mais vous voyez au de-là jusqu'aux montagnes du Harz, qui se grouppent autour du terrible Brocken; premier pays d'Europe

digne de l'attention du métallurgiste, et qui est éloigné d'ici de plus de 25 lieues. Plus au sud, vous apercevez les côteaux de la Fulde, et ceux qui environnent cette ville célèbre des Hessois, où de mémorables réglemens viennent de proscrire les chapeaux ronds et les longues culottes *). Vous voyez se dessiner dans les airs cette haute pyramide qui termine le Weissenstein, monument énorme, durable, et vraiment digne des Romains, si quelque but d'utilité publique n'étoit le premier mérite de cette sorte d'ouvrages: mais cette masse inutile étonne d'abord, et n'attire ensuite que le mépris de l'observateur. Au nord, la vue s'enfonce dans le cours du Wéser, vers Nienburg, Minden et Brème. Reportant les regards vers le nord-ouest et l'ouest, rien ne se présente pour les arrêter. Leur foiblesse seule, l'atmosphère qui dans une grande

*) Molière a cru rire, quand il a cité Hippocrate dans son chapitre des chapeaux; la postérité pourra citer sérieusement le chapitre des chapeaux dans la législation d'un prince moderne.

profondeur se condense et s'obscurcit, en circonscrivent la carrière. La croupe des montagnes cache Paderborn; mais bien au de-là, Lipsprinck, Osnabruck, Munster, Lipstadt, Hamm, Wésel, la rive si disputée du Rhin, les frontières de la Hollande, peuvent être facilement aperçues à l'aide d'une lunette. Sans doute même on découvriroit la Frise, la Hollande, le Zuyder-zée et la Mer du nord, si la courbure de la terre ne les déroboit point aux regards.

Du sommet où je suis, toute la vaste contrée à l'ouest ne m'oppose pas une seule montagne, un seul obstacle; elle ne forme réellement qu'un grand talus depuis ce sommet jusqu'aux bords de l'Océan, sur lequel sont dessinés le cercle de Westphalie, une partie du Brabant et les Provinces-unies. Le cours marécageux et paisible de la Lippe, depuis sa source que j'ai sous les yeux, jusqu'à son embouchure dans le Rhin, se prolonge dans une ligne presque droite sur cette plaine inclinée. Il est des sommets plus élevés que les monts Teutoburgiens, mais il en est peu à qui une

aussi heureuse position fournisse de tels développemens. Demandez, madame, à monsieur d'O. jusqu'où le rayon visuel peut s'étendre à raison de la convexité du globe. Il vous dira cela à un pouce près. J'estime la hauteur du Knochen, au dessus du terrain de Dribourg, de six-cents pieds environ; je ne puis estimer quelle elle est au dessus du niveau ordinaire des eaux; mais tout me fait croire que ce point est très-élevé, puisque de là coulent tant de ruisseaux à droite et à gauche, avec une pente très-rapide; aussi le Koetterberg, montagne près de la rive du Wéser, et qui a huit-cents pieds au dessus des eaux de ce fleuve, paroît-il fort rabaissé au dessous du sommet du Knochen, parce que le terrain où celui-ci a ses racines, est déjà lui-méme fort surhaussé.

Après avoir long-temps promené ma vue avec admiration sur ce que je voyois, mon esprit se reportant dans les siècles passés, m'a fait voir tant de champs, aujourd'hui paisibles, couverts de soldats, d'escadrons, et changés en scènes de carnage. C'est là, au pied de la montagne

Teutoburgienne, que Herman, le héros et le libérateur de l'antique Germanie, a surpris et taillé en pièces l'armée romaine, conduite par l'imprudent Varus. C'est en vain qu'on voudroit placer ailleurs ce fameux champ de bataille. Les historiens sont trop précis; Tacite, Florus, Vellejus, qu'on soupçonne avoir échappé à cette sanglante défaite, en fixent le lieu vers les sources de la Lippe et de l'Amasis, aux confins du pays des Bructères. Ce sont eux, avec les Chérusques, les Sicambres, les Marses, les Cattes, les Suèves, qui composoient la formidable armée de Herman, et c'est le pays de tous ces peuples que j'ai sous les yeux. Des armes romaines, des médailles, des ossemens trouvés en foule dans cet endroit, ne laissent aucun doute. Chaque pas en fait retrouver des traces. Ici c'est le champ des Romains, Feldrom; le bois de Varus, Varenholtz; ailleurs le champ de la victoire, Wienfeld; un ruisseau qui le traverse est le Rodenbach, le ruisseau rouge, le ruisseau de sang; un second le Kno-

belliqueuses centaines *) des Marses ou des Sicambres. Là vingt mille Romains ont péri sous le glaive de nos ancêtres. Je n'ai pu m'empêcher que cette pensée ne me rappelât le drame patriotique et singulier, où notre vieux Klopstock nous a donné une si vive image de la bataille de Herman **). Je crois être sur le rocher d'où, spectateurs du combat, les druides, les vieillards, les enfans, les femmes adressoient des voeux au ciel, encourageoient les guerriers, d'où ils portoient des secours aux blessés, des rafraîchissemens aux vainqueurs. Un autel rustique est dressé à Wodan ***). Les vieillards parlent de leurs exploits passés, les enfans de ceux qu'ils feront, et tous brûlent d'aller partager ceux de cette journée. On traite des intérêts de l'état;

*) Chaque village fournissoit cent guerriers. Ces troupes se nommoient Hunderte, centaines.

**) Hermans Schlacht, ein Bardiet für die Schaubühne.

***) Le dieu de la guerre, le Mars de ces peuples.

on parle des héros qui défendent la patrie, des traitres qui suivent la fortune des Romains; on apporte incessamment des nouvelles de ce qui se passe dans la vallée; la joie, la crainte, l'espérance se succèdent tour-à-tour, produisent des situations variées, donnent lieu à divers hymnes que chantent les différens choeurs. Enfin les légions plient; elles sont écrasées; le succès n'est plus douteux; le combat n'est plus qu'un massacre; Herman et les Germains triomphent. Les Bardes saisissent leurs harpes grossières, et entonnent le chant de la victoire. Ecoutez-les, madame; c'est l'antique tout pur:

Ils cessent, les combats sanglans!
Sous nos efforts vainqueurs notre ennemi succombe.
Voilà ces légions, ces tribuns menaçans!
L'affreux silence de la tombe
Succède à leurs cris insolens!

Sur son char élevé, Wodan nous abandonne:
Il retourne dans Walhalla *).

*) L'Élysée de ces peuples.

Comme l'écho des nuits son bouclier résonne,
Et de la lune il a l'éclat.

Suivez la course rapide
Du char guerrier de Wodan,
Ames de nos héros, qui versâtes ce sang
Dont la terre est encore humide!

Suivez-le en Walhalla, sous les bosquets sacrés
Où cent bardes chantent sa gloire:
Au murmure des eaux, dans ces bois révérés,
Comme nous, chantez la victoire!

Dieu des combats, sur ton char foudroyant,
Vois le Romain couché dans la vallée!
Sur ton vieux bouclier repose-toi, Wodan!
L'ennemi dort dans la vallée.

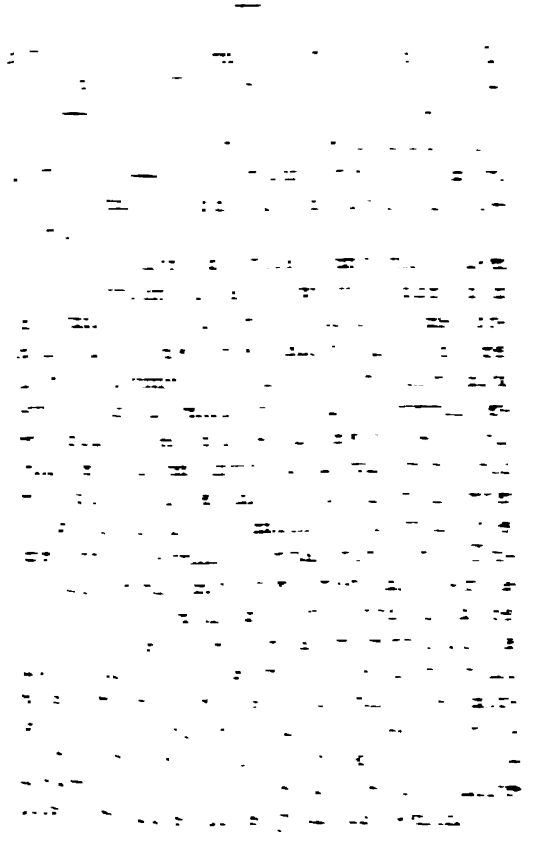
O terrible Wodan!
Les tribuns orgueilleux sont là dans la vallée.
O terrible Wodan!
Les légats orgueilleux sont là dans la vallée.

O Wodan, terrible Wodan!
Leur chef est là dans la vallée.
Wodan, Wodan! ô terrible Wodan! . . .
Viens Auguste! . . . . Varus t'attend dans la vallée!

Herman paroît: tous les yeux, tous les coeurs se tournent vers lui; son armure

barbare est couverte de sang et de poussière; il brandit sa terrible lance; ses yeux étincellent encore; de longues moustaches pointues tombent de sa lèvre sur sa poitrine; ses cheveux de couleur d'or sont renoués sur le haut de sa tête par un lien d'écorce. Il nomme, il demande ses frères d'armes. — Où est Hawart? — Il est mort! — Où est Geltar? — Il est mort! — Le héros soupire, et donne à d'autres ses ordres. . . . . Mais je vois sa bien-aimée, sa Thusnelda, qui dans ce moment attire à peine ses regards, et qui se jette à ses pieds, qui embrasse ses genoux triomphans. — Lève-toi, noble épouse de ma jeunesse. . . . . Oui, je vis, ma Thusnelda. . . . Je ne t'ai jamais tant aimée. . . . . Relève-toi, princesse libre de la Germanie! — Un autre objet de son amour manque aux regards inquiets du héros: son père, le vieux Siegmar, ne paroît point. Il le croit blessé; il s'informe au chef des druides, qui lui répond par des larmes. — Tu pleures, Brennon! Je ne te vis jamais pleurer! Je veux courir! . . . Il est mort! . . .

(Il découvre en effet le corps sans vie, et se précipite dessus) — Ah, mon père! .... O Wodan, tu m'as donné trop de joie! .... Mais cette douleur! .... c'est la blessure de la mort! .... ah, mon père! .... ah, mon père Siegmar! .... Il s'emporte; il veut savoir qui a tué son père, si personne n'étoit là pour le défendre; si celui qui a porté la coup mortel, en a été puni. Il accuse, il injurie tous ceux qui suivoient son père. La douleur a brisé son fier courage; l'amour filial l'a vaincu; et celui qu'aucun péril n'avoit su troubler, devient pour un moment le plus foible des hommes. Deux Romains prisonniers sont là. — Qu'on les chasse! s'écrie Herman. Ils ne doivent point voir mon père mort! Mais qu'un instant après il redevient grand, lorsqu'il tend la main à ceux qu'il a outragés, lorsqu'il refuse à sa mère, à l'épouse de Siegmar, qui le lui demande avec emportement, d'immoler les Romains prisonniers sur le bûcher de son père. Qu'on aime à retrouver un coeur humain dans ce vainqueur



Herman, le Dumouriez de son pays, appelé par les historiens de Rome le libérateur de l'Allemagne, étoit fils de Siegmar, ou Ségimer, prince des Chérusques. L'orgueil du sang, ni la richesse inconnue à ces peuples, ne désignoient point leurs princes; l'honneur de les commander étoit déféré à celui qui s'en étoit toujours montré le plus digne, à ce qui dit Tacite. Ségimer étoit donc un homme vertueux, et un intrépide guerrier. Son fils alla faire ses premières armes sous les Romains dans la guerre d'Illyrie; là il reçut d'eux les leçons qui devoient un jour devenir si funestes à ses maîtres. Son jeune frère Flavius l'y suivit, et resta depuis fidellement attaché aux Romains. Herman, estimé par un peuple qui se connoissoit en bravoure, reçut du sénat non seulement le titre de citoyen romain, si glorieux alors pour un barbare, mais fut même élevé au rang de chevalier. C'est là que son nom mal-sonnant à des oreilles méridionales, se changea en celui d'Herminius, ou Arminius, par lequel il est désigné chez les historiens romains. Quel-

marches d'armée; elle le suivoit dans les camps, dans les batailles; lui portoit de quoi étancher sa soif, ou bander ses blessures.

Les Romains, dont les Alpes n'avoient pu contenir l'inquiète ambition, et qui déjà avoient asservi la Gaule, franchirent aussi le Rhin, et soumirent les peuples de Germanie, voisins de ce fleuve. Drusus avoit pénétré jusqu'à l'embouchure de l'Elbe; là, saisi de joie et d'admiration, il s'étoit arrêté long-temps à contempler l'Océan septentrional, qui se découvroit à ses regards. Tel avoit été le plaisir et la surprise d'Alexandre, à la vue de la mer des Indes. Un prodige, dit-on, arrêta Drusus prêt à passer l'Elbe; il se contenta d'y bâtir des forteresses, aussi bien que sur les bords du Wéser et du Rhin. Il établit sur la Lippe le célebre retranchement d'Aliso, aujourd'hui Elsen, dont on montre les traces près de Neu-haus, château à une lieue de Paderborn, et résidence de l'évêque. Cet Aliso étoit comme le quartier-général des armées romaines d'outre-Rhin.

Après la mort de Drusus, Auguste

envoya pour le remplacer Quintilius Varus, qui sortoit du gouvernement de Syrie; homme que l'histoire nous peint d'un esprit assez doux, de moeurs tranquilles, plus propre aux affaires du cabinet qu'à la discipline des camps; mais d'une avarice insatiable. Il étoit entré pauvre dans la Syrie riche; il sortit riche de la Syrie pauvre, dit un écrivain de son temps *). Ce nouveau gouverneur crut pouvoir traiter les Germains pauvres et fiers, comme il avoit traité les Syriens énervés dans le luxe. Il les accabla d'impôts; ses agens vexèrent de tous côtés; d'infames extorsions révoltèrent les esprits, et enfin, ce qu'amène toujours l'abus exagéré de la puissance, l'indignation devint générale; elle donna aux Allemands la soif de la vengeance: elle fit plus encore; elle leur inspira de la ruse. Il étoit difficile à des gens non rassemblés, d'attaquer sans aucun plan un général romain à la tête de huit légions. Il falloit d'abord l'en-

*) Vellejus Paterc. hist. l. 2

dormir dans une profonde confiance. Des querelles feintes entre les Germains se portoient tous les jours devant le tribunal de Varus; on plaidoit devant lui, on admiroit sa justice, on se soumettoit à ses arrêts, et le préfet se crut bientôt, et se conduisit comme s'il eût été au milieu du forum.

Les troupes allemandes qui servoient comme auxiliaires à l'armée romaine, affectèrent la plus entière soumission: le complot se tramoit dans le silence: Herman en étoit l'ame, avec quelques autres chefs, parmi lesquels on nomme un Sigimer, autre que le père d'Herman, et qu'on croit l'oncle de sa femme, frère par conséquent du vieux Ségeste, ce fidelle allié de Rome. On fit d'abord soulever les peuples les plus éloignés, pour écarter tout soupçon, et pour obliger le général romain à disséminer ses forces. Herman et ses amis vivoient au camp de Varus dans son intimité; ils étoient admis à son conseil; admis dans sa tente, assis à sa table. Connoissant mieux le local, ils étoient consultés sans cesse par l'imprudent Varus: tantôt c'étoit

une légion qu'il falloit envoyer au loin pour étouffer un soulèvement, tantôt quelques cohortes qui devoient protéger le pays contre des bandes de voleurs, tantôt la garnison d'une forteresse qu'il falloit augmenter: enfin le corps de l'armée se trouva réduit à trois légions, quelques cohortes et les perfides auxiliaires.

L'insurrection devenant plus générale, et s'approchant du centre, Herman et les autres conseillèrent à Varus de ne point attendre les rebelles, mais de marcher à eux, comptant bien trouver pendant la route une occasion favorable à leurs desseins; ils vouloient aussi par ce moyen se rapprocher des révoltés, pour s'y mieux réunir. On dit que le fidelle Ségeste, soupçonnant les projets de ses compatriotes, en avertit Varus; mais le sort étoit jeté; l'armée s'ébranla; le général, plein d'une aveugle sécurité, n'y faisoit observer aucun ordre. La mauvaise saison approchoit; des pluies abondantes trempèrent le terrain, déjà marécageux de sa nature. La marche des bagages, des vivres, de la cavalerie, devint pénible et embarrassée; le fantassin, em-

ployé à ouvrir des routes dans un pays sauvage et couvert de forêts, à combler de fascines toutes les fondrières, harassé de fatigue, glissant à chaque pas, arrêté par les racines et les ronces, étoit presque hors d'état de combattre. C'est dans cet état que l'armée romaine arriva dans des gorges et des défilés, où elle entra sans défiance, comme sans précaution.

Le piége étoit affreux; les hauteurs étoient occupées. Des cris horribles font retentir la vallée dans tout son contour; Herman et les siens lèvent le masque; des nuées de barbares fondent sur les légions; les Romains assaillis de toutes parts, s'étonnent, se resserrent, et font des prodiges de valeur. La première journée n'est point décisive; ce qui est resté des légions s'est fait jour l'épée à la main, et a gagné les plaines qui s'étendent vers la Lippe; mais la nuit et le jour suivant ont amené aux Germains de nouvelles bandes; ils attaquent les Romains avec furie, et ce jour-là encore les Romains qui se défendent, se soutiennent, percent la foule de leurs ennemis, et se rapprochent des retranchemens

d'Aliso; enfin le troisième jour, les Allemands qui se renforcent sans cesse, enveloppent le triste débris de l'armée romaine, et le taillent en pièces. Trois aigles, enseignes des légions, ornent le trophée des vainqueurs. C'est de là, selon quelques-uns, que vient l'aigle germanique. Il n'échappa de cette effroyable boucherie que quelques cohortes conduites par Asprenas, neveu et lieutenant de Varus.

Quant à cet infortuné chef, déjà couvert de blessures, rempli de honte et de désespoir, ayant fait tout ce qu'il pouvoit faire pour réparer sa faute, il se perça de son épée, plutôt que de tomber entre les mains de l'ennemi: plusieurs officiers imitèrent leur général. Ainsi périt Varus, qui sut mieux mourir que se préserver des embûches, dit un historien de sa nation. Rejeton d'une illustre et malheureuse famille; ainsi étoient morts de leurs propres mains son père à la bataille de Philippes, et son aïeul à celle de Pharsale; ainsi étoit mort Paul Emile, vaincu à Cannes, par l'imprudente témérité d'un

autre Varus, ou Varron. Cette sanglante défaite fut accompagnée de cruautés, mal justifiées, peut-être, par les vexations des Romains. La rage des vainqueurs s'exerça jusques sur les cadavres; on les mutiloit; on piquoit à celui-ci les yeux; on coupoit les mains à celui-là; un soldat, rencontrant sur le champ de bataille le corps d'un orateur, lui arracha la langue, et la serrant dans sa main: Cesseras-tu enfin de siffler, vipère? s'écria t-il à plusieurs reprises. Enfin, nos bons aïeux firent alors tout ce qu'il falloit pour bien justifier le nom de barbares qu'on leur donnoit à Rome. Le corps de Varus fut retrouvé; on en sépara la tête, qu'un Marobodus, roi des Boïens, fit parvenir jusqu'à Auguste. A ce fatal présent, à cette nouvelle foudroyante, la consternation se répandit dans Rome; l'empereur déchira ses vêtemens, en fut inconsolable jusqu'à sa mort, qui arriva quatre ans après cet événement, et on l'entendit souvent s'écrier avec larmes: Quintilius Varus, rends-moi mes légions! — Herman s'occupa sur le champ à détruire

affaire que celles qu'ont données les Romains. Nos aïeux, à ce que dit Tacite, étoient plus curieux de bien faire, que de bien dire. Ils n'écrivoient point d'annales. Ce même Tacite vante la candeur et la bonne foi des Allemands; mais on sait que ce philosophe historien fit son livre des moeurs des Germains, comme une espèce d'Utopie, pour faire rougir ses compatriotes par un contraste tranchant; et qu'il eut plus envie de dénigrer les moeurs de Rome, que de relever celles des Germains; chaque trait de louange dans ce livre est vraiment une satyre.

Revenons sur ma montagne, madame; je vois de là bien des champs de carnage. Germanicus, Tibère, y sont venus venger Varus. Que d'armées, de tumultes, de marches, de combats, d'incendies, de désolations! En déroulant les siècles, on ne voit que guerres et que calamités; Charlemagne avec ses Francs, paroît d'un côté sur la scène; de l'autre, les têtus Saxons qui ne veulent point être baptisés. Après bien du sang versé je vois enfin les célèbres plaines de Sintfeld

Lettre XIII.

Le Bullerborn — Ses phénomènes et son histoire — Fontaines rendues célèbres par des poëtes — Ode d'Horace sur celle de Blanduse — Ode et sonnet de Pétrarque sur Vaucluse.

Après une heure entière de contemplation, écoulée comme une minute sur le sommet du Knochen, je redescendis vers l'orient, et me retrouvai bientôt au milieu des clairs chênes. Là, d'après l'indication de ma carte, je suivis un chemin qui se présentoit à ~~droite~~ gauche, et que je jugeai devoir mener au village d'Altenbeck (distant d'une petite demi-lieue de cet endroit) et à la fontaine résonnante, appelé Bullerborn dans l'idiome du pays. Je ne me trompois pas.

où se vide cette grande querelle, où Witikind et les siens sont forcés à faire leur salut. Mais détournons les yeux, madame, de tant d'affligeans tableaux. Ne peut-on les porter sur nul endroit de la terre, qu'on n'y trouve quelques traces des fureurs de notre espèce? Descendons d'ici; allons au Bullerborn; c'est, dit-on, un lieu fort riant, fait pour les amours; j'y serai dans mon centre. J'aimerois mieux voir la montagne où Diane venoit s'humaniser avec Endymion, que celle où l'on auroit tué cent mille hommes en bataille rangée.

Lettre XIII.

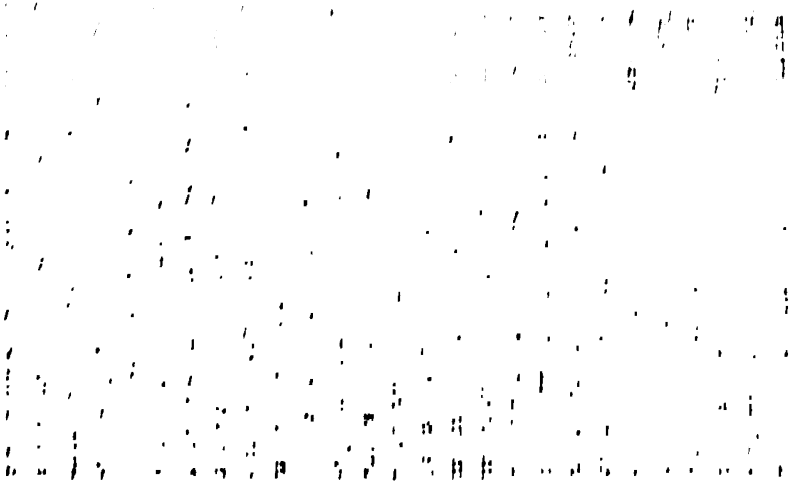
Le Bullerborn — Ses phénomènes et son histoire — Fontaines rendues célèbres par des poëtes — Ode d'Horace sur celle de Blanduse — Ode et sonnet de Pétrarque sur Vaucluse.

Après une heure entière de contemplation, écoulée comme une minute sur le sommet du Knochen, je redescendis vers l'orient, et me retrouvai bientôt au milieu des clairs chênes. Là, d'après l'indication de ma carte, je suivis un chemin qui se présentoit à ~~droite~~ gauche, et que je jugeai devoir mener au village d'Altenbeck (distant d'une petite demi-lieue de cet endroit) et à la fontaine résonnante, appelé Bullerborn dans l'idiome du pays. Je ne me trompois pas.

tomne, revinrent vivement frapper mon esprit:

D'où jaillissent tant d'eaux qui fécondent le globe?
Sources, vastes bassins, réservoirs éternels,
Aux avides regards quel voile vous dérobe? ...
O toi, présent des cieux, seul guide des mortels,
Génie à qui tout cède en son élan sublime,
Viens, découvre pour moi les secrets de l'abyme!
De ses terribles bois dépouille l'Apennin,
Arrache d'Immaüs la sombre chevelure,
Vole au berceau du Nil, près du noir Abyssin,
De ces monts orgueilleux brise la voûte obscure,
Renverse les rochers et les neiges d'Offrin . . . .
Tout paroit! . . . . Contemplons! — Que d'imposans spectacles!
Dans ces gouffres profonds et que fuit la clarté,
Cent fleuves mugissans s'irritent des obstacles.
J'entends un sourd murmure. . . . . Ah! vers la liberté
C'est l'un d'eux qui s'élance avec rapidité!

Laissant à ma gauche le village, je découvris bientôt le Bullerborn, qui en est fort peu éloigné. Pour le coup, madame, c'est vraiment l'Elysée que ce canton du Bullerborn: rien de ce que les poëtes ont feint dans cette demeure des héros ne manque ici: il faudroit un



Sicambres embusqués sur les hauteurs, et auxquels il n'échappa qu'après bien des dangers et des pertes. Cette vallée d'une lieue et demie de longueur, est terminée par le village de Neuenbeck. Là finit aussi le cours du beau ruisseau. Plusieurs gouffres ouverts ça et là l'absorbent partiellement dans sa route; il se perd entre les fentes du rocher où il a creusé son lit, diminue sensiblement d'espace sn espace, et enfin, au de-là de Neuenbeck, à peine en retrouve-t-on, après de grandes pluies, un petit filet qui va se rendre dans la Lippe naissante à une lieue de là près de Marienloch. Dans les temps secs tout le ruisseau disparoît.

Vous conviendrez, madame, que cette eau qui s'engloutit ainsi subitement, est une merveille assez rare. Elle se répète pourtant plusieurs fois dans le vaste bassin demi-circulaire que forment autour de Paderborn les montagnes teutoburgiennes. Vers Lichtenau deux ruisseaux s'engouffrent de même sous terre, malgré le soin que prennent les gens du pays de fermer toutes les ouvertures par

où se perd l'eau précieuse qui doit fertiliser leurs champs, servir à leurs moulins et à tous les besoins de la vie. On pense au reste avec raison, que cette eau qui s'engloutit, n'est pas perdue à jamais dans les abymes de la terre. La libérale nature ne retire point ainsi ses bienfaits. On connoît ces merveilleuses sources de la Pader, qui, au milieu de la ville, et sous la cathédrale de Paderborn, rejettent l'eau en si grande abondance, qu'il s'en trouve assez pour faire tourner à l'instant près de vingt roues de moulins: on remarque dans cette eau les mêmes propriétés qu'à celle de Bullerborn.

Il est plus que probable que tant de ruisseaux engloutis sur le haut du talus, et près du pied des montagnes, se rendent vers le bas par des canaux souterrains, et reparoissent là sous un nouveau nom. On pourroit essayer de jeter quantité de petits corps légers et inaltérables à l'eau, dans le cours du Bullerborn, et observer si on en verroit ressortir aucun aux sources de la Pader. Il seroit assez plaisant qu'après y avoir jeté une image de la bonne Vierge, elle sortît

tout-à-coup de terre sous l'église de Paderborn; on crieroit au miracle. Du temps de nos bons aïeux il n'en eût pas fallu davantage pour établir un pélerinage, et renter un monastère. Aujourd'hui on ne croit plus si facilement aux petites bonnes Vierges qui viennent de dessous terre, et on ne rente plus d'abbayes. Siècle maudit, madame; tout dégénère!

La scène de Bullerborn étoit égayée dans le moment où j'y arrivai, par un nombreux troupeau de moutons qui se jouoit au milieu de toutes les sources; le pasteur et son fidelle visir étoient couchés près de la plus belle: à mon approche, à l'air d'intérêt avec lequel j'examinois tout, le bon homme se leva, et m'ôta son chapeau, comme attendant que je lui fisse une question. C'est lui qui m'apprit que la fontaine que je voyois étoit en effet le Bullerborn. Je m'assis, et engageai le vieux berger à s'asseoir près de moi; il le fit avec une grâce et une franchise dont je fus content. Cet homme avoit les yeux pleins de feu, et ne manquoit point d'esprit naturel; il me répondoit avec finesse et

gaieté. Une épaisse tranche de pain, recouverte d'un enduit aussi épais d'un beurre frais et appétissant, étoit destinée pour son repas; il m'en presenta une part, que j'acceptai avec joie. Je tirai de ma poche quelques pièces de monnoie, que j'eus peine à lui faire accepter. Je crus voir l'honnête homme rougir; toujours est-il vrai que son visage devint pour un moment plus sérieux. Peut-être fut-il humilié de mon argent. Juste ciel, si je l'eusse pensé, que je me fusse gardé de lui rien offrir! je lui eusse laissé la gloire de m'avoir donné son dîner. Je l'avois forcé à le vendre; cela est bien différent; la douce égalité étoit rompue. Sottise des riches! Ils s'imaginent pouvoir tout payer avec leur argent.

Du beurre frais et de l'eau du Bullerborn font un excellent dîner, madame, quand on est venu le chercher à pied. Pendant notre frugal repas, je demandai à mon compagnon quelques détails sur les merveilles qu'on raconte de la fontaine: „Monsieur, me répondit-il (car j'étois devenu monsieur pour lui) „nos pères en contoient beaucoup: autre-

„fois le Bullerborn ne couloit pas ré-
„gulièrement comme aujourd'hui; il cou-
„loit par caprices, par intervalles; quel-
„quefois pendant une heure, puis cessoit
„pour trois, pour six, et souvent pour
„toute une journée: au printemps et à
„l'automne ses éruptions étoient les plus
„abondantes et les plus fréquentes; au
„moment où elles alloient avoir lieu, on
„entendoit un frémissement dans l'air, un
„sifflement dans le feuillage des arbres,
„un bruit souterrain, comme si l'eau avoit
„peine à s'échapper, et battoit contre les
„parois de la caverne. Cela faisoit grand
„peur à toutes nos bonnes femmes, qui
„croyoient que la fontaine revenoit du
„sabbat; c'est enfin sans doute ce qui
„lui a fait donner le nom de Buller-
„born, fontaine bruyante."

„En l'an mil six-cents trente, qu'on
„se faisoit encore la guerre pour savoir
„si on prieroit Dieu en latin ou en alle-
„mand, les Hessois, qui étoient hugue-
„nots, entrèrent chez nous, s'emparèrent
„de Paderborn et de tout le pays. Le
„Bullerborn, en bon catholique, cessa
„tout-à-fait de couler, et pendant huit

„ans, que cela dura, il refusa constam-„ment son eau à ces hérétiques. Qu'a-„riva-t-il? C'est qu'ils burent tout le „vin de l'évêque et du clergé.“ Au bout de huit ans les Huguenots s'en retournèrent, et le Bullerborn reparut; mais pour cette fois il voulut regagner le temps perdu: car depuis lors il n'a plus d'interruptions; seulement est-il en certains momens plus abondant qu'en d'autres. On fut enchanté dans le pays de revoir la belle fontaine; on y accourut de tous les côtés; les princes et les grands du pays en ont fait long-temps un lieu de plaisir; on y venoit dîner, on y amenoit de la musique; tous nos paysans se rassembloient, et venoient jouir de la fête. Ce bon temps-là est passé, monsieur; et vous êtes presque le premier seigneur de la ville que j'aye vu venir visiter notre Bullerborn.

Le bon homme cessa de parler; ses brebis s'éloignoient trop; il se leva, y courut, me dit adieu; et à l'aide de son chien, conduisit le troupeau plus loin.

J'étois resté pourtant. Une source superbe jaillissoit à mes pieds; plusieurs

autres frémissoient tout à l'entour de moi; autant de jolis ruisselets découpoient la pelouse, et couloient avec pétulance dans leurs petites rigoles. J'admirois cette charmante fontaine, les silencieuses forêts qui l'entourent, le site pittoresque du lieu, sa riante solitude, et je me demandois pourquoi tous les amis de la belle nature ne venoient pas en foule au Bullerborn? pourquoi le Bullerborn n'étoit pas connu à l'égal des plus célébres fontaines? — Hélas, madame, pour les fontaines comme pour les humains, c'est une plaisante chose que la réputation! Hippocrène et Castalie ne valoient pas peut-être la belle source que j'avois sous les yeux: qu'ont-elles donc fait pour tant de renommée? Elles se sont trouvées dans le centre où on la dispensoit: voilà tout. C'est un poëte qui a éternisé le nom d'Achille; ce sont des poëtes qui ont fait connoître à l'univers l'humble Castalie. Personne ne s'est encore avisé de chanter le Bullerborn; et le Bullerborn reste ignoré. C'est en vain que de lourds géographes, topographes, chroniqueurs en ont parlé dans leurs écrits; ils

entraînent avec eux le Bullerborn dans l'oubli; en vain même une société fameuse lui a-t-elle donné place dans ses Transactions philosophiques: c'est le plus beau de tous les recueils; mais par malheur ce n'est pas le plus joli, ce n'est pas celui qu'on lit le plus. Les Métamorphoses de ce fou d'Ovide valent bien mieux.

Lui, qui n'auroit pas compris une page des Transactions philosophiques, s'avise de faire sur la fontaine d'Aréthuse un conte qui n'a pas le sens commun, mais qui est en très-beaux vers, mais qui parle d'amour; et voilà la petite fontaine de Syracuse plus célèbre que le grand Archimède son compatriote. Ce n'est plus une eau sans ame et sans vie; c'est une chaste nymphe qui fuit les caresses d'un dieu trop ardent, du fleuve Alphée, lequel coule à plus de cent lieues de là dans le Péloponnèse, et qui passe sous la Méditerranée, pour venir mêler ses eaux à celles de son amante. Avec un fagot pareil, voilà une Aréthuse qui passera à la dernière

postérité. Poësie, quel est ton charme et ta puissance!

Une petite source arrosoit un coin des champs sabins: elle devoit être à jamais inconnue au reste de la terre; mais Horace vient habiter près de là; cette fontaine tient à ses jardins; il la chante; et le nom de Blandusc durera autant que celui d'Horace. Si vous êtes curieuse, madame, de voir son brevet d'immortalité, le voici:

*) O source de Blanduse, onde, brillant cristal,
Digne de ces doux vins, qu'orné d'une guirlande,
Fait couler sur tes bords un maître libéral,
Demain d'un jeune bouc nous te ferons l'offrande.

---

*) O fons Blandusiae, splendidior vitro,
Dulci digne mero, non sine floribus,
Cras donaberis haedo,
Cui frons turgida cornibus
Primis, et Venerem et praelia destinat
Frustra: nam gelidos inficiet tibi
Rubro sanguine rivos
Lascivi soboles gregis.
Te flagrantis atrox hora caniculae
Nescit tangere: tu frigus amabile

Deux cornes qui vont naître enflent son
front mutin;
Mais en vain des amours, des combats l'âge
arrive;
Demain l'enfant lascif du troupeau libertin
Rougira de son sang ta fraîche et verte rive.

Jamais jusqu'en ton sein la canicule ardente
N'a pu faire percer sa cruelle chaleur;
Et tu prêtes alors à la brebis errante,
Au bœuf lassé du soc, ton aimable fraîcheur.

Désormais sois au rang des plus nobles fon-
taines;
Les charmes de tes bords seront peints dans
mes chants,
Et ce profond rocher, qui sous l'ombre des
chênes
Prête un étroit passage à tes flots gazouillans.

Vous voyez, madame, ce qu'Horace promet à la fontaine de Blanduse: la postérité a tenu la parole d'Horace. C'est

---

Fessis vomere tauris
Prabes, et pecori vago.
Fies nobilium tu quoque fontium,
Me dicente cavis impositam ilicem
Saxis, unde loquaces
Lymphæ desiliunt tuæ.
(L. III. od. 13.)

une excellente chose que les protections, même à la cour de la Renommée. Tout se fait là, comme ailleurs, par compère et par commère. Encore Horace n'étoit-il que poëte alors; il n'étoit pas amoureux, et ce titre vaut bien l'autre pour intéresser le genre humain. Quand on les réunit tous deux, on fait à jamais les délices des lecteurs, et la fortune des gens dont on parle.

Et qui fut jamais poëte, qui fut jamais amoureux comme Pétrarque? La fontaine d'Horace est connue de tous ceux qui entendent le latin; celle de Vaucluse est connue de tous ceux qui entendent la langue de l'amour, qui est encore plus universelle que le latin. Je ne sais quel intérêt si tendre les amoureux et les poëtes ont toujours pris aux fontaines et aux ruisseaux; je ne puis le démêler, et je le ressens moi-même. Vous m'arrêtez peut-être, pour me demander auquel des deux titres? — Maligne! je vous le laisse à deviner.

Dites-moi donc aussi, si vous le pouvez, quel est ce sceau d'immortalité que donne l'amour à tout ce qu'il touche?

L'amant de Héro est aussi célèbre pour avoir passé l'Hellespont seul et à la nage, qu'Alexandre pour l'avoir passé à la tête de trente mille Macédoniens qui alloient à la conquête du monde. Il y aura toujours sur la terre des millions d'individus qui s'intéresseront plus à la conquête d'un coeur qu'à celle de vingt provinces. Pétrarque, Laure, Vaucluse; voilà trois noms immortels, car il existera toujours des coeurs sensibles et des esprits délicats. Vous connoissez tous les détails de cette passion si pure, si tendre, si constante. Vaucluse a été le témoin des plaisirs, le confident des plaintes, le dépositaire des regrets de Pétrarque: son nom ne peut plus s'effacer de la mémoire des hommes. Ecoutez parler le poëte, madame, et enviez le sort de Laure: moi, j'envie celui de Vaucluse pour le Bullerborn.

Eau claire, douce et fraîche, où quelquefois ma dame,
La seule qui règne en mon ame,
Vint délasser ses membres délicats;
Arbre charmant, (il m'en souvient, hélas!)
Toi qui prêtois, colonne aimable,

A ma Laure pensive un appui secourable;
Herbes et fleurs, dont j'ai vu parsemés
Et sa robe légère, et son sein angélique;
Air serein, pour moi si magique,
Où l'amour par ses yeux jusqu'à mes sens charmés
Fit passer de vives atteintes;
Soyez tous attentifs à mes dernières plaintes!

Si tel est mon destin, et le vouloir du ciel,
Que l'amour dans les pleurs éteigne enfin ma vie,
Ah! recevez du moins ce corps foible et mortel,
Lorsque l'ame en sera ravie.
Le trépas à mes sens paroîtra moins cruel,
Si cette enveloppe fragile
Trouve en un port si calme un tombeau si tranquille.

Un temps viendra, peut-être, où d'un tardif retour
Cette beauté cruelle et douce
Honorera ce beau séjour,
Qu'elle connut si bien, où naquit mon amour.
Si déjà caché sous la mousse,
Ce triste monument veroit frapper ses yeux,
Ah! sans doute qu'alors attendrie, éperdue,
Elle verseroit à sa vue
Des larmes qui pour moi désarmeroient les cieux.

Un jour, elle étoit là. De ces rameaux soudain,
(J'en garde la douce mémoire)

Une neige de fleurs s'éparpille en son sein.
— Modestement assise, elle ignoroit sa gloire! . . .
Autour d'elle voltige un nuage amoureux;
Telle fleur en tombant sur sa robe est fixée,
Et telle dans ses blonds cheveux
Semble une perle fine en de l'or enchassée;
Telle se pose en terre après un long détour;
Telle autre va nager sur l'onde;
Et telle en tournoyant, légère et vagabonde,
Semble dire à nos yeux: Ici règne l'Amour!

Saisi d'étonnement: „Elle est fille du ciel!"
M'écriai-je dans mon délire.
Qui n'eût dit comme moi? Ses grâces, son sourire,
Ses traits, sa bouche, où reposoit le miel,
De mes sens redoubloient l'ivresse.
„D'où, comment suis-je ici?" repétois-je sans cesse:
Au séjour immortel je me crus transporté.
Ce gazon depuis lors me paroît enchanté;
Tout ailleurs m'attriste et me blesse *).

Vous savez, madame, que les poëtes ne se font pas une affaire de mourir par métaphore. Pétrarque, qui dans cette canzone parloit de sa fosse, eut

*) Canzone XIV. Voyez la note à la fin du volume.

le malheur pourtant de survivre à Laure. Que de pleurs, que de regrets, que de beaux vers a produits cette mort! Pétrarque qui avoit quitté Vaucluse, y revint après ce fatal événement. Vaucluse avoit perdu tous ses charmes: entre autres pièces mélancoliques, le poëte désolé lui adressa ce sonnet:

Vallon, jadis témoin de mes amours plaintives;
Ruisseau, qui de mes pleurs a vu grossir tes eaux;
Cerfs, chevreuils de ces bois; vous, folâtres oiseaux;
Poissons, qui vous jouez entre ces vertes rives;

Air pur, que mes soupirs échauffèrent souvent;
Doux sentier, qu'aujourd'hui je trouve si pénible;
Côteau, qui me prêtiez cet asyle paisible
Où me ramène encore un amour décevant;

Oui, je reconnois bien votre aspect ordinaire;
Moi seul, hélas, ici ne me reconnois pas:
Mille maux dans mon coeur ont choisi leur repaire.

Là, j'ai vu mon seul bien. J'y reviens sur mes pas;
J'y viens chercher l'endroit où cette ame immortelle
A quitté pour les cieux sa dépouille si belle *).

Voilà des vers, madame, qui vous donneront une bien foible idée de l'original italien. Mais c'est avec des canzoni, des sonetti, et autres bagatelles semblables qu'on va à l'immortalité, quand elles sont dictées, comme celles de Pétrarque, par le génie et par l'amour. Que manque-t-il donc au Bullerborn

---

*) Valle, che de' lamenti miei se' piena;
Fiume, che spesso del mio piangier cresci;
Fere silvestri, vaghi augelli, e pesci
Che l'una e l'altra verde rive affrena;

Aria, de' miei sospir calda e serena;
Dolce sentier, che si amaro riesci;
Colle, che mi piacesti or mi rincresci,
Ov' ancor per usanza amor mi mena;

Ben riconosco in voi l'usate forme,
Non, lasso! in me; che de si lieta vita
Son fatto albergo d'infinita doglia.

Quinci vedea l' mio bene; e per quest' orme
Torno a veder ond' al ciel nuda è gita
Lasciando in terra la sua bella spoglia.

pour atteindre à la gloire de Vaucluse? Deux amans qui s'aiment sur ses bords; une Laure, un Pétrarque. Ah, venez-y, madame, et la moitié de sa réputation est faite.

> De Laure vous avez les grâces,
> Et les vertus, et les beaux yeux;
> Pourquoi faut-il que dans ces lieux
> Vainement je cherche vos traces?

Vous y viendrez, madame; vous viendrez les embellir l'an prochain. On vous y admirera, tout comme Laure à Vaucluse; on ne vous y chantera pas si bien, mais on vous y aimera de même. Ne seriez-vous pas flattée d'immortaliser un peu la fontaine du Bullerborn? Cela vaudroit bien la peine de faire quelque tendre folie; l'entreprise seroit noble, et je serois enchanté d'y être pour quelque chose. Venez, madame; faisons parler de cette rive à nos derniers neveux. L'amant de Laure se payoit, dit-on, d'un sourire, d'un regard; je promets de me contenter encore à moins. Mais pourquoi la nature, qui m'a donné le coeur de Pétrarque, ne m'a-t-elle pas

donné son génie? pourquoi n'a-t-elle fait que la moitié du chemin? Hélas, madame, que faire pour le Bullerborn, quand on n'a qu'un coeur?

Ah, si j'avois le ton brillant
Du philosophe de Blanduse;
Si j'avois le luth si touchant
Qui faisoit soupirer Vaucluse;
Source bruyante, onde au cours écumeux,
Qui réjouis cette vallée,
Je voudrois habiter ton rivage amoureux;
A mes chants tu serois mêlée,
Et mes vers te rendroient immortelle comme eux!

Lettre XIV.

Agrémens et dangers du séjour des eaux.

---

20 août.

Enfin nous partons, madame; et si le ciel nous seconde, si les postillons sont d'accord avec lui, nous arriverons pres-

qu'aussitôt que ma lettre. Vous allez me voir revenir engraissé, rajeuni, et passablement ferme sur mes jambes. Depuis quelques jours j'ai cessé l'usage des eaux, et déjà je serois en route pour Berlin, si M. de K. ne m'eût pressé de rester encore quelques jours ici. Pouvois-je faire moins pour celui que sa seule amitié a fait résoudre à m'y suivre? Vous êtes curieuse de savoir le motif qui retenoit K. lui-même. Hélas, madame, pouvez-vous bien le demander, vous qui connoissez le personnage?

„Ce petit dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
„Et dont les jeux ne sont pas jeux d'enfans . . .

Y êtes-vous? — Oui, madame; le pauvre garçon a succombé au danger de voir de trop près deux grands yeux bleus. Je crois déjà vous en avoir touché un petit mot. Il est question d'une belle Suédoise, qui dans le Jeu de l'amour et du hasard a joué à merveille le rôle de la fausse Lisette, pendant que K. jouoit celui du faux Bourguignon. C'est une terrible chose que ces comédies! quand l'amoureux est jeune, sensible, fait pour penser tout ce que dit

son rôle; que l'amoureuse est belle, tendre, faite pour inspirer tout de bon ce qu'on lui dit en jouant, il est difficile qu'on se tienne exactement dans les bornes de la fiction. K. s'est pris au trébuchet. Je crois la dame un peu blessée aussi. Elle est partie ce matin. L'appareil des adieux a été fort triste. L'équipage étoit attelé depuis une bonne heure; on ne pouvoit se résoudre à la séparation. Enfin, toute la société rassemblée en groupe, a conduit la dame jusqu'à sa voiture; une foule considérable de curieux, de valets s'empressoit autour; les postillons juroient sur leurs chevaux; les femmes pleuroient, embrassoient la partante, que toutes elles aimoient à la folie, malgré sa beauté, qu'elle savoit se faire pardonner à force de modestie et de bonté; les hommes lui faisoient mille souhaits. J'ai vu ses deux beaux yeux bleus s'obscurcir de larmes. K. lui donnoit la main, pâle et ne disant pas un mot; le malheureux avoit l'air d'aller à l'enterrement. Moi, je suivois, chantonnant tout bas, avec la voix fausse que vous me connoissez, ce refrain du bon roi,

„Cruelle départie,
„Malheureux jour!
„Que ne suis-je sans vie,
„Ou sans amour!

Enfin rien ne nous retient plus, et j'ai à mon tour la permission de faire atteler ma voiture. K. est resté toute la journée plus mort que vif. Je le laisse ronger son frein, et quand il en sera temps, je hasarderai, non des consolations, mais quelques distractions. Aujourd'hui il me fait vraiment pitié. Je crois que la dame de ses pensées n'est guères plus gaie pendant sa route. Voilà ce que c'est que de venir aux eaux minérales quand on se porte bien. Ces bains où toute l'Europe se donne rendez-vous, où les gens en pleine santé abondent comme les malades, ont bien leurs périls pour de jeunes coeurs trop disposés à quelque tendre engagement. On y vit d'abord dans une familiarité charmante; toute gêne, toute réserve est bannie; du matin au soir on se promène ensemble, on joue, on badine — badiner! juste ciel, avec des armes à feu! — On se prend insensiblement, on s'habitue à se voir; c'est une illusion, un enchante-

ment qui aveugle. Le déboire ensuite est amer: il faut s'en retourner l'un vers l'orient, l'autre vers l'occident, avec la certitude quelquefois, d'être à jamais perdus l'un pour l'autre. Quelquefois aussi des mariages s'y ébauchent, et on y contracte des liaisons qui durent autant que la vie. Nous avons été témoins, K. et moi, de petites aventures dont nous vous régalerons, madame, si tant est que mon pauvre ami K. puisse s'occuper de longtemps d'autres aventures que de la sienne.

J'ai constamment remarqué que le séjour des eaux ne convenoit guères qu'à deux espèces de gens; aux vrais malades qui, avec un soulagement réel, y trouvent de la distraction, du mouvement, un air pur, et la campagne; en voilà assez pour guérir ou soulager bien des maux. Le séjour en convient encore mieux peut-être à ces oisifs des deux sexes, qui las de leur cercle ordinaire, avides de changement, curieux de nouveaux visages, se trouvent bien par tout où règnent la joie et les plaisirs; ne prenant que la superficie des choses, et quittant les gens aussi gaiement qu'ils les ont trouvés; à ces

joueurs, à ces galans de profession, qui font leur affaire capitale d'un trente et quarante, d'une petite intrigue ou d'une course. Mais gare à une jeunesse inflammable, trop prompte à s'attacher! c'est dans ces asyles que l'amour tend ses filets. Avec un trop bon coeur, il faut porter là une mauvaise santé; sinon, une bonne santé et un mauvais coeur. On y trouve des gens estimables, que l'on apprend à connoître, et à qui bientôt il faut dire un adieu éternel: c'est toujours une pensée douloureuse, et qui m'affecte profondément. Je le répète: il faut être un vrai malade ou un sans-souci, pour ne pas trouver un peu d'amertume au fond de la coupe.

Quand vous serez à votre harpe, amusez-vous un instant de ces couplets sur l'air si connu du Souterrain: N'allez pas, n'allez pas dans la forêt noire.

Vieux hypocondres, impotens
Que la goutte tourmente;
Maris qui n'avez point d'enfans
D'une moitié frigante,

Vous que poursuit asthme fatal,
Chanoines qui digérez mal,
Tendrons dont les couleurs sont pâles:
Venez tous aux eaux minérales!

Et vous, apôtres du plaisir,
Vrais enfans d'Epicure;
Vous que jamais ne fit gémir
L'absence ou le parjure;
Vous qui n'aimez que pour jouir:
Si vous voulez pouvoir choisir
Parmi trente beautés rivales,
Accourez aux eaux minérales!

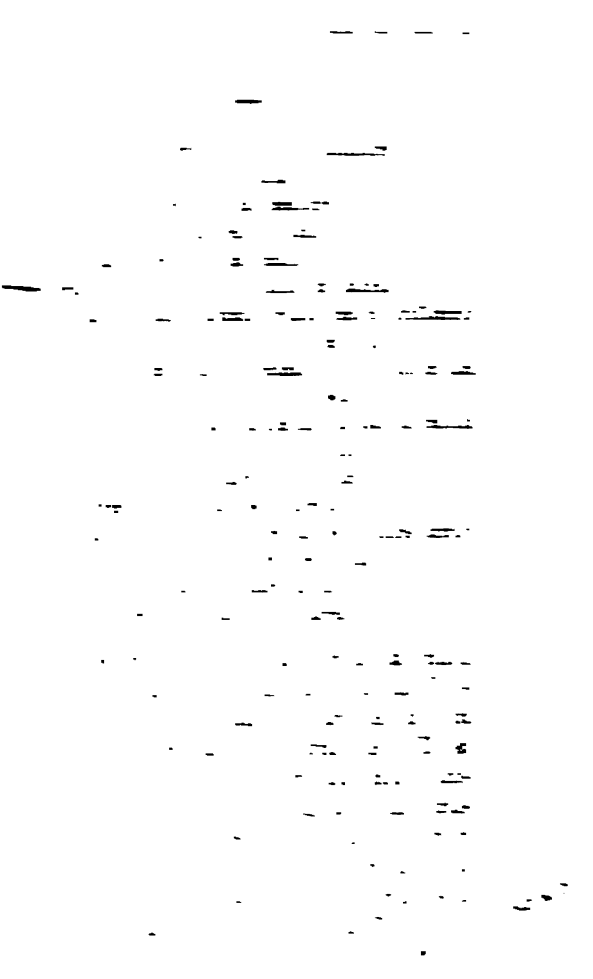
Mais pour vous, trop sensibles coeurs
Qui craignez la tendresse,
Qui souvent payez par des pleurs
Un instant de foiblesse;
Qu'attendez-vous d'un tel séjour?
Le bonheur n'y dure qu'un jour.
Elles vous deviendroient fatales;
N'allez pas aux eaux minérales!

NOTE

des Éditeurs au sujet de l'ode de Pétrarque insérée dans la Lettre XIII.

L'auteur de ces lettres, en traduisant la première strophe de cette canzone, ne se rappeloit pas, sans doute, que Mr de Voltaire avoit déjà rempli cette tâche. Les lecteurs qui n'ont pas sous les yeux son Essai sur l'esprit et les moeurs des nations, seront peut-être bien aises de retrouver ici ce charmant morceau, que Mr de Voltaire a choisi, pour donner, dit-il, une idée du génie de Pétrarque.

Claire fontaine, onde aimable, onde pure,
Où la beauté qui consume mon coeur,
Seule beauté qui soit dans la nature,
Des feux du jour évitoit la chaleur;



dans ses Réflexions sur les poëtes italiens, dit en citant cette élégante imitation: que sans doute Pétrarque se seroit exprimé ainsi s'il eût écrit en françois. Nous osons n'être pas du même sentiment que Mr Mein... Il eût été aussi difficile à Mr de Voltaire d'écrire comme Pétrarque, que d'être amoureux comme lui, pendant vingt-un ans de la belle Laure.

Nous pensons que la traduction de l'auteur des Lettres, tout éloignée qu'elle est du luxe de l'imitation et des grâces de l'original, est cependant mieux dans le genre de celui-ci, en ce qu'elle est fidelle, et pour ainsi dire terre-à-terre. Mr de Voltaire a fait dire à Pétrarque beaucoup de jolies choses auxquelles celui-ci n'a pas pensé; il en a omis d'autres que Pétrarque avoit dites. Son imitation a six vers de plus que l'original; la nouvelle traduction en a un de moins. Ceux qui entendent l'italien pourront comparer. (Canzone XIV.)

Chiare, fresche, e dolci acque,
Ove le belle membra
Pose colei che sola a me par donna;

Vous que poursuit asthme fatal,
Chanoines qui digérez mal,
Tendrons dont les couleurs sont pâles:
Venez tous aux eaux minérales!

Et vous, apôtres du plaisir,
Vrais enfans d'Epicure;
Vous que jamais ne fit gémir
L'absence ou le parjure;
Vous qui n'aimez que pour jouir:
Si vous voulez pouvoir choisir
Parmi trente beautés rivales,
Accourez aux eaux minérales!

Mais pour vous, trop sensibles coeurs
Qui craignez la tendresse,
Qui souvent payez par des pleurs
Un instant de foiblesse;
Qu'attendez-vous d'un tel séjour?
Le bonheur n'y dure qu'un jour.
Elles vous deviendroient fatales;
N'allez pas aux eaux minérales!

NOTE

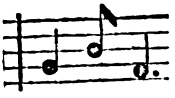
des Éditeurs au sujet de l'ode de Pétrarque insérée dans la Lettre XIII.

L'auteur de ces lettres, en traduisant la première strophe de cette canzone, ne se rappeloit pas, sans doute, que Mr de Voltaire avoit déjà rempli cette tâche. Les lecteurs qui n'ont pas sous les yeux son Essai sur l'esprit et les moeurs des nations, seront peut-être bien aises de retrouver ici ce charmant morceau, que Mr de Voltaire a choisi, pour donner, dit-il, une idée du génie de Pétrarque.

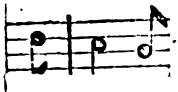
Claire fontaine, onde aimable, onde pure,
Où la beauté qui consume mon coeur,
Seule beauté qui soit dans la nature,
Des feux du jour évitoit la chaleur;

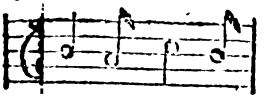
minérales.

N'allez pas da

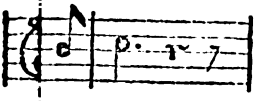


- te tourmen

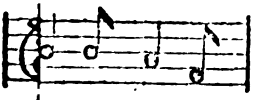




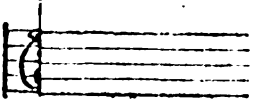
n'a - vez point d'en-



fa - tal,



es couleurs sont



cours

V. une mention honorable de ce
livret dans le Berlinische Monatsschr.
juin 1801 (1er morceau), 5ème vol. de
cette même année, page 501, où une
partie de la 5ème Lettre est traduite.
Il y est question (pag. 408) d'une
Standrede, des 1500, après laquelle une
Lettre doit avoir lieu. — —

Voir. Cette Standrede est d'Engel,
et se trouve dans l'Edit. de ses
Oeuvres, imprimée chez Mylius, à
Berlin, 1801. p. 1100 et ff. — Elle
fait partie des Philos. für die Welt.)

Roc. Alg. d. Dill. 1798. — Bd. 89.
S. 26 — 272. ——

— Eng. Bl. zur A. L. Z. III. Jahrg. 1ste Bd. S. 87, 88. — (Num. 11.) —

La justification de tout ce que j'ai dit sur le partage de la Pologne, et sur la détestable administration de ce pays, dans l'ouvrage suivant, fait par un Polonais fort instruit, et homme d'esprit.

"Briefe über Polen, Oestreich, Sachsen, Bayern, Italien, Etrurien, den Kirchenstaat, und Neapel, an die Comtesse Constance de S... von E. D. von Klanski, Königl. Preuss. Regierungs-Rathe, geschrieben auf einer Reise vom may. May 1807, bis zum Monath Februar 1807. (1ster Th. 286 S. in 8°.) 1808; Nürnberg:

Et dans: " D'Alembert à Frédéric II. sur la démembrement de la Pologne. " 1808. —

CT 1018 .V5 A44
Lettres westphaliennes,
Stanford University Libraries
3 6105 041 343 711

CT
101
V5A

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

JUN 03 1987
JUN 1 8 1997